

HAN RYNER

FACE AU PUBLIC

PREMIÈRE SÉRIE

1901-1919



PREMIÈRE ÉDITION

L'AMITIÉ PAR LE LIVRE

FACE AU PUBLIC

ŒUVRES DE HAN RYNER

Editions du MONT-BLANC (Genève et Paris)

LA TOUR DES PEUPLES.

Editions de L'HOMME et la VIE, Rossigné, par Le Poujol-s.-Orb
(Hérault).

Les VOYAGES de PSYCHODORE.

Editions ALBERT MESSEIN, 10, quai St-Michel, Paris (V^e):

SONGES PERDUS.

CREPUSCULES.

DANS LE MORTIER.

BOUCHE D'OR, Patron des Pacifistes.

LA SOUTANE ET LE VESTON.

AMANT OU TYRAN, Journal attribué à Marie Dorval.

L'IDEE LIBRE, Herblay (S.-et-O.):

LE PERE DIOGÈNE.

LES APPARITIONS D'AHASVERUS.

LA VIE ETERNELLE.

LE SPHINX ROUGE.

L'EGLISE DEVANT SES JUGES.

CHÈRE PUCELLE DE FRANCE

JUSQU'À L'ÂME.

L'INDIVIDUALISME DANS L'ANTIQUITÉ.

**LE DRAME D'ÊTRE DEUX (en collaboration avec
Mme Aurel).**

Etc..., etc...

MANUEL DEVALDES : Han Ryner et le Problème de la Violence.

Bibliothèque de l'ARTISTOCRATIE :

**HEM DAY : Souvenirs sur HAN RYNER, avec une
préface de Georgette Ryner.**

Les autres œuvres de Han Ryner sont épuisées.

HAN RYNER

FACE AU PUBLIC

PREMIÈRE SÉRIE

1901-1919



PREMIÈRE ÉDITION



L'AMITIÉ PAR LE LIVRE

IL A ETE TIRÉ DE LA PRESENTE EDITION DE « FACE AU PUBLIC » QUATRE CENT VINGT-CINQ EXEMPLAIRES NUMEROTÉS DE UN A QUATRE CENT VINGT-CINQ POUR LES AMIS DE HAN RYNER ET LES BIBLIOPHILES DE L'AMITIÉ PAR LE LIVRE, SUR VELIN BOUFFANT EDITA, ET MILLE CINQ CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES, CONSTITUANT L'EDITION ORIGINALE.

CAUSERIE PRÉLIMINAIRE

à Mademoiselle Cécile TOUMARINSON

Ma chère Amie,

La plus élémentaire justice exige que ce volume vous soit dédié. Puisqu'une manière d'introduction ne me paraît pas tout à fait inutile, il me sera agréable de causer avec vous ma préface. M'imaginer que je vous parle, revoir par instants votre visage attentif, vos grands yeux de curiosité et de tendresse, votre sourire deviné par Léonard, voilà qui me rendra plus familier et plus simplement sincère. Ceux qui liront vous devront tous des remerciements : grâce à vous, ces pages rapides plairont davantage à quelques-uns, choqueront moins les autres.

J'aimerais que tout recueil de discours fût précédé de la naïve confession à laquelle je vais me livrer. Si ça n'offrirait pas d'autre intérêt, ça aurait toujours, pour les psychologues, quelque valeur documentaire.

J'essaie de me rappeler mes impressions aux premiers discours entendus. Il me semble que j'ai toujours été sensible à l'éloquence. A quatre ans, après avoir écouté prêcher le Monseigneur de l'endroit, je décidai que je serais évêque. Mais peut-être c'est du violet de sa robe que j'étais jaloux. Pourtant je suis, d'après la classification courante, peu visuel, moins auditif et j'appartiens de façon presque pure au type moteur. Les paroles que j'entends, je les entends, si l'on peut dire, avec ma gorge émue et ma langue qui frémit. Entendre, c'est, pour moi, répéter. Ce qui reste dans ma mémoire, consciente ou inconsciente, est toujours un peu mouvant.

A sept ans, je me revois seul dans un jardin refaisant le sermon auquel je viens d'assister : j'exhorte, en belles

phrases onctueuses ou menaçantes, les arbres étonnés à songer à l'approche de la mort et à l'urgence de faire leur salut. De onze à douze ans, j'eus une bonne fortune singulière et des heures de solitude animée, peut-être aussi fécondes que délicieuses. J'allais en classe, à pied, à sept kilomètres de chez moi. Cinq jours par semaine, je faisais et refaisais ce long chemin en suivant les bords de l'étang de Berre, golfe dont les eaux, calmes ou frémissantes, sont un sommeil ou une danse de lumière. J'étais sensible à la beauté des choses, particulièrement à ce qui, dans la beauté des choses, est mouvement et rythme. La mer, le ciel, les collines, le vent versaient en moi des rêves enivrants. Il faut que quelqu'un soit là pour que mes rêves restent muets. J'adressais aux beautés remarquées de longues déclarations d'amour qui prenaient volontiers une forme oratoire. Parfois aussi le paysage excitant me détournait de lui et je prononçais, avec les larges gestes du plein air, des discours sur des sujets précis: je plaidais quelque vieux procès historique, celui de Jeanne d'Arc, ou celui de Charlotte Corday. Quoique ne lisant aucun journal, d'après quelques mots recueillis d'ici ou de là, je défendais l'accusé dont on parlait. Ou j'imaginai tout haut le discours de Gambetta dont mon père avait cité avec admiration quelque formule.

Vers douze ans, je refusai de revenir à l'école, prétendant que j'en savais plus que l'instituteur. A y réfléchir, je crois que son ignorance, en effet, égalait à peu près la mienne. A seize ans, je me présenterais peut-être au Brevet Élémentaire, peut-être au Concours de l'Administration des Postes. En attendant, j'étais un enfant de vie libre et sauvage toujours courant par ravins et collines. J'emportais un livre. Était-il plus souvent objet de lecture suivie ou prétexte à méditations et à discours.

A seize ans, malgré notre pauvreté — mon père, sous-agent des Postes au traitement de quatorze cents francs par an, avait trois autres enfants plus jeunes que moi, — j'échappai à l'enseignement primaire et au service postal. J'obtins de faire, dans des boîtes invraisemblables de bon marché, de famine et d'ignorance, quelque chose qui res-

semblait de loin à des études secondaires. Mes goûts oratoires m'y suivirent. Dans quels endroits ridicules me suis-je caché pour lire, d'une voix enthousiaste, les Oraisons funèbres ou le Pro Milone... Parfois, sans livre, j'essayais de reconstituer les larges compositions et les phrases nombreuses.

Il y eut une période de réaction. Le goût de la philosophie me donna du mépris pour le vide oratoire. Peut-être aussi eût-il paru trop puéril à ma grave vieillesse de vingt ans de parler encore devant un auditoire imaginaire. Ou bien les cours un peu prétentieux que j'improvisais sans notes ni préparation devant mes élèves suffisaient à satisfaire mes besoins de bavardage ordonné.

Pourtant j'accueillis favorablement l'occasion de parler devant un autre public. J'avais vingt-trois ans et je professais dans une sous-préfecture des Basses-Alpes. On y organisa une série de conférences sur toutes sortes de sujets classiques et on me demanda mon concours. Après l'avoir accordé, je me rappelai certains aveux de Cicéron sur ce qu'on pourrait appeler le trac des orateurs et sur les genoux qui tremblent. Ils m'étonnaient plus qu'ils ne m'inquiétaient. Toutefois je me préparai avec soin.

Quand j'entends ou lis un discours, j'aimerais savoir comment il fut préparé. Naïvement je vous suppose mes propres goûts et, en toute simplicité, je vous explique, ma chère amie, comment je me préparai la première fois, comment je me prépare aujourd'hui à affronter le public.

J'écrivis et j'appris par cœur, outre un plan fort détaillé, mon exorde, ma péroraison et aussi les transitions entre les trois ou quatre parties de mon discours.

Ainsi armé, je me présentai à l'épreuve que les camarades qui m'avaient précédé déclaraient redoutable. Je ne parvenais à éprouver aucune crainte. L'exorde que je savais par cœur était un sourire timide et qui demande grâce. Au moment de le prononcer, il me déplût jusqu'à l'irritation. Banal, semblable à ce qu'avaient dit tous les autres. Et puis d'une humilité fausse et ridicule. La présence inaccoutumée du public me soulevait d'une ivresse, d'un sentiment de force un peu hostile, d'un besoin d'affronter

et de défier. Un geste intérieur jeta au rebut les belles phrases soigneusement limées. Sous une forme âpre à la fois et redondante, je dis à peu près: « Voici la première fois que je parle en public. Je suis assez naïf pour l'avouer, pas assez pour solliciter votre indulgence. Je sais que mon aveu suffit à éveiller votre attention malicieuse. Mais je vous autorise de grand cœur à être guetteurs et hostiles. Je connais mon sujet et je n'ai pas peur que les mots viennent à me manquer. » Cette hardiesse ne déplut point. On applaudit et je sentis mon assurance devenir moins agressive.

Chaque fois que j'arrivais à quelque passage écrit et confié à ma mémoire, une sorte de gêne s'emparait de moi. Ou peut-être le sentiment que ces lignes étaient d'une forme trop différente des paroles improvisées. Si je m'obstinais à les répéter, elles me paraissaient sonner faux; si je voulais dire autrement, elles me gênaient. Je résolus de ne plus apprendre par cœur aucune partie de mes futurs discours.

Depuis cette première expérience, je n'ai jamais rien écrit d'avance que mon plan. Plan quelquefois détaillé et qui occupe trois à quatre pages pour une allocution d'un quart d'heure, le plus souvent très court, d'une page à peine, même quand je dois parler une heure ou, comme il m'est arrivé, une heure et demie. Détaillé ou non, ce plan est une succession de mots sans aucun sens pour quiconque ignore le développement.

Vous seriez curieuse, dites-vous, de connaître un de ces plans, surtout si vous pouviez le rapprocher de l'improvisation à laquelle il sert de charpente. En voici un choisi parmi les plus intelligibles.

LA PHILOSOPHIE D'IBSEN

Exorde. — Le succès et la gloire, ces ennemis.

Obstacles au succès (local, actuel) font la gloire (universelle, immortelle).

Philosophie d'Ibsen = grand obstacle au succès,

— — grande gloire.

— — empêche Ibsen d'être

compris par critique
française.

Socratisme d'Ibsen.

Hégélianisme d'Ibsen.

I. — LES PROBLÈMES SOCIAUX :

1^{er} problème : *La famille* :

A) *L'union véritable* = sincérité, non sacrifice.
thèse : *Maison de Poupée, Dame de la Mer*
antithèse : *Canard sauvage* (n'apporte pas
les réponses).

B) *L'enfant: Les Revenants* ou la servitude inté-
rieure.

Erhart Borkman ou les servitudes extérieu-
res.

2^e problème : *La société civile*:

L'Ennemi du Peuple:

ni mensonge conservateur
ni mensonge révolutionnaire
ni vérité } ne sauveront le peuple

3^e problème : *La religion (Brandy)* :

ni mensonge conservateur
ni mensonge révolutionnaire
(église élargie)
ni vérité } ne sauveront le peuple.

II. — LE PROBLÈME INDIVIDUEL :

Les déchets : malades incurables (Oswald,
Rank).

L'effort : dégage-toi des missions extérieures
(Erhart Borkman).

dégage-toi des servitudes intérieures (Peer
Gynt).

dégage-toi de tout l'extérieur :

conquête (J.-G. Borkman, Edda Gabler).
apostolat : (Grégoire Werlé, Brand).

III. — LE TROISIÈME ROYAUME :

Conquérants appartiennent au 1^{er} royaume.

Apôtres appartiennent au 2^o royaume.

Définition du 3^o (confluent).

Comment Ibsen est entré au 3^o royaume.

PÉRORAISON. — La chronologie des trois royaumes, symbole ou erreur.

Ceux qui sont entrés au 3^o royaume,
Socrate, etc.

Toujours peu d'élus.

Presque toujours mon plan est trop riche et, à l'exécution, je suis contraint d'en sacrifier une partie. J'ai choisi, sauf erreur, celui qui s'adapte le mieux aux paroles réellement prononcées. Pourtant, si vous comparez, vous apercevrez deux sacrifices. D'abord j'ai supprimé une bonne moitié de l'exorde prévu, toutes sortes de généralités qui, brusquement, m'ont paru trop éloignées de mon sujet. Et, à la fin de l'étude des idées d'Ibsen sur le premier problème social, (la famille), j'ai supprimé tout ce que j'avais à dire touchant l'enfant. Pourquoi? Je n'ai pas de souvenirs à ce sujet et ne puis que supposer. Ces considérations venaient trop tôt pour que ma montre m'ait conseillé le sacrifice, ou quelque signe de fatigue dans le public. J'aurai senti probablement que ma première partie était d'une longueur disproportionnée; et encore que l'essentiel de ce que j'allais dire ici je le retrouverais, mieux en place, dans la seconde partie (le problème individuel). On voit aussi que ma troisième partie s'est presque confondue avec ma péroraison. Le temps m'a-t-il manqué ou ai-je éprouvé une répugnance à développer, un besoin de finir de façon serrée et pleine?...

Quand mon plan est arrêté — car il arrive que je le refasse — si j'en ai le loisir, je prononce le discours à haute voix, soit dans ma chambre, soit, lorsque la saison le permet, en me promenant au grand air. Devant le public je ne retrouverai aucune des phrases prononcées dans la solitude. Les mots seront différents, des images

différentes m'apparaîtront dans une sorte d'illumination et c'est l'ambiance qui rythmera oratoirement ma parole. Mais cette eau nouvelle coulera plus facilement dans des rives creusées au passage d'autres fluidités.

Il m'est arrivé d'être invité à parler sans avoir pu me préparer. Sur au moins de « m'en tirer », j'ai souvent consenti. Quand j'ai refusé, le sujet ne m'intéressait pas assez, ou le public. Parfois aussi mon état de santé m'a fait reculer devant la fatigue. Ces improvisations, — j'ai soin de les faire courtes — ont toujours été applaudies. Pourtant je n'aime guère ce jeu. Quand je le joue, je cherche, en me levant, non point comment je vais commencer, mais comment je finirai. Si je réussis, en même temps, à trouver une idée ou une image centrale, me voilà tout à fait tranquille. Je sais où je vais et je connais un un relai que j'aborderai plus tôt ou plus tard selon ma fantaisie.

Pourquoi je n'aime pas ce jeu de l'improvisation absolue? C'est que mon plaisir, quand je parle, je le mets d'ordinaire à la facile invention du détail et de l'expression. Plaisir qui tient de l'ivresse. Quand je suis ivre, l'effort me déplaît de trouver mon chemin dans la forêt. A inventer, en même temps que les phrases, les idées principales et à les disposer dans un ordre qui me satisfasse ou à peu près, la fatigue devient excessive. D'autant plus que ces exigences imprévues se produisent le plus souvent après une journée de travail où j'ai dépensé sans réserve mes forces disponibles. Parfois, dans ces improvisations absolues, je souffre de graves lacunes aperçues trop tard et de l'hésitation: faut-il les laisser béantes? vaut-il mieux les combler, même d'un geste gauche?... Je ne l'ignore pas, le public est moins difficile que moi. Mais je suis du Midi et, quand je parle, je veux que ce soit pour mon plaisir autant que pour celui des autres.

Combien ai-je semé, depuis trente-cinq ans, de discours de toutes sortes? Je n'en sais rien. Les plans qui remplissent deux de mes tiroirs, même si j'avais la patience de les compter, me renseigneraient mal. Je n'ai pas tout gardé, il s'en faut.

Bien des fois, des amis regrettaient que ce qu'ils venaient d'entendre ne fût point recueilli. J'avoue que je ne partageais pas leurs regrets. Un beau discours, pourquoi ne serait-il pas beauté d'une heure? S'il contient quelque pensée qui vaille, ne la retrouverai-je pas, demain ou dans dix ans, le jour où elle sera utile à un travail de durée? Est-ce que je regrette les pensées qui passent et les rêves qui glissent? L'activité continuelle et multiple de l'esprit, n'est-ce pas la vie même de l'esprit? Et bien peu de la vie est fait pour être fixé. Laissons couler ce qui doit couler. Je n'ai pas peur de m'appauvrir en me donnant: c'est la seule façon de s'enrichir et de se rendre chaque jour plus fertile. Et puis, je le sais bien, l'œuvre écrite que je laisserai derrière moi ne sera que trop abondante.

Ce qui chez d'autres était regret d'un instant et qui s'efface, vous fut douloureux plus durablement, ma chère amie. Vous avez voulu que mes paroles publiques fussent recueillies. A mes dernières conférences, vous avez caché des sténographes dans des coins. Gabriel Belot, Barville d'Hostel, Eugène Figuière, d'autres encore, se joignent à vous pour opérer un sauvetage qui ne me passionne pas, qui ne m'inquiète pas.

Puisque vous voulez si fortement « les œuvres oratoires de Han Ryner » en voici, ma chère amie, un premier volume. Pour vous plaire, j'ai cherché un peu partout les rares discours dont il restait autre chose qu'un plan informe. Voici le recueil que votre désir m'a forcé à rassembler et à faire sortir de l'ombre. Il me semble vôtre plus que mien. Si quelqu'un trouve plaisir ou utilité à en lire quelques pages, c'est à vous, ma chère amie, qu'il devra adresser tous ses remerciements.

HAN RYNER.

DE L'INFLUENCE SOCIALE DU POÈTE

Le dimanche 27 mai 1901, sur l'initiative de MM. POINSOT et NORMANDY, trois cents poètes se réunissaient en congrès dans une salle de l'Ecole des Hautes Etudes Sociales. Les discussions furent orageuses et j'y intervins à plus d'une reprise. Mes autres allocutions sont perdues. Sur la demande de mon ami Poinsoot, je reconstituai le lendemain ce que j'avais dit touchant le rôle social du poète. Poinsoot trouve ce que j'ai écrit très inférieur à ce que j'avais dit. Je crois sans peine qu'il a raison. Le cabinet de travail et l'encrier sont peu oratoires. Quoi qu'il en soit, voici ce qu'il reste d'un petit discours que M. Adolphe BOSCHOT voulut bien appeler, dans le compte-rendu du congrès, « une improvisation vibrante, passionnée, où les phrases métalliques ont le frémissement lumineux des pièces neuves qui jaillissent du coin et tombent en cascade. »

MESDAMES,

MESSIEURS,

Je ne viens pas nier l'influence sociale du poète. Je viens affirmer que cette influence n'est bonne que si le poète ne songe pas à l'exercer.

L'homme est un composé de besoins contradictoires auxquels il obéit alternativement. Le mouvement d'un pendule symbolise le mouvement de la pensée comme celui de la vie. Nous allons de la veille au sommeil, du sommeil à la veille. De même, nous allons d'une période d'individualisme à une période de foi commune, puis nous revenons à une période d'individualisme.

C'est l'apparent chaos des périodes individualistes qui construit les futures harmonies. Sous l'ordre pompeux d'une époque construite, des ouvriers démolisseurs préparent la prochaine liberté. Le poète comme le philosophe est un isolé qui agit mieux dans les périodes de dispersion. Dans les nobles constructions qui suivent, l'orateur et le dramaturge, voix sincères quoique faites d'échos, disent grandement la pensée de tous.

Le poète et le philosophe, hommes des solitudes intellectuelles, préparent un ordre nouveau dans lequel ils n'auront point de place. Comme tous les vivants, ils aspirent à la mort. Qu'ils le sachent, du moins, et qu'ils ne se sacrifient pas en un suicide prématuré et inutile.

Ce que j'appelle suicide prématuré et inutile, c'est la transformation, pendant que dure encore la période individualiste, du poète ou du philosophe en orateur ou en dramaturge, en harangueur de foules. C'est l'abandon de l'action philosophique ou poétique, aux résultats lointains, non voulus, mais réels, pour l'action oratoire, immédiate, mais purement apparente et mauvaise à qui la recherche.

Dans le temple d'une époque construite, l'orateur et le dramaturge — prêtres croyants qui officient devant des fidèles respectueux — sont nobles et sincères. Mais nous appartenons à un temps de dispersion intellectuelle, à un temps où l'orateur ne peut être qu'un prostitué.

L'orateur veut un public et des applaudissements. Un parti lui offrira tout cela, mais en échange de quelles servitudes. Se donner à un parti, c'est s'engager à considérer comme vrai tout ce qui lui paraît utile et à proclamer faux ce qui lui semble nuisible ; c'est s'engager à admirer bruyamment les paroles de ses compagnons d'armes, à blâmer toujours les actes des adversaires et à ricaner devant le geste noble de l'indépendant qui vous ignore. C'est se plier à une discipline amoindissante et devenir un instrument employé selon les nécessités de la tactique. La tactique, Messieurs, — et tout parti comme tout armée en a nécessairement une — la tactique, c'est la meilleure école de la mauvaise foi.

Le poète qui entre dans l'action immédiate essaiera-t-il d'échapper aux partis, de proclamer toujours et intégralement sa propre vérité et d'être l'orateur de soi-même. Hélas ! messieurs, toute parole dont on veut faire un acte se déforme. Alourdie de calculs et enlaidie de concessions, elle perd la beauté farouche de sa sincérité. Elle ne m'exprime plus exactement, elle me dirige dans le sens d'une exigence étrangère et me rend infidèle à moi-même. A renouveler cet exercice périlleux, je deviendrai peut-être le vil avocat qui plaide toutes les causes ; je deviendrai tout au moins l'être souple et banal qui laisse modifier sa parole par tous les milieux et qui s'imagine, naïf, que, quand l'expression change, la pensée peut rester la même. Car nous sommes les œuvres de nos œuvres. Toute parole sortie de moi revient vers moi et dégage un peu plus ma beauté intérieure, si elle fut, cette parole, une sincérité absolue ; sinon elle me modèle au rythme de son mensonge et de sa lâcheté. L'auditeur sur qui nous voulons avoir une influence influe d'abord sur nous et l'orateur le plus noble d'intention est un Lorenzaccio. On sait ce que deviennent les Lorenzaccio et que c'est toujours le rôle qui finit par tuer l'homme.

Nous ne pouvons donner que nous-même à l'avenir. Donnons-nous en sincérité absolue, sans nous enlaidir pour faire de nous les instruments absurdes d'un but ignoré. Nous ne pouvons savoir les besoins de demain et nous n'avons à lui offrir rien d'utile, sauf notre beauté. Les pauvres palais humanitaires que nous tentons de construire crouleront, ruines inachevées, dans le silence des solitudes ou parmi les risées de nos fils. Et cependant, telle tour d'ivoire, parce qu'elle n'aura pas été bâtie sur le sable mouvant du mensonge et de l'influence voulue, durera immortelle ; toujours elle rendra aux passants le service de leur faire relever la tête pour regarder la noblesse de son sommet, et toujours des colombes auxquelles le fondateur ne pensait point y trouveront un abri fraternel.

CONTRE LES DOGMES

Le 9 février 1903, salle des Sociétés Savantes, par les soins de MM. J. BELLEMERE et Yves MICHEL, une controverse était organisée où j'avais pour adversaire, M. l'abbé DENIS, directeur des ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRETIENNE. Chaque orateur devait parler deux fois, une demi-heure chaque fois. Le sort me désigna pour parler le premier. Seul mon premier discours a été conservé, comme d'intérêt plus général.

Ma réplique repoussait les interprétations modernistes du dogme soutenues par M. l'abbé Denis. Je montrais que ces interprétations étaient déjà condamnées par l'Eglise et qu'elles paralysaient encore l'activité libre de l'esprit. Je les déclarais également inacceptables pour l'orthodoxe et pour l'incroyant.

(La conférence qui suit a été publiée deux fois en brochure: par Le Cri du Quartier (1903); par L'Idée Libre (1913). Ces deux éditions sont épuisées et introuvables.)

MESDAMES,

MESSIEURS,

Au dogme, qu'il soit philosophique ou religieux, protestant ou catholique, exposé selon la vieille méthode dialectique de Saint Thomas ou selon la méthode psychologique des néo-apologistes, j'adresse deux reproches principaux : Il affirme en dehors du domaine de l'affirmation et il restreint la liberté du rêve.

Le dogme catholique, plus intolérant et, si j'ose dire, plus dogmatique que les autres, tombe plus que les autres



LE PORTRAIT DE HAN RYNER EST LA REPRODUCTION
D'UN BOIS DU AU PEINTRE-GRAVEUR GABRIEL-BELOT

sous cette double accusation. Mais je le repousse, en outre, pour sa laideur impie qui blesse les sentiments religieux de mon âme et pour sa complication naïve qui laisse insatisfaits les besoins métaphysiques de mon esprit.

Le second reproche que j'adresse à tout dogmatisme et les deux blâmes dont je frappe le dogmatisme catholique indiquent assez que je ne suis ni matérialiste ni positiviste. Je n'appartiens pas plus à une doctrine philosophique classée qu'à un parti politique. Je suis de ces esprits indépendants qui ne sauraient être définis d'un mot. Chercheur solitaire, je ne suis le porte-parole d'aucune secte ou d'aucun groupe. Je ne me fais que l'orateur de moi-même et si, dès que je crois avoir quelque chose à dire, j'aime à parler, en revanche je ne consens guère à répéter.

Pour la facilité de mon exposition, je vais cependant emprunter — mais en l'amendant de singulière façon — une théorie au positivisme. Il s'agit de la fameuse doctrine connue sous le nom de doctrine des trois états.

L'esprit humain, d'après Auguste Comte, passe d'abord par l'état théologique et « se représente les phénomènes comme produits par l'action directe et continue d'agents surnaturels. » Puis, dans l'état métaphysique, « les agents surnaturels sont remplacés par des forces abstraites ». Enfin, l'homme s'aperçoit, après d'innombrables déceptions, que la recherche des causes est stérile. Désormais, il s'attache uniquement — et c'est l'état positif — à découvrir les lois des phénomènes, « c'est-à-dire leurs relations invariables de succession et de similitude ».

Cette théorie contient de la vérité et de l'erreur. Une rapide comparaison nous aidera à en faire le départ.

Il y a trois sortes d'idées : les idées théologiques ou religieuses, les idées métaphysiques, les idées positives, comme il y a trois états des corps : l'état gazeux, l'état liquide, l'état solide. Si le monde physique nous était aussi imprécis et fuyant que le monde moral, quelques-uns commettraient peut-être une erreur analogue à celle d'Auguste Comte et diraient : « La terre, avec les corps qu'elle supporte, passe par trois états successifs. Elle fut

d'abord un gaz immensément perdu dans l'infini. Puis le refroidissement précisa cette matière cosmique en un vaste liquide bouillonnant. Refroidie encore, voici qu'elle est entrée dans la période solide. »

Il est peut-être vrai que la terre ne fut que gaz et que la pensée, à une certaine période, ne fut que théologie. Mais le grand bouillonnement liquide de la deuxième époque était entouré de matières gazeuses, et le rêve métaphysique ne supprima pas le sentiment religieux. Depuis qu'il existe des corps solides, les liquides continuent à couler et l'air enveloppe le globe d'un manteau d'azur. Peut-être un jour le froid solidifiera définitivement les liquides et les gaz terrestres ; auparavant il aura tué toute vie.

Nous avons besoin de poser les pieds sur un terrain solide et certains corps solides sont nécessaires à notre alimentation ; mais il nous faut aussi des aliments liquides, et nous ne saurions nous passer de respirer. De même, notre pensée réclame quelques certitudes positives, un peu de science indestructible où se réfugier aux heures timides comme dans une maison fermée à tous les dangers. Mais combien elle serait pauvre et désolée — inconcevable peut-être — si on l'exilait de tout rêve métaphysique et de tout sentiment religieux.

Seulement, il ne faut pas confondre les objets de nos trois avidités intellectuelles. N'essayons pas de capter le vent dans nos mains et de saisir le rêve religieux ou métaphysique dans la maladresse d'une affirmation. On ne solidifie pas l'air qu'on veut respirer. L'intelligence est singulièrement amoindrie par la négation du mystère ; elle est détruite par l'affirmation précise sur la nature du mystère.

Comme les vrais philosophes — voici longtemps que leur race a disparu — sont réservés et prudents lorsqu'ils touchent au mystère. Ce n'est pas eux qui iraient alourdir en science fausse ce qui doit rester une poésie vraie. Ils ne suppriment pas au rêve sa beauté la plus noble, je veux dire le flottement libre de son manteau d'incertitude, de lumière et de pénombre.

Ils parlent en vers ou en prose poétique imprécise et rythmée. Ils nous avertissent fréquemment, comme Platon, que leur ambition métaphysique se borne à nous donner du vraisemblable, de la beauté, et ces grandes espérances « dont il faut comme s'enchanter soi-même », mais qu'il serait naïf ou malhonnête d'affirmer. Avant d'exposer, ils déclarent : « Il n'est permis d'exiger sur un pareil sujet que des récits vraisemblables. » Ou bien : « Si on nous parle des choses célestes et divines, la moindre vraisemblance nous suffit. » Après, ils nous avertissent encore : « Soutenir que toutes choses sont précisément comme je les ai décrites, ne convient pas à un homme de sens. » Si le philosophe invoque la divinité, il ne lui demande pas l'absurde miracle et l'impossible certitude ; il la prie seulement « afin qu'elle nous guide, dans cette recherche ardue, vers des doctrines vraisemblables (1) ». Le plus souvent même, dès que ces grands poètes s'élèvent aux éblouissements des hauteurs ou descendent aux horreurs profondes, ils évitent le langage abstrait qui, malgré précautions et réserves, reste toujours à leur gré trop précis et tranchant, et ils créent la noble beauté des mythes et des symboles.

C'est qu'au pays de la matière et de la science, il y a loi, lourdeur et contrainte. Le pays de la beauté et de la poésie est, au contraire, l'infini domaine de la liberté. Nul mathématicien ne s'écartera d'Euclide et ne supposera que la somme des angles d'un triangle est supérieure ou inférieure à deux angles droits. Mais la poésie d'Homère ne supprime pas celle d'Eschyle ou de Sophocle et, quand nous venons de nous griser aux puissantes formules d'Héraclite sur l'universel écoulement, le cantique de Parménide à l'Un éternellement immobile ne nous émeut pas moins. Une vérité constatée, une vérité positive et vérifiable, est une divinité jalouse et exclusive. Mais la beauté blonde ne nie point la beauté brune et, devant un juge mieux averti qu'un berger sensuel, la pomme d'or appartient à Junon et à Minerve tout autant qu'à Vénus.

(1) Ces citations sont empruntées à trois dialogues de Platon : le *Timée*, le *Critias* et le *Phédon*.

Il y a de grands philosophes, comme de grands poètes, dans les directions les plus diverses, et on ne trace pas de chemins sur l'océan du rêve. Je laisse à leur immobilité craintive le positiviste attaché à la terre et le dogmatique enfermé dans un port. Je veux visiter, en hôte amical mais rapide, tous les ports de toutes les orthodoxies et de toutes les hérésies. Mais je m'enfuis en riant si on essaye de me retenir prisonnier. Et ce cabotage ne me suffit pas toujours. J'enfle parfois mes voiles pour la haute mer et pour la grande aventure personnelle ; je veux voir avec mes yeux à moi le sublime spectacle que chaque spectateur sincère éternellement renouvelle.

Certes, chaque fois qu'on frappe aux portes du mystère, on a l'émotion d'entendre résonner et se prolonger un étrange bruit de plein. Mais cette rumeur vague et solennelle ne peut être traduite en paroles précises dans aucune des langues que nous connaissons.

Nul effort dialectique ne me fera atteindre l'Inconnaisable. Je ne puis me précipiter dans cet abîme que soulevé par les ailes de l'imagination et de l'amour. Et je ne lui donne que des noms amoureux, poétiques et imprécis. Je sais trop que je ne suis plus sur la ferre solide et que l'azur qui soutient le battement de mon vol, si j'essayais de m'arrêter s'ouvrirait indifférent à ma chute.

Le sentiment religieux et le rêve métaphysique ont pour point de départ le point terminus de la science. Tout dogmatisme donne à ces poésies les prétentions massives et la fausseté ridiculement croulante d'une science impossible.



Plus que tous les autres, le dogme catholique est précis et « défini ». Et, si lourd d'affirmations arbitraires, il s'alourdit encore de menaces. Tout obscurci de mystères où les mots n'ont plus de sens, il remplace la lumière que d'autres doctrines agitent comme un noble appel par les flammes sombres de l'enfer. Ne pense pas, nous dit-il. Crois l'absurde et affirme que tu conçois l'inconcevable, ou meurs éternellement. Tel le despote se fait obéir par

la terreur et remplace les raisons par des cachots et des supplices.

S'il s'applique à troubler ainsi nos âmes et à nous affoler de crainte, c'est qu'il lui manque le sourire de la vraisemblance et la séduction de la beauté. C'est qu'il ne satisfait aucun de nos besoins supérieurs et que, au domaine où la science ne pénètre point et ne promet rien, il fait, lui qui promet tout, une double banqueroute. Malgré ses pillages dans le platonisme et l'aristotélisme, il n'a pas ce qui réjouit nos besoins métaphysiques et son manque de beauté et de noblesse fait de lui le grand sacrilège qui meurtrit au fond de nos cœurs le sentiment religieux.

Etudions cette double défaillance dans quelques-uns des dogmes catholiques.

Les premières paroles du symbole des apôtres affirment un dieu personnel dont la Bible nous apprend, hélas ! l'histoire cruelle et absurde. J'oublie le détail de ses crimes particuliers. Je ne lui demande pas pourquoi selon la parole de saint Paul, « il a pris Esau en aversion » avant même la naissance d'Esau. Je ne lui demande pas comment il a pu exiger d'Abraham le sacrifice de son fils et n'arrêter l'infâme obéissance qu'au moment où, d'intention, de préparation et presque d'exécution, le crime était commis. Je ne lui demande pas compte de tous les massacres qu'il ordonne ou qu'il exécute lui-même. Je ne lui reproche pas d'avoir rejeté Saül coupable de cruauté insuffisante. L'histoire de ce fou sanguinaire qu'on nomme Jéhovah serait vraiment trop longue à conter et trop écoeurante. Je lui demanderai compte d'une seule de ses folies criminelles, la première et la plus générale, celle qui prend pour victime l'humanité entière.

Sur tous les hommes de tous les temps et de tous les pays, le féroce chasseur a lancé sa meute de maladies, de péchés et d'agonies... pourquoi ? Pour une faute commise par nos premiers parents. Comment puis-je être responsable d'un acte accompli par d'autres avant ma naissance ? Que de subtilités enfantines on a entassées, au lieu de réponse, autour de cette question ! Mais il y a plus : Adam et Eve eux-mêmes ne peuvent être responsables de

la prétendue faute. Leur péché, qui consiste à manger le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, suppose l'ignorance d'une telle distinction ; c'est ce péché, commis en toute innocence, avant la naissance même du mal, qui créera en leur cœur cette connaissance redoutable, et seul l'acte incriminé leur donne une conscience.

Comment ont-ils pu commettre un crime avant qu'il existât des crimes ? L'insoluble objection n'est pas de moi. Dès qu'elle a été faite, des prêtres ont prétendu la résoudre et ils ont inventé une de ces réponses naïvement subtiles qui ne reculent même pas les difficultés. Sans doute, ont-ils dit, le crime n'existe pas encore en ce moment. Mais Dieu a fait une défense particulière à laquelle Adam désobéit. C'est pourquoi, sur lui et sur sa race, tous les maux les plus abominables se précipitent avec justice.

Je contiens mon indignation et, sans violence, avec une précision froidement raisonnable, je réplique. Je fais remarquer d'abord que je ne suis pas certain que l'obéissance doive s'appeler vertu et que crime et indépendance soient des mots synonymes. Même si j'abaisse ma fierté, si j'oublie que je suis une personne, si je me rapetisse jusqu'à l'enfance crédulement docile ou jusqu'à la tremblante humilité chrétienne, je suis toujours obligé de vous répéter : Adam et Eve n'ayant pas encore la science du bien et du mal, ne peuvent pas encore savoir que désobéir est mal et Dieu les punit pour un crime dont ils sont irresponsables.

Allons jusqu'au bout de la vérité : Dieu les punit pour un crime dont il est seul responsable. Il leur a dit, par je ne sais quelle bouche et avec je ne sais quelle voix : Ne mangez pas de ce fruit. Mais par un instinct qu'il a mis en eux il leur dit aussi : Mangez et apprenez. Ce désir est un ordre réel, un ordre plus puissant que l'autre. Il a mis dans les plateaux de la balance des poids inégaux et, parce que la balance incline du côté qu'il a déterminé, voici qu'il frappe cette balance et toutes les balances futures.

Ah ! devant ce despote fou et cruel, devant ce fétiche

barbare, devant cette ridicule précision de l'Inconnaissable et cette effarante caricature du Mystère, si je n'éclate pas de rire, c'est, vous le sentez bien, par courtoisie pour quelques-uns de mes auditeurs ; ce n'est pas par respect pour ce dieu qui mériterait tous les blasphèmes, si nous ne devions plutôt à notre amour de l'Ineffable de le repousser de toute la force des négations.

Car ce n'est pas seulement dans son histoire biblique que ce bourreau oriental, ce Jéhovah rouge, est une injure infâme et démente à tout sentiment religieux ; c'est dans un si grand nombre de ses gestes d'hier, d'aujourd'hui, de demain... Il n'a pas besoin du miracle, ses actes les plus coutumiers, les plus naturels, gesticulent la folie, et c'est à chaque instant qu'il secoue son sceptre comme une marotte sanglante.

Eh ! quoi, il nous appelle sur une terre qu'il a faite si mauvaise ; il nous y appelle, disent les théologiens, pour une épreuve dont il nous récompensera. En fait, il a eu soin de nous fabriquer trop faibles pour l'épreuve, et il se donnera la joie de nous punir éternellement presque tous de ce qu'il nous aura refusé la grâce efficace. Mais pourquoi inflige-t-il le commencement de l'épreuve à tant d'êtres auxquels il ne laisse pas le temps de cueillir la récompense ? Pourquoi tous ces enfants morts au ventre de leur mère, après une inutile agonie foetale ? Pourquoi tous ces enfants qui meurent en d'atroces souffrances, après quelques jours, après quelques mois, après quelques années, sans atteindre l'âge du mérite ? tous ces enfants auxquels ce thésauriseur de souffrances vole des souffrances qu'il refusera de leur payer ?

Le second article du symbole déclare que ce Dieu a créé le ciel et la terre. Voici donc résolue d'un mot brutal, d'une affirmation grossière, la plus insoluble des antinomies devant lesquelles rêve l'esprit humain. Nous éprouvons le besoin de remonter toujours de phénomène en phénomène, de cause en cause ; d'autre part, notre intelligence aspire à s'arrêter à un point qui explique tout et qui n'ait plus besoin lui-même d'explication. Comment satisfaire à la fois cette noble inquiétude et cette fatigue

toute prête d'avance à l'attitude du repos et qui ne demande qu'à s'étendre sur la solidité supposée du premier nuage venu ?

Quelle que soit la solution qu'on affirmera, les difficultés logiques viendront vite la détruire, ouvrières ricanieuses. Cette antinomie de l'origine paraît la plus redoutable aux esprits lourds et ambitieux qui n'aiment que la terre et l'affirmation. Mais celui qui sait que toute synthèse est faite nécessairement de plus de rêve que de pensée, et qui ne s'irrite point contre cette beauté inéluctable ; celui qui a des ailes et qui ne se charge point du plomb baconien ; celui-là rit du cercle de montagnes à pic qui arrête de toutes parts la marche des conquérants méthodiques. Son vol ému tournoie dans tout le cercle des rêves ou s'enfonce, sans ignorer que le ciel s'étend de tous les autres côtés, dans la beauté profonde d'un songe unique. Il rêve l'éternité réelle de l'univers : ou bien il le voit sortant éternellement de Dieu par une sublime émanation ; ou même il s'amuse au dualisme éternel de l'intelligence et de la matière. Tous ces rêves nous peuplent de joies. Seul le cauchemar du créationnisme, lourdement affirmé par le dogme, fait hurler en nous la douleur intellectuelle et la folie.

Eh ! quoi, voici que vous prétendez soumettre la substance à la loi de causalité vérifiée uniquement dans la série des phénomènes ! Et voici que vous appliquez à Dieu la pauvre catégorie humaine du temps ! Vous coupez votre Dieu en deux tronçons que vous ne pourrez jamais rejoindre. D'abord, un Dieu impuissant ou paresseux. Puis, à une heure que rien ne peut déterminer dans son éternité vide, voici qu'il crée arbitrairement le monde. Qu'est-ce qui a donc pu, avant l'existence même des moments, singulariser, jusqu'à le faire choisir à l'exclusion de tout autre, ce moment-là et comment l'indifférence du vide total et éternel devient-elle soudain raison suffisante ? Ah ! l'odieuse solution de continuité ! Ah ! le brusque saut auquel se refuse tout esprit métaphysique...

Le sentiment religieux conquiert le mystère par l'amour, le rêve métaphysique envahit le mystère par le concept de

l'unité : il imagine l'unité du mystère pris en lui-même, l'unité aussi qui enveloppe le connaissable dans l'inconnaissable comme la terre dans l'atmosphère (1). Tout dualisme le blesse. Mais nul ne le meurtrit autant que le créationnisme, dualisme transporté jusqu'à Dieu, ou plutôt semi-athéisme, suppression de Dieu dans l'éternité antérieure. Toute existence est action et on ne peut concevoir l'Être n'agissant pas. En réalité, le dieu chrétien a commencé, puisqu'il a commencé d'agir. Ce commencement de ce à quoi rien n'est antérieur est inconcevable : Dieu n'a pu naître ni à l'existence ni à l'action. Nous ne sommes pas ici dans du rêve harmonieux ; nous sommes dans un cauchemar incohérent jusqu'à la démence.

Je ne m'arrête pas à la Trinité chrétienne, aux trois qui ne sont qu'un, au fils qui procède du père et qui lui est pourtant co-éternel et égal. Je n'entre pas dans ces laideurs purement verbales que la théologie appelle « les mystères ». On nous en avertit, d'ailleurs : celui qui essaierait de comprendre tenterait une œuvre aussi absurde que l'enfant rencontré par Augustin en train de transporter la mer dans une coquille et de verser l'Océan dans un trou de sable. Mais on exige que nous répétions des mots vides de tout sens. Et vraiment, il semble que pour être « connu » de la sorte, Dieu n'avait pas besoin de modeler l'argile en homme et pouvait s'arrêter satisfait après la création du perroquet.

Je n'indique même pas le mystère de l'Incarnation. Il est des succès que j'évite et des rires que je serais désolé de provoquer. Ici, la lèpre théologique a envahi de la beaufé. Si je hais sans réserve la cruauté de Jéhovah, j'aimerais retrouver sous le barbouillage divin l'homme admirable que dût être Jésus. Est-ce la faute du « fils de l'homme », si des naïfs et des habiles l'ont appelé dieu et l'ont crucifié pour les siècles aux légendes des quatre évangiles ? Est-il responsable de l'inconscient charlatanis-

(1) Je conçois aujourd'hui, 1920, tout autrement le problème métaphysique et je prépare un livre qui s'appellera **Métaphysique pluraliste**.

me de disciples nés dans cet immense Tarascon qui s'appelle l'Orient ? Je ne le crois pas et, si on parvenait, selon le vœu de M. l'abbé Marcel Hébert, à dégager l'Evangile « de sa gangue de croyances populaires et de prestiges magiques » l'Evangile nous apparaîtrait un livre presque aussi purement beau que l'APOLOGIE de SOCRATE ou le MANUEL d'EPICTETE.

Je cours, rapide, omettant mille folies et mille psittacismes. Je m'arrête seulement, et très peu, devant le dogme de « la résurrection de la chair ». Quelle est la chair que Dieu me rendra au « jour de colère » ? Groupera-t-il pour l'éternité les molécules qui composent mon corps d'aujourd'hui, ou celles que je possédais hier, ou celles qui seront mon instrument de demain ? Quel que soit le moment qu'il choisisse, chacune de mes cellules lui sera réclamée par d'autres corps humains. Chacune des cellules que me prête la nature est comme le flambeau symbolique que les coureurs se passaient de main en main, et je défie Jehovah de ressusciter simultanément toutes ces chairs, inextricablement embrouillées les unes dans les autres dès qu'on n'a plus pour les ordonner l'échelle infinie du temps. Et pourquoi le misérable ouvrier de Josaphat s'appliquerait-il à cette tâche contradictoire ? Pour brûler éternellement ceux dont la conscience aura refusé de répéter des mots dénués de sens et d'affirmer qu'ils conçoivent l'inconcevable.

Tous les dogmes ne sont pas compris au symbole des apôtres. L'Eglise, plus d'une fois, a soutenu de contre-forts de brume et de folie sa pauvre masse croulante. La dernière en date de ses fantaisies, c'est l'infailibilité du pape, définie par le Concile du Vatican. Ah ! nous nous indignons quand nous voyons Louis XIV supprimer politiquement tous les Français et affirmer : « L'Etat, c'est moi. » Que dirons-nous donc devant l'Italien qui prétend supprimer tous les esprits et qui proclame : « La pensée, c'est moi ! »

Je m'arrête frémissant. Si je groupais tant de folies agressives, la courtoisie me deviendrait impossible et ma parole se précipiterait haletante vers la destruction vio-

lente. Or je n'aime pas le geste de Polyeucte, surtout en des jours où il n'aurait rien d'héroïque. Quels que soient les prestiges qu'elle employa à nous séduire, il convient de respecter toujours, même après qu'on la quitta pour une bien-aimée d'apparence plus sincère, la Première qui nous émut jusqu'à l'agenouillement. Et je n'ai, pour aimer la religion de mon enfance, qu'à me transporter dans un avenir peut-être proche : les religions sont belles dès que leur influence intolérante est morte. Dans l'immortalité d'une forme qui ne peut plus nuire, elles soulèvent alors aux cœurs des poètes et des artistes de merveilleuses amours. Tel homme de la Renaissance adore le débris de la statue qu'il eût peut-être lui-même brisée au III^e siècle. La religion catholique se revêtra aussi d'une beauté sereine, quand les mains pieuses de l'Histoire l'auront embaumée. Voici cent ans, elle paraissait morte, et le plus grand poète du XIX^e siècle — j'ai nommé Chateaubriand — agenouillait son génie devant cette noblesse paisible et allumait devant l'autel éteint la flamme de son imagination. Hélas ! la princesse n'était qu'endormie ; si l'évocation du poète ne suffit pas à secouer son sommeil, l'ordre d'un soldat la redressa. Et voici que sa bouche, laidement ouverte, recommença à vomir les vipères de l'anathème et les crapauds de la bénédiction impérieuse. Meurs donc, toi que le mouvement enlaidit, et nous irons, pieux admirateurs, nous incliner vers ta beauté définitivement pacifiée. Mais, même alors, nous ne tomberons pas sur nos genoux. Dans une attitude d'hommes libres, nous te contemplerons penchés à peine, prêts à nous relever pour courir à d'autres spectacles de beauté, à d'autres émotions adoratrices.

LA PHILOSOPHIE D'IBSEN

Le 17 janvier 1904, l'Université Populaire du Faubourg Saint-Antoine, La Coopération des Idées donnait à ses adhérents une brillante représentation de MAISON DE POUPEE. Le lendemain, dans la même salle et devant le même public, je prononçais une conférence dont voici le texte sténographié.

CAMARADES,

Le Français exige des vérités toutes faites, bien simples et bien stables. Avidé de précisions affirmatives ou négatives, son impatience définit le soleil d'après les pâleurs de l'aube. Aussitôt qu'ils connurent une pièce d'Ibsen, nos critiques se firent d'Ibsen un portrait net et immuable. Plus tard, quand d'autres drames ne se laissèrent pas enfermer dans leur système, ils déclarèrent bravement qu'Ibsen se contredisait, qu'Ibsen se réfutait et se raillait lui-même.

Fausse de pauvreté sèche et de précision immobile, l'image qu'ils se font d'Ibsen le trahit comme une traduction à la fois gauche et infidèle. Un homme que divers publics écoutent parce que sa nature vulgaire et son éducation raffinée lui permettent d'être à la fois le disciple de Sarcey et le disciple de Renan, M. Jules Lemaître s'obstine à ne voir en Ibsen qu'un George Sand tardif ou un Dumas petit-fils. Or, entre George Sand, individualiste de passion qui chante, crie ou bégaie, et Ibsen, individualiste de raison, il n'y a d'intéressant que des différences.

Et pour comparer à Dumas fils (1), conseiller de meurtre et moraliste d'asservissement, le grand Norvégien libérateur, il faut toute la sottise d'un critique professionnel. George Sand, d'ailleurs, et Dumas fils ont écrit des pièces à thèse. Ibsen compose, si j'ose dire, des pièces à problème. Les deux Français nous recommandent : « Sois ceci » ou « Sois cela ». Le Scandinave dit seulement : « Sois toi-même » ou mieux : « Ce que tu es, sois-le pleinement ». Il déclare dans un poème : « Je ne fais que poser des questions, ma mission n'est pas de répondre. » Son Rosmer, à l'heure des plus hautes ambitions et des plus vastes espérances, ne songe pas à conduire les hommes. « Je veux seulement les réveiller, dit-il ; c'est à eux d'agir ensuite. »

Sans doute, les problèmes qu'Ibsen nous propose, il se les pose et il les résout pour lui. Mais la solution doit presque toujours varier avec chacun, et même les rares et très simples vérités morales, applicables à tous les hommes, je ne puis les découvrir qu'en moi. Les questions peuvent être posées du dehors ; les réponses, il ne l'oublie jamais, doivent venir du dedans.

Non seulement les critiques français nous présentent, comme universelles, des réponses qui n'ont qu'une valeur personnelle, mais encore presque toujours c'est un fragment de la réponse, ou même de la question qu'ils prennent pour la solution totale. Ibsen est un génie du Nord, il tient à la richesse complexe de la pensée plus qu'à sa précision apparente, et, pour arriver à une conclusion précise et rassurante, il ne sacrifie pas, à la mode des dogmatiques latins, tout un côté du problème. Selon la méthode de Hegel, qui semble traduire philosophiquement l'allure naturelle de la pensée germanique, il tient à la thèse autant qu'à l'antithèse et, qu'elle soit provisoire ou définitive, rêvée ou affirmée, il exige surtout de la synthèse qu'elle

(1) Dumas fils est peut-être l'écrivain arrivé autour duquel les critiques allèrent braire les éloges les plus criards et les parallèles les plus saugrenus. M. Paul Bourget ne le compare-t-il point à... Moïse ?

ne laisse rien perdre des richesses les plus contradictoires. Aussi les critiques simplistes considèrent comme des boutades sans importance, ou comme l'expression de découragements passagers, des pièces — *Peer Gynt* et *Le Canard sauvage*, par exemple — qui disent tout un côté de la pensée d'Ibsen, un côté aussi précieux que l'autre. Ces gens-là laissent perdre beaucoup de ce qu'on leur donne ; ils ne comprennent un penseur qu'en le privant de la moitié de lui-même et en immobilisant l'autre moitié dans je ne sais quelle paralysie rabâcheuse.



Examinons rapidement quelques-uns des problèmes qu'Ibsen se pose et nous propose.

D'abord le plus pressant peut-être et qui serre tant d'êtres dans les nœuds d'une angoisse continue, le problème de l'union de l'homme et de la femme. Le voici posé dans *La Dame de la mer*, dans *Maison de poupée*, dans *Le Canard sauvage*.

Ellida, la dame de la mer, a fait avec le sérieux Wangel un mariage de convenances. Sa pensée appartient à un fiancé mystérieux, qui vint un jour puis disparut avec son vaisseau. Or le fiancé de mystère et de désir revient et rappelle à Ellida l'ancienne promesse. Séduite par le rêve et par la mer, elle va le suivre. Wangel n'essaie de la retenir ni par la force ni par des arguments. Il lui dit : Tu es libre, fais ce que tu voudras et sois seule responsable de tes gestes. Dès lors, le fiancé mystérieux cesse de représenter l'infini de la liberté ; il est une précision comme une autre, une possibilité aussi indifférente qu'une autre. Et Ellida reste auprès de Wangel. Car il a compris que rien n'est sacré, sauf la spontanéité des êtres, et il n'a pas fait appel aux conventions sociales ou au mensonge des droits apparents.

Maison de Poupée, c'est Nora, qui, douloureusement et fièrement, se dégage du mensonge. La véritable union ne peut être fondée que sur la vérité, sur la pleine et mutuelle connaissance de deux êtres. Comment accepterais-je valablement ce que j'ignore ? Comment donnerais-

je librement ce que j'ignore ? Nora s'enfuit, car, dans la maison de poupée, dans la cage d'écureuil ou d'alouette qu'on lui a faite, la véritable union est impossible. Des deux êtres qu'un mensonge rapprochait extérieurement, l'un s'éveille à peine, en un grand besoin de solitude ; l'autre dort toujours. Le banal Helmer reste un amas informe de préjugés et de conventions. Il n'est pas un individu déterminé par une activité personnelle ; il est, quelconque, l'animal social. Parce qu'il ne sait rien de lui-même, il ose juger autrui. Il ose condamner celle que le rythme de sa propre respiration sommeillante endormait. Et lui qui tombe sous toutes les indulgences méprisantes, il pousse l'outrecuidance jusqu'à pardonner ou absoudre. Or, il condamne et il absout — telle est l'allure de la sottise sociale — selon les résultats. Ici il y a, attaché à un cadavre, un être qui entend le premier appel de la vie. Fragile encore, pauvre commencement incertain, Nora, qui va se créer tout entière, se doit d'abord de briser le lien infâme et de s'arracher par la fuite à la compagnie asphyxiante.

Mais voici, dans *Le Canard sauvage*, une autre face de la pensée d'Ibsen. Le photographe Hialmar ignore que sa femme Gina eut un amant et que l'aisance relative du ménage est due à cette ancienne faute. Grégoire Werlé, naïf idéaliste, lui apprend la vérité qui, croit-il, créera chez les deux êtres une noble et salutaire crise d'âme et leur permettra de fonder la véritable union. Or Gina reste dans son inconscience lourde, bêtement innocente. Le vaniteux Hialmar, qui tout à l'heure déclamaient des phrases satisfaites, songeant maintenant à l'attitude qui convient à un homme tel que lui dans une telle situation, déclame des phrases dures ou douloureuses. Bientôt la vie recommencera ici à peu près telle qu'elle était, aussi superficielle et plus ignoble, avec çà et là des heures d'acrimonie et des journées de haine sourde. Mais la crise a tué le plus charmant et le plus affectueux des êtres, Hedwige, la fille de Gina. Devant le cadavre lamentable, Hialmar varie ses déclamations. Et le médecin Relling explique à Grégoire, parmi les reproches mérités, que la plupart des

hommes ont besoin du « mensonge vital » et que c'est un meurtre de le leur arracher.

Et les critiques français de s'étonner. Cet Ibsen, qui voulait la vérité à la base de toutes les relations humaines, voici qu'il fait l'éloge du « mensonge vital ». Ibsen, en ridiculisant et en condamnant Grégoire Werlé, se raille et se réfute lui-même.

Il n'en est rien. Nora a raison parce qu'elle agit sur elle-même. Grégoire a tort parce qu'il essaie d'agir sur d'autres. Nora a raison d'être une individualiste. Grégoire a tort d'être un apôtre et un réformateur. C'est à moi seul que j'ai le droit et le devoir de dire les vérités personnelles et d'adresser les réclamations de l'idéal. Dès que je parle à un autre, je suis peut-être devant un fantôme formé d'habitudes et de mensonge vital. Je n'ai plus le droit de dire que les vérités générales. Elles suffiront à éveiller ceux qui peuvent supporter la veille. Elles resteront inentendues des autres. Ou, si elles inquiètent un instant et irritent contre moi, elles seront le fardeau proposé à tous, chargé sur personne, dont le faible s'éloigne bientôt avec indifférence.

Tous les problèmes se posent dans l'esprit d'Ibsen de façon aussi originalement et aussi génialement complexe. Le problème social ne sera résolu ni par le mensonge conservateur, ni par le mensonge révolutionnaire, ni par la vérité. La source empoisonnée, qui tue les individus, permet seule au groupe de persister. Celui qui la signale risque de sauver un homme, mais devient sûrement *l'Ennemi du peuple*. Les organisations sociales, fantômes nourris de mensonge vital, ne sont que nuisibles : je n'ai pas à craindre ici d'être indiscret et je dois, soit à moi-même, soit aux rares qui peut-être m'entendront, de proclamer toute la vérité antisociale que je connais.

La vérité religieuse fait aussi de celui qui ose la dire un ennemi du peuple. Brand, tant qu'il se trompe, tant qu'il essaie seulement de renverser une Eglise pour en bâtir une plus grande, a des partisans nombreux. Lorsque, enfin, il s'avoue à haute voix que toute Eglise est un mensonge, le peuple l'écoute encore et même il le suit sur les

hauteurs. Mais c'est le malentendu d'une heure. La foule a suivi celui qu'elle avait l'habitude de suivre, mais elle l'a suivi parce qu'elle ne l'a pas compris. Elle n'a pas compris qu'il n'y a d'autre but que la route; naïvement elle croit marcher vers une Terre de Promission. Voici que bientôt elle réclame le prix des sacrifices. Elle entend la réponse avec indignation. Elle fuit l'apôtre maudit dès qu'elle entend que le sacrifice n'a d'autre prix que lui-même, qu'il n'y aura pas de récompense extérieure et qu'on ne monte pas sur les sommets dans l'espoir fou de les trouver matériellement fertiles; mais pour voir plus de ciel et plus d'espace.

**

Ainsi la foule ne sera pas sauvée et tout apostolat reste une naïveté. Le problème du salut collectif est insoluble. Que le peuple accepte donc au hasard tel ou tel « mensonge vital » et qu'il salue des rédempteurs successifs dans les charlatans les plus divers. Mais l'individu, comment se sauvera-t-il ?

Il y a, dans les pièces d'Ibsen, de pauvres êtres conscients mais déjà en proie à la mort, de misérables hommes que les fautes de la race ont tués d'avance. Tel le docteur Rank dans *Maison de poupée*. Tel Oswald dans *Les Revenants*. Ceux-là n'auraient pas le temps de se créer une véritable vie morale. Ils peuvent seulement cueillir le jour, goûter au peu de joie de vivre qui veut bien d'eux. Ils ne posséderont point leur rêve : Rank ne sera pas aimé de Nora, Oswald n'épousera pas Régine. Ils s'amuseront d'un peu de tabac et d'un peu de vin. S'ils sont des sages comme le docteur Rank, ils aimeront les plaisirs légers et seront reconnaissants à qui remplira leur verre ou leur offrira le cigare et le feu. Mais ils gémiront, crieront, exigeront qu'on leur donne « le soleil », si, comme Oswald, ils agonisent dans la force folle de la jeunesse.

L'être qui a devant lui quelque durée probable et qui aspire à devenir un individu, une harmonie, que fera-t-il ?

D'abord, il se dégagera de tous les préjugés, il rejettera toutes les « missions » qu'on veut lui imposer du de-

hors, celles-là même que son ignorance d'hier a paru accepter. Il échappera aux tyrannies, comme Nora ou comme Erhart Borkman. Erhart repousse le devoir étranger, la « mission » dont sa mère prétend le charger ; il écarte sa tante qui, au nom de l'affection, l'immobiliserait quelque temps dans un passé aimable, mais qui se meurt ; il fuit son père qui l'entraînerait à une activité apparente dont le principe n'est pas en lui. Il part avec une aventurière. Qu'importe ? Il va cueillir un peu de joie de vivre, et une déception viendra demain qui peut-être lui enseignera son âme. En fuyant toutes les tyrannies extérieures qui se proclament des devoirs, il garde quelque chance de devenir un individu.

Mais cette rupture avec le passé qu'on n'a pas créé ne suffit pas à constituer l'individu. Quel usage l'affranchi fera-t-il de sa liberté ?

S'enfermer indéfiniment en soi-même, c'est égoïsme, non individualisme. L'individu descend en lui-même pour trouver ses vrais motifs d'agir, mais, dès qu'il les a délivrés des mobiles étrangers, il les laisse agir. Son harmonie se crée à la fois au dedans et au dehors, et les paroles que Solness prononce sur le sommet des tours sont entendues en bas comme des chants de harpe. Une des pièces les plus touffues et les plus curieuses d'Ibsen, *Peer Gynt*, est employée à la satire de l'égoïsme. Nous y rencontrons des êtres que l'égoïsme avilit jusqu'à la plus boueuse sottise, d'autres qu'il exaspère jusqu'à la folie. Les *trolls*, qui vivent sous terre, ont pour maxime : « Borne-toi à toi-même ». Ce qui veut dire : « Chacun pour soi » et aussi « Ne reçois rien d'étranger ». Nous connaissons des *trolls* de France qui se donnent une double mission, peut-être contradictoire : défendre l'esprit français contre les apports du dehors ; prouver que le dehors ne fait jamais que nous renvoyer des idées françaises. *Peer Gynt* pénètre aussi dans une maison de fous où l'on proclame : « Chacun ici s'enferme en soi-même comme dans un tonneau. C'est dans le puits du soi-même qu'on en durcit le bois. C'est avec le bouchon du soi-même qu'on le ferme. C'est le soi-même qu'on y fait fermenter. » Ces fous acclament Gynt « empe-

reur du soi-même », car il s'est toujours efforcé de vivre son moi *gyntien*, son moi égoïste, son moi de passions et d'appétits. Or ce moi superficiel varie selon les temps et les milieux, porte la marque de mille empreintes successives et obéit à tous les vents. Le véritable moi est plus profond, activité et non passivité, raison et non appétit, constance et harmonie et non caprice ou impatience. La surface de la mer est seule soulevée par les tempêtes ; les profondeurs restent calmes. Et tous les grands individualistes savent que c'est dans la partie stable et raisonnable de notre être que nous pouvons trouver le refuge et édifier le temple serein.

Non moins que celui qui s'enferme en lui-même pour y faire fermenter passions et folies, est méprisable celui qui essaie de s'agrandir et de se multiplier aux dépens des personnalités voisines et, qui, des autres hommes veut faire des monnaies banales frappées à son effigie. Nul n'a ce droit régalien qu'osent s'arroger conquérants et apôtres. Conquérants et apôtres seront vaincus et détruits par leur propre tentative. Jean-Gabriel Borkman ne réveillera pas « les esprits dormants de l'or », mais, « Napoléon blessé dès sa première bataille » il vivra isolé dans sa chambre étroite, Sainte-Hélène d'impuissance et de folie mélancolique. Et pour obtenir les moyens de livrer l'inutile combat, pour courir à l'irréparable défaite, il a dû tuer en lui-même et en celle qu'il aimait tout ce qui rend la vie digne d'être vécue. La simple tentative de conquête a anéanti deux individus, et le conquérant est l'un des deux. Des entreprises plus modestes que celle de Jean-Gabriel Borkman ne sont pas moins meurtrières. Hedda Gabler rêve d'influer sur un seul homme, de peser sur une seule destinée. Toute influence est mauvaise à qui la subit et à qui l'exerce. Dès que j'essaie de peser sur une destinée étrangère, je fais peser cette destinée sur mon propre sort. La tentative d'Hedda Gabler aboutit logiquement à tuer, après Eilert Lövborg, Hedda Gabler.

Nous avons vu quel mal ridicule crée un apôtre quand il s'appelle Grégoire Werlé. S'il est, comme Brand, une intelligence puissante, il devient plus dangereux encore.

Brand sacrifie la vie de sa femme et la vie de son fils à une Église en qui demain il verra un mensonge. Et son apostolat n'a sur lui d'autre effet que de retarder l'heure où il connaîtra la vérité.

*
**

Conquérants et apôtres sont vaincus d'avance parce qu'ils sont des attardés. Ils appartiennent à des formes humaines qu'il faut dépasser. Le conquérant est un phénomène atavique qui relève du « premier royaume », du royaume de la matière et de « la joie de vivre ». L'apôtre est aussi un revenant ; il vient du « second royaume », du royaume de la croix et du sacrifice. L'individu, lui, est déjà entré dans le troisième royaume, dans cette patrie qu'Ibsen définit toujours avec une obscurité émue. « Le troisième est le royaume du grand mystère, le royaume qui doit être fondé à la fois sur l'arbre de la connaissance et sur l'arbre de la croix, parce qu'il les haït et les aime toutes les deux et que les sources de sa vie sont dans le paradis d'Adam et sur le Golgotha. » Il y a quelque confusion et des méprises peut-être volontaires dans les termes qu'Ibsen emploie parfois pour désigner les trois royaumes. Je crois pourtant comprendre pourquoi l'individu aime la croix et la déteste, aime la joie, et la déteste. Ni l'une ni l'autre ne suffit. Joie continue et douleur continue sont également des endormeuses. Les deux sont nécessaires, et leur choc, et leur querelle, pour éveiller une conscience. Celui qui fut d'abord heureux ne risque de comprendre que dans la souffrance ; celui qui d'abord souffrit ne verra qu'au soleil de la joie. Ibsen, fils des brumes et des persécutions, prit conscience de lui-même dans la lumière italienne. La vie véritable ne coule toute entière ni de la seule source du paradis, ni de la seule source du Golgotha. Elle se dresse au noble paysage élargi où les deux vallées se rencontrent, où les deux ruisseaux se heurtent et se mêlent pour former le grand fleuve humain.

Certains des mots dont Ibsen définit le troisième royaume me font craindre que son idéalisme ne s'adultère un peu de matérialisme et qu'il y ait sur son rêve je ne sais quelle lourdeur eudémoniste. Il semble bien qu'il annonce

à l'individu la puissance matérielle autant que l'essor spirifuel. Peut-être ignore-t-il que le bonheur est une forme dont la matière n'importe point, une statue qui n'est pas moins belle ou moins précieuse quand elle est sculptée dans une pierre pauvre.

Peut-être — je ne sais — croit-il aussi que les hommes de l'avenir entreront tous ou à peu près tous dans ce troisième royaume. S'il le croit, il se trompe encore. Même sa chronologie, si elle est autre chose qu'un symbole ou une facilité d'exposition, devient une erreur de plus. Peu d'hommes, à quelque époque que ce soit, ont possédé avec plénitude la connaissance et la joie de vivre. Peu d'hommes furent, aux siècles les plus agenouillés, de parfaits et complets chrétiens, appartenrent puissamment au royaume de la croix. Quelques-uns, depuis longtemps, sont entrés au troisième royaume; il ne fut point fermé aux Socrate, aux Epicure, aux Epictète. Et toujours ici, comme aux pays moins largement humains, il y aura beaucoup d'appelés et peu d'élus. Ceux-là seuls seront élus qui entendront venir, non du dehors, mais d'eux-mêmes, le noble appel, la *vocation*, l'ordre efficace de repousser les contraintes extérieures, intérêts ou devoirs, pour obéir à la seule contrainte intérieure et pour devenir pleinement ce qu'ils sont.

Contre les Dogmes a été réédité en brochure aux éditions de *L'Idée Libre*, ainsi que *La Philosophie d'Ibren*.

RAPPORTS DES MORALES ET DES SOCIOLOGIES

Je trouve dans mes papiers ces quelques pages détachées de la Revue La Coopération des Idées, organe de l'Université Populaire du même nom. Le titre est accompagné de cette note : « Résumé d'une conférence faite à la Coopération des Idées ». Ce résumé porte ma signature et j'ai dû l'écrire peu de temps après la conférence. Je ne retrouve aucune date, mais je crois pouvoir, sans grave erreur, situer cette causerie vers le milieu de l'année 1904.

Platon construit sa sociologie sur sa morale. Hobbes, appuyant les règles morales sur les nécessités de la société civile, semble vouloir justifier philosophiquement Machiavel qui sacrifie toute morale à la politique. Quelques-uns, enfin, avec plus ou moins de netteté, conçoivent une morale indépendante de toutes considérations politiques et sociales. J'appelle platonisme la première de ces trois tendances; j'étiquette la seconde machiavélisme; je désigne la troisième sous le nom d'individualisme.

Le platonisme a, chez Platon lui-même, deux formes bien différentes : libertaire et pédagogique dans la *République*, il devient despotique dans les *Lois*.

La *République* trace le modèle de l'Etat idéal, « l'idée » de l'Etat. Platon en écarte tout élément empirique, les lois aussi bien que les intérêts. Les lois lui paraissent toujours inutiles. Si l'Etat est sain, il n'en a pas besoin; s'il est gâté, elles ne remédient à rien. La cité ne peut être maintenue que par l'éducation, et la politique se réduit à la pédagogie.

De grandes espérances pédagogiques grisèrent, voici quelques années, les républicains, et nous entendions affir-

mer que toute école ouverte ferait fermer une prison. On a bâti, depuis, beaucoup d'écoles et quelques prisons. C'est que l'instituteur, en enseignant les préjugés sociaux, les ébranle. La « morale civique » risque de faire réfléchir, de faire comprendre que morale et civisme sont des termes contradictoires. La hardiesse n'est pas toujours heureuse qui appuie le mensonge sur la vérité et qui réclame de notre raison les gestes absurdes qu'on a peine à obtenir de l'inconscience passive. La pédagogie ne serait une politique que dans une société libre et juste.

Dès que Platon, d'ailleurs, veut créer une cité viable, il ne compte plus uniquement sur l'éducation, mais il promulgue des lois. Pour conserver sa société vertueuse, il l'écrase sous le plus dur des despotismes. Le gouvernement, représentant armé de la conscience, ne laisse à l'individu aucune liberté d'action, de sentiment ou de pensée. Une réglementation minutieuse envahit jusqu'aux replis les plus secrets de la vie privée; elle s'inquiète des relations conjugales; et c'est la loi qui assortit les mariages. Le désir rapproche les êtres semblables. Il faut lutter contre cette tendance naturelle, car il est bon pour l'Etat que l'époux et l'épouse soient très différents et qu'un juste mélange de force et de douceur prépare des générations équilibrées. Les époux, indiqués en apparence par le sort, seront donc désignés en réalité par d'heureuses supercheres des magistrats. Combien le Platon des *Lois* est hostile à toute liberté, on le voit encore mieux quand ce grec repousse l'indépendance de la « musique », quand ce poète exile Homère, quand cet artiste, sévère et absurde comme un prêtre égyptien, immobilise l'art en des formes hiératiques et interdit à l'artiste de « montrer ses ouvrages à aucun particulier avant qu'ils aient été vus et approuvés des gardiens des lois et des censeurs établis pour les examiner ».

C'est que Platon entreprend une œuvre contradictoire. Il veut fonder la politique sur la morale, oubliant qu'il n'y a ni politique indifférente aux résultats, ni morale préoccupée des résultats. La contrainte obtient des succès matériels, mais comment créerait-elle cette spontanéité, la

vertu ? Même elle la détruit nécessairement chez les gouvernants comme chez les gouvernés. Commander est un premier crime qui conduit à tous les crimes ; obéir, une première lâcheté qui mène à toutes les lâchetés. Notre docteur de vertu, qui aspire à descendre et à devenir législateur, ne s'aperçoit même pas qu'il fait appel aux deux moyens immoraux, la contrainte et la mauvaise foi. De sorte que, dans la pratique, on ne voit pas toujours en quoi le platonisme diffère du machiavélisme.

Des gouvernements platoniciens ont, à certaines heures, encombré l'histoire et ils ne paraissent pas plus regrettables que les autres gouvernements. La **tré**ocratie est la forme la plus fréquente du platonisme politique, et il faudrait être menteur comme le plus inconscient des hommes pour louer le gouvernement de Calvin à Genève, le gouvernement des jésuites au Paraguay ou le gouvernement qu'exerça le Père La Chaize sous le pseudonyme de Louis XIV. Si quelque naïf, soucieux surtout de n'être tyrannisé que par des gens vêtus comme lui, m'objecte qu'un prêtre n'est pas un philosophe, je lui citerai quelques platoniciens laïques aussi cruels et aussi austères que les meilleurs inquisiteurs et, au premier rang, le vertueux Saint-Just.

Machaviel ne se préoccupe guère de justifier moralement sa politique ; seuls les résultats l'intéressent. Pour lui, toujours « la fin justifie les moyens ». Parmi les moyens qu'il conseille, il place au premier rang la mauvaise foi et la cruauté. Certes, il n'aime pas ces procédés pour eux-mêmes, et il blâme « la cruauté mal employée ». Il ne faut commettre que des crimes « dont la grandeur couvre l'infamie ». Il faut détruire l'adversaire d'un seul coup, et remettre ensuite un masque de douceur et de sourire. Octave ayant tué suffisamment, Auguste peut faire adorer par les siècles sa clémence. Je cherche dans l'histoire de France un geste que Machaviel approuverait complètement, et je n'en trouve point. Il n'est pas assez naïf pour reprocher à Charles IX le crime d'avoir tué beaucoup de protestants, mais il est assez habile et résolu pour blâmer la faute de ne les avoir point tués tous. Les massacres

de septembre ne le satisferaient pas non plus, puisqu'ils laissèrent vivre un grand nombre de suspects. « Quiconque veut établir une république dans un pays où il y a beaucoup de gentilshommes ne peut réussir sans les détruire tous ».

Machiavel est un homme pratique qui donne des conseils, non des théories. Les esprits plus philosophiques qui arrivent aux mêmes conclusions que lui partent d'un individualisme maladif. Car, s'il n'y a que des folies sociales, il y a aussi, à côté de la sagesse individualiste, une folie individualiste. Il ne faut pas confondre avec le noble individualisme de la raison et de la *volonté d'harmonie*, l'individualisme grossier de l'appétit ou l'individualisme dionysien de la force et de la « volonté de puissance ». Le premier nie la cité d'oppression et de haine, parce qu'il affirme l'individu et parce qu'il affirme l'humanité; l'autre confond l'appétit ou le pouvoir matériel avec le droit et proclame dans l'individu la bête plus que l'homme. « L'homme, dit Hobbes, est un loup pour l'homme ». Il ne connaît que l'agression et la peur, et sa folie belliqueuse aboutit souvent à une paix de tyrannie ou de servitude.

Socrate est le premier des grands individualistes que j'aime, le premier individualiste de la « volonté d'harmonie ». Le vrai Socrate ne se trouve ni dans Xénophon, brute impérialiste, ni dans Platon, le plus merveilleux des génies métaphysiques, mais que ses facultés mathématiques et constructives conduisirent à la manie législatrice. Les dialogues de l'un et de l'autre sont des romans à thèse à travers lesquels il faut deviner le vrai Socrate. Il serait à désirer que des critiques amoureux et méfiants, des Strauss et des Renan, étudient la *Vie de Socrate* comme le dix-neuvième siècle a étudié la *Vie de Jésus*. Malgré les tendances aristocratiques des disciples infidèles par qui nous le connaissons, on sent dans Socrate un ennemi de l'aristocratie autant qu'un ennemi du peuple. S'il irrite les démagogues par son opposition dans le procès des généraux, il refuse aux Trente Tyrans de leur livrer Léon de Salamine. Il raille le tirage au sort des magistrats, mais il se moque des Trente et les compare à des bouviers qui

ramèneraient chaque soir un troupeau moins nombreux et plus maigre. Il est de ces indépendants qui proclament leur conscience, non les conventions de droite ou de gauche, et qui finissent par unir contre eux tous les partis. Dans son entretien avec Glaucon, l'ignorant qui aspire à gouverner Athènes, Xénophon voit une œuvre maïeutique, et pourtant la traduction inintelligente et infidèle laisse deviner que Socrate, ici, est ironique. Regardés de près, ses arguments signifient que c'est le projet même de gouverner qui marque sottise et ignorance.

Après la mort de Socrate, les cyniques, puis les stoïciens continuent d'opposer à l'absurdité des « lois écrites » la justice et la vérité des « lois non écrites » et ne consentent à obéir qu'au dieu qui est en eux. Plusieurs modernes savent aussi que « l'état de nature » est éternel et que, parmi les ténèbres des organisations sociales et religieuses, les patries et les églises, c'est à la seule conscience individuelle qu'on doit demander la lumière.

Locke réfute victorieusement Hobbes et Herbert Spencer appuie sur la théorie de l'évolution une noble doctrine individualiste.

Herbert Spencer sait que la société parfaite ne connaîtra plus ni codes ni juges. Il espère qu'elle s'établira, la noble harmonie libertaire, par le seul jeu des lois naturelles et de l'évolution cosmique. Le fait social étant donné, il lui semble nécessaire que de l'égoïsme sorte l'altruisme et que l'hérédité rende, à chaque génération, les sentiments altruistes plus prédominants.

J'hésite à partager ces vastes espérances. La société naturelle est, en effet, conseillère de paix et d'amour. Mais la société civile qui crée des patrons auxquels je paie le droit naturel de travailler, des propriétaires auxquels je paie le droit naturel de reposer dans un abri qu'ils n'occupent point, des juges qui s'arrogent sur moi droit de vie et de mort, des officiers qui osent m'ordonner de mourir et même de tuer, la société civile, par son injustice fondamentale et sa fondamentale tyrannie, met tous les opprimés en légitime défense et crée un état de guerre qui ne finira qu'avec elle. Or est-elle destinée, la vieille aux mille mas-

ques, à finir jamais ?...

La force peut triompher d'une violence particulière et repousser une forme déterminée de la contrainte. Mais comment la violence détruirait-elle le principe même de la violence ?

Le combat entre la raison, puissance individuelle et morale, et l'Etat, force collective et brutale, ne serait-il pas éternel ? Quand le conflit devient aigu, chacun des deux adversaires triomphe sur un plan différent. La Bête tue l'Homme. La victoire morale de l'Individu est une réalité supérieure. Mais, si on la cherche autre part qu'en son esprit hautain et en son cœur satisfait, elle s'évanouit comme un fantôme. Les paroles libératrices d'un Socrate sont traduites en mensonges sociaux par des Xénophon et des Platon. Jésus, ennemi des organisations religieuses et sociales, sert de prétexte à la plus organisée des religions, et son nom, pendant des siècles, est invoqué par toutes les tyrannies. La philosophie stoïcienne finit par des jurisconsultes partisans du pouvoir absolu et qui, considérant théoriquement l'esclavage comme un fait contre nature, rédigent pourtant des lois positives pour régler les relations des maîtres et des esclaves.

Peut-être convient-il de ne rien espérer comme de ne rien craindre. Nous ne proclamons pas naïvement : « La vertu est la meilleure politique ». Nous déclarons fièrement : « La vertu est belle ; toute politique est laide ». Nous ne nous promettons, pour demain, ni paradis céleste, ni paradis terrestre. Nous ne nous préoccupons que de ce qui dépend de nous. Nous ne voyons pas comment le conflit finirait entre la basse maxime sociale : « La fin justifie les moyens » et la hautaine maxime morale : « Fais ce que dois, advienne que pourra ». Si notre choix est fait, c'est que nous savons qu'il n'est pire douleur que le sentiment de sa propre inharmonie. Sans hésitation, sans préoccupation des résultats extérieurs, l'homme conscient fait ce qu'il se doit, maintient, au milieu des cacophonies sociales, son harmonie, et il porte haut, avec le mépris des populaces qui gouvernent et des populaces qui obéissent, le respect du seul individu.

LES PREMIERS STOICIENS

Pendant l'année scolaire 1904-1905, j'exposai à La Coopération des Idées, en sept conférences, toute mon éthique. Il ne reste rien de cette série de causeries. Mais les idées qui les animaient sont réunies sous forme populaire dans mon Petit Manuel Individualiste (1). Les deux années suivantes, en seize conférences, je fis une Histoire de l'Individualisme. Une de ces dernières fut sténographiée, celle que je prononçai le 7 Février 1906 sur les premiers stoïciens.

CAMARADES,

Dans l'individualisme de la volonté de puissance, tel que l'ébauchèrent les sophistes Gorgias, Polus et Calliclès, dans l'individualisme de la volonté d'harmonie tel que l'ébauchèrent les sophistes Prodicus de Céos et Socrate, nous avons rencontré un positivisme moral singulièrement ferme déjà, mais où nous avons regretté plus d'une fois je ne sais quoi d'un peu étroit et d'un peu pauvre. Chez les disciples qui continuèrent dans deux directions divergentes, la sophistique socratique : Aristippe et les cyrénaïques, d'une part; d'autre part Antisthène et les cyniques, nous avons retrouvé la même hardiesse pratique et la même timidité théorique.

Ce soir, les Stoïciens ne nous donneront pas de tels regrets. Le stoïcisme est une doctrine aussi complexe, aussi complète et aussi riche qu'on peut le désirer. Il a construit, avec des blocs d'affirmation, un des deux grands systèmes

(1) Figulère, éditeur.

de l'antiquité, une des deux cités imposantes et d'apparence indestructible où se réfugieront toujours les esprits craintifs, ceux qui auront besoin de se croire en sûreté derrière des remparts de certitudes.

Je ne compte pas le platonisme parmi les grands systèmes. Il y a bien un système qui s'appelle le platonisme, mais il n'est pas dans Platon. Et même ce flottant syncretisme, mi-philosophique, mi-religieux, étonnerait beaucoup, s'il pouvait le connaître, Platon, merveilleux et large poète qui touche à tout, mais qui n'oublie jamais qu'il est un poète.

Au contraire, Aristote, le premier des grands esprits rigoureux et exigeants qui portèrent une méthode scientifique en dehors du domaine de la science et qui crurent pouvoir avec du génie et de la hardiesse bâtir un extramonde, est le constructeur du grand système dualiste, du grand système où l'univers et Dieu sont deux êtres distincts. Merveilleusement complet, l'aristotélisme satisfera toujours les esprits qui ont tendance à séparer le créateur et la création; et le christianisme, la grande religion dualiste, s'est jeté avec enthousiasme dans ce refuge dès qu'il l'a connu. Comme ces animaux marins qui ont besoin d'une coquille pour protéger leur mollesse pauvre et qui ne savent pas la construire eux-mêmes, le christianisme s'est installé dans cette philosophie vacante et il obtenu d'Aristote l'aumône royale d'une doctrine habitable.

Eh! bien, si demain une religion moniste se formait, une religion qui confondrait ensemble Dieu et l'Univers, et qui adorerait d'un seul élan le Créateur-Création, elle emprunterait la doctrine des premiers Stoïciens ou inconsciemment elle l'édifierait de nouveau. Il y a là un palais inhabité, aussi vaste que l'aristotélisme, aussi beau, aussi solide et d'une architecture plus une encore. Vous sentez dès maintenant que j'aime dans ces premiers Stoïciens non seulement les moralistes hardis et les artistes moraux qui surent faire de leur vie et de leur pensée une harmonie supérieure, mais encore de grands poètes de la métaphysique. Vous sentez aussi combien ils m'inquiètent, ces poètes qui se croient des savants, qui ignorent que le

regard d'extase doit être complété et corrigé par le sourire de malice ; ces hommes absolus et dogmatiques qui posent lourdement leurs pieds sur les terrains les plus fuyants, et, sortis sans s'en apercevoir du domaine ferme, marchent dans la poésie avec une lourdeur gauche, appuyée et qui s'enlize.

Vous me direz, et l'objection s'impose en effet, que ma générosité pour les Stoïciens me rend injuste envers notre ami Epicure. Lui aussi avait une doctrine complète : sa sagesse pratique s'appuyait d'une part sur une métaphysique — ou, comme disaient les anciens, sur une physique ; — d'autre part sur une logique — ou, comme ils disaient, sur une canonique.

Mais à considérer l'ensemble et la liaison intérieure des deux philosophies, il y a entre le stoïcisme et l'épicurisme une différence capitale. La métaphysique et la logique d'Epicure sont trop visiblement de pauvres servantes de son éthique. Epicure cherche le bonheur toujours, jamais la vérité désintéressée. Il demande uniquement à la science de le délivrer des opinions qui le font souffrir et des vaines terreurs. Mais si, un instant, la science, par ses tendances déterministes, lui semble dangereuse pour sa félicité ah ! comme promptement et délibérément il se débarasse d'elle. Il la méprise à ces moments-là, au-dessous de sa grande ennemie ordinaire, la Religion. « Il vaut mieux, s'écrie-t-il, croire aux fables qui concernent les dieux que s'asservir à la fatalité des physiciens. La fable, en effet, nous laisse l'espoir de fléchir les dieux par des honneurs, tandis qu'on ne peut fléchir la nécessité ».

Les Stoïciens, au contraire, sont arrivés à une doctrine où rien n'est sacrifié, à une doctrine dont les parties forment un tout réel et vivant. Les divers éléments de leur philosophie se répondent, se rattachent harmonieusement les uns aux autres, se commandent et s'appellent réciproquement, se soutiennent et s'entr'aident comme les membres d'un animal. Plusieurs d'entre eux prétendaient qu'on pouvait exposer leur système aussi clairement et solidement en commençant par la logique, par la métaphysique ou par la morale.

Étudions successivement les premiers Stoïciens et le premier stoïcisme. Réjouissons-nous d'abord et fortifions-nous à voir à l'œuvre ces grands artistes moraux. Nous nous réjurons ensuite et nous nous attristerons devant la doctrine qu'il édifièrent, devant ce vaste et puissant poème, mais qui a le tort naïf de s'affirmer comme la seule expression exacte du réel.

••

Zénon, le fondateur du stoïcisme, est né à Cittium, dans l'île de Chypre. La ville, hellénisée depuis longtemps, était une ancienne colonie phénicienne. Zénon descendait sûrement des premiers colons et nous voyons continuellement ses ennemis et même ses amis, choqués par ce qu'il y avait en lui de sémitique, railler son origine. Cratès, son premier maître, l'appelait, non sans une pointe de dédain : le petit phénicien. Timon, le satirique, injurie « cette vieille gueuse venue de Phénicie ». Dans la longue période d'inquiétude douloureuse où, après avoir abandonné le cynisme, il errait d'école en école à la recherche de lui-même, il semble que sa race lui valut des injures et peut-être des mauvais traitements. En vain « le petit phénicien » se faisait plus petit, en vain il se tenait immobile et silencieux dans les endroits les plus obscurs, toujours on le découvrait pour l'insulte et la brimade. Les péripatéticiens eux-mêmes, qui se vantaient d'être les plus aimables et les mieux élevés des philosophes, lui criaient : « Tu as beau te cacher, nous savons que tu es là à nous voler nos dogmes, que tu iras ensuite habiller à la phénicienne ».

Mais il avait reçu une éducation toute grecque. Il avait indiqué, dès son enfance, du goût pour la philosophie spéculative, et il avait lu avec émotion l'admirable poème d'Héraclite, *Sur la Nature*.

De famille très riche, il possédait personnellement plus de mille talents, c'est-à-dire qu'il était six fois millionnaire. Mais sa fortune était toute entière engagée dans le commerce maritime, et une tempête suffit à le ruiner.

A la suite du naufrage de ses marchandises, il vint à Athènes. Venait-il dans la ville essayer de rebâtir sur

des fondements nouveaux une nouvelle opulence ? Venait-il dans la capitale de la philosophie pour entendre de grandes paroles et se donner à la pensée et à la vie philosophiques ? Peut-être n'avait-il, dans le trouble qui suit un si grand choc, aucun projet arrêté. Peut-être était-il partagé entre deux désirs dont il ne savait encore lequel triompherait.

Il était depuis peu dans la ville quand il s'assit par hasard auprès d'une boutique de librairie. Ne vous représentez pas, camarades, cette boutique sur le modèle des librairies d'aujourd'hui. Imaginez un magasin en plein vent ; l'étal supporte des rouleaux qui sont les volumes à vendre. Les plus précieux sont enfermés dans des coffrets dont quelques-uns sont de cèdre. Le marchand, assis sur un siège élevé, est entouré d'esclaves accroupis et qui écrivent. Il dicte à haute voix. Chaque scribe produit un exemplaire. Des passants riches s'arrêtent pour choisir un livre ; des pauvres s'attardent à écouter pieusement la lecture qui ne leur est point destinée. Parmi ces pauvres, le petit phénicien est un des plus attentifs. Car ce qu'on dicte aujourd'hui, c'est le livre où Xénophon a recueilli curieusement les plus belles paroles de son maître Socrate. L'enthousiasme du petit phénicien devient exubérant ; ses voisins le regardent avec des sourires, et lui, soudain, se lève. « Où rencontre-t-on, demande-t-il, des gens semblables à ce Socrate ? » Le marchand, peut-être railleur, désigne un petit bossu qui passait à l'autre bout de la place : « Tu n'as, dit-il, qu'à suivre cet homme ». Et Zénon suivit cet homme.

Le petit bossu était Cratès, disciple de Diogène et le plus connu des cyniques du moment.

Zénon dût goûter, dans la fréquentation de ce premier maître, des joies vives et profondes, mais que troublait d'abord un peu d'inquiétude, qu'ensuite écrasèrent de plus en plus les déceptions accumulées.

Il aimait dans Cratès tout le côté socratique, la fierté avec laquelle le cynique méprisait « les généraux d'armées comme des conducteurs d'ânes », l'orgueil avec lequel il proclamait : « Mon dédain pour la gloire et pour l'ar-

gent, voilà ma patrie; » ou encore : Je suis citoyen, non de Thèbes, mais de Diogène ». Il aimait la hauteur avec laquelle cet homme avait répondu quand Alexandre lui demandait : « Veux-tu que je rétablisse ta ville ? — Pourquoi ? pour qu'un autre Alexandre puisse la détruire de nouveau ?... » Il aimait dans Cratès la volonté puissamment spontanée qui lui avait fait abandonner, comme un embarras, de grandes richesses. Zénon se sentait inférieur, lui qui n'avait pas sacrifié une fortune actuelle, mais seulement l'espoir de reconquérir des richesses perdues. « Un naufrage, disait-il, m'a conduit au port. » Cratès était un meilleur pilote, qui avait découvert lui-même le refuge et qui y avait abordé malgré vents et marées.

Mais, à côté de ces motifs d'admiration amoureuse, combien de détails choquaient le délicat phénicien. Tout le côté proprement cynique le blessait, toute cette attitude théâtrale et bouffonne, ce besoin continu d'attirer des spectateurs et des auditeurs, cette façon de se déformer soi-même dans l'espoir fou de former les autres et de cesser d'être un homme simple pour devenir un grossier instrument de propagande. « Je suis, disait Diogène, comme les maîtres de musique qui forcent le ton pour y ramener leurs élèves ». Et Cratès forçait le ton plus encore que Diogène. Être un musicien et non un maître de musique ; ne jamais forcer le ton ; dépasser la révolte inévitable du début comme on oublie le sursaut du réveil et devenir une harmonie, un homme qui ne s'étonne point de veiller et qui marche en souriant dans une vie où tout est d'accord : voilà quel était l'idéal encore informulé de Zénon. Et Cratès, le plus grossier et le plus indiscret des cyniques, était loin de réaliser cet idéal. Diverses anecdotes, qui m'attarderaient trop, montrent l'hostilité qui grandissait entre le maître et le disciple. Je retiens seulement la dernière, le geste déplaisant qui amena la rupture.

Le bossu Cratès était aimé d'une femme jeune et belle. Hipparchia avait abandonné, pour le suivre, sa famille, sa fortune, une cour d'admirateurs et toutes les espérances qu'une grande situation mondaine peut faire chanter au

cœur d'une jeune fille. Elle avait embrassé avec enthousiasme et sans réserve la vie cynique, mélange de noblesse courageuse et de bouffonnerie apostolique.

Les cyniques prétendaient que la pudeur est un sentiment artificiel créé par la Cité. Ils mettaient toujours d'accord leur pensée et leur conduite. Et Cratès possédait Hipparchia publiquement.

Un jour, le petit phénicien (ah ! comme il dût souffrir) assista malgré lui au spectacle fou. La foule nombreuse l'empêchait de se sauver, le maintenait auprès du couple qui, sous les huées, les rires, les projectiles de la populace, s'épousait pour prêcher d'un exemple courageux ce qu'il croyait la vérité. Zénon, tout rougissant, prit son manteau, le jeta sur les amants, et s'enfuit pour ne plus revenir.

A quelque temps de là, Cratès rencontrait le disciple infidèle parmi ceux qui accompagnaient Stilpon, le péripatéticien, ou Polémon, le platonicien. Il essayait de le reconquérir et, suivant la coutume agaçante des cyniques, il joignait le geste à la parole, saisissait le jeune homme par son vêtement, comme pour une violence symbolique. Mais Zénon se dégageait avec une douceur ferme : « O Cratès, dit-il spirituellement, ignores-tu donc qu'un philosophe ne peut être pris que par l'oreille ? »

Vingt ans, il erra d'école en école. Nulle part ses inquiétudes ne trouvaient le repos et sa tempête intérieure le port désiré. C'est en lui-même qu'il finit par découvrir le principe d'harmonie ; et les matériaux qu'il emprunta aux uns et aux autres, il les fit vraiment siens par l'heureuse et nouvelle disposition qu'il leur donna.

Le premier point qui frappe dans son enseignement c'est — moitié naturel sans doute, moitié créé par la réaction contre tous ses maîtres, — un besoin âpre de fuir la foule. Il choisit, pour y tenir son école, le Poecile, portique où quatorze cents citoyens avaient été mis à mort sous la tyrannie des Trente et que, depuis lors, tout le monde fuyait comme un lieu de malheur et de crime. Il s'y promenait souvent, dit Diogène Laërce étonné, avec seulement deux ou trois disciples. Parfois la foule curieuse, attirée

par sa réputation, venait l'entourer. Mais il savait les mots qui écartent les indifférents. « Autrefois, leur disait-il à peu près, il y avait une barrière au milieu de notre promenade; nous l'avons repoussée plus loin parce qu'elle nous gênait. Vous ressemblez à cette barrière, mais vous lui êtes supérieurs en un point : vous avez des jambes qui vous permettront d'aller de vous-même plus loin, dans un lieu où vous ne nous gênez plus ».

D'ailleurs, sa parole simple, exempte de toute fantaisie, laconique et obscure, ne convenait pas au peuple, et la tentation de venir l'entendre était rare chez les non initiés.

Un jour, un auditeur d'occasion se plaignait de ce que les philosophes employaient des formules trop rapides et que leur concision empêchait d'être claires pour tout le monde : « Pour moi, dit Zénon, je voudrais abrégier jusqu'aux syllabes ».

Ainsi il repoussait les curieux pour lesquels il ne pouvait rien. Il voulait se donner uniquement aux quelques-uns qu'il pouvait servir, aux quelques-uns qui avec son aide se découvriraient eux-mêmes et réaliseraient leur propre harmonie. Il avait la joie de réussir. On lui faisait remarquer que Théophraste était toujours entouré d'une multitude d'auditeurs : « Oui, répliqua dédaigneusement Zénon, Théophraste conduit un chœur plus nombreux; mais le mien est mieux d'accord. « Les mots *accord*, *harmonie*, revenaient dans tous ses discours. L'accord avec soi-même, le grand enseignement moral qu'il se donnait, et qu'il donnait aux autres, il le résumait dans cette formule : « Vivre harmonieusement ».

Cette formule est la plus belle et la plus individualiste que je connaisse. Mais, comme toutes les sentences fortes et ramassées, elle reste obscure pour ceux qui ne veulent rien comprendre, équivoque pour ceux qui veulent toujours comprendre autre chose que ce qu'on dit. Cléanthe aura le tort de reculer devant les difficultés soulevées par les péripatéticiens, et, abandonnant le précepte si plein, si merveilleusement replié sur lui-même, si *sphérique*, pour parler le langage stoïcien, de revenir à la formule cynique

qui lui en parait peut-être le développement et qui n'en était que l'ébauche : « Vivre harmonieusement à la nature ».

Ce n'est pas seulement pour des raisons morales, c'est aussi pour des motifs intellectuels que Zénon avait abandonné les cyniques. Il n'était pas seulement blessé de leur grossièreté, de leur absurde besoin de propagande, de la naïveté avec laquelle ils croyaient s'affranchir de la coutume en faisant toujours le contraire de ce qu'elle ordonnait et, sans s'apercevoir que la préoccupation de désobéir est aussi puérile que celle d'obéir, devenaient des esclaves éternels de leur révolte. L'ancien lecteur d'Héraclite ne trouvait pas dans le cynisme, méthode de vie plutôt que philosophie complète, les satisfactions logiques et métaphysiques dont son esprit était avide. Il se construisit une **doctrine plus riche et dont toutes les parties** semblaient également nécessaires. La philosophie, disait-il, est semblable à un animal : les os et les nerfs sont la logique ; la chair est la morale ; l'âme est la physique. Une autre comparaison célèbre dans l'école — mais nous ignorons si elle vient de Zénon ou de Cléanthe — considérait la philosophie comme un jardin : la logique, c'est la haie qui le défend contre les bêtes ; la physique c'est la terre et les arbres ; la morale, voilà le fruit. Les cyniques apparaissaient à Zénon des insensés qui croient que la chair peut se soutenir sans la charpente des os, peut marcher sans la vie et la force ; des naïfs qui espèrent cueillir des fruits là où il n'y a point d'arbres, et où le piétinement du troupeau empêche qu'il en puisse grandir.

La vie de Zénon était harmonieuse avec sa doctrine. On disait : « Tempérant comme Zénon ». Mais il n'aurait pas voulu — et ce trait est bien grec — qu'on prit certaines abstentions qui lui étaient naturelles pour des nécessités philosophiques. Il était loin de l'ascétisme triste. Comme Socrate, il savait s'égayer dans un repas sans rien perdre de sa dignité. De tempérament froid et chaste, il prit sur lui d'avoir trois ou quatre fois dans sa vie des relations avec des femmes pour que ses disciples ne fussent point portés à croire qu'il condamnait le baiser.

Sa mort fut une harmonie simple et discrète comme sa

vie. Il avait 72 ans d'après les uns, 98 d'après les autres, lorsque, s'éloignant du portique où il venait de prononcer une fois de plus des formules nobles et pleines, il fit une chute. En tombant, il se cassa un doigt. Alors, frappant doucement sur le sol, il dit en s'adressant à la terre, un vers tragique qui signifie à peu près : « Tu n'as pas besoin de m'appeler, je viens de moi-même ». Et, rentrant chez lui, il se laissa mourir.

Les disciples directs de Zénon sont, — outre Ariston de Chio et Cléanthe le mysien, dont je vous parlerai un peu longuement — Persée de Cittium, Hérille de Carthage, Denys d'Héraclée, Sphaerus du Bosphore, Athénodore de Soles, Calippus de Corinthe, Posidonius d'Alexandrie, Zénon de Sidon. Je cite ces noms d'hommes et de villes pour vous faire remarquer que la plupart des premiers stoïciens sont des demi-grecs venus des îles ou de l'Asie-Mineure. Pas un seul Athénien ne se trouve dans cette liste. On sent toujours entre le sémite Zénon et les citoyens d'Athènes, sinon une hostilité précise, du moins quelque dédain et quelque incapacité à se comprendre rapidement.



Ariston de Chio, surnommé la Sirène pour son éloquence musicale et persuasive, est l'homme le plus brillant de la première génération du stoïcisme. Et, dans la dogmatique morale, il semble le véritable continuateur de Zénon. Pour lui comme pour Zénon, la moralité est une beauté et une forme. Elle est l'harmonie que nous mettons entre tous les actes qui composent notre vie. Une action, considérée à part et non dans son rapport avec l'ensemble de notre conduite, n'a ni moralité ni immoralité, ne peut pas plus être louée ou blâmée qu'une note de musique si on la détache de l'harmonie qu'elle trouble ou qu'elle complète. Comme Zénon aussi, il croyait qu'il n'existe qu'une seule vertu : elle prend différents noms selon les circonstances, selon la matière qu'elle travaille, mais l'ouvrier ne change pas de nature.

Sur ces deux points, Ariston est plus fidèle à l'enseignement de Zénon que Cléanthe, son successeur officiel.

Mais, en revanche, il abandonnait la métaphysique comme au-dessus de la portée de l'esprit humain et la dialectique comme inutile. Il comparait dédaigneusement les arguments de la logique aux toiles d'araignée qui témoignent de beaucoup d'habileté mais dont nous ne pouvons faire aucun usage. Il y avait là, aux yeux des stoïciens fidèles, un recul, une apostasie, un retour à la pauvreté dogmatique des cyniques. En outre, le caractère d'Ariston, séduisant et non exempt de coquetterie, son amour du succès populaire, détournait l'austère Zénon de cette nature superficielle et élégante. Il préféra, pour lui confier la suite de son enseignement, le lourd et solide Cléanthe.

..

Cléanthe, longtemps athlète, se donna tard à la philosophie ; mais il est de belles amours tardives.

A 48 ans seulement il vint à Athènes. Il y arriva avec une fortune de quatre drachmes, c'est-à-dire d'un peu plus de trois francs. Comme on voyait cet homme sans ressources passer toutes ses journées à écouter Zénon, les soupçons ne tardèrent pas à l'entourer. Bientôt il fut appelé devant un tribunal pour rendre compte de ses moyens d'existence. Le timide Cléanthe ne répondit pas lui-même, mais il laissa parler deux témoins qu'il avait amenés. Un vieux jardinier de la banlieue dit : « Chaque soir, quand cet homme quitte Zénon et le Portique, il vient jusqu'à mon jardin et il tire du puits l'eau nécessaire pour l'arrosage du lendemain. En échange de ce travail, je lui donne quelques oboles. » Une vieille boulangère déclara : « Chaque nuit, quand cet homme quitte le jardinier et le jardin, il accourt chez moi, il blute ma farine, et je lui donne quelques oboles ». Les juges furent émus de cette vertu mais, au lieu de rougir de la folie indiscreète qui leur avait fait citer un homme si supérieur à eux, ils persistèrent dans leur sottise prétention de juger et, puisqu'ils ne pouvaient punir, ils se crurent le droit de récompenser. Ils lui décernèrent une somme de dix mines — environ sept cents francs — que, sur le conseil de Zénon, Cléanthe refusa. Voilà tout ce que nous savons de cet incident célèbre. Mais j'aime les beaux spectacles et il me plaît de

reconstituer, avec de la logique et de l'imagination, la scène tout entière et sa vie émouvante :

Après le témoignage du jardinier et de la boulangère, il me semble voir le petit phénicien frapper sur l'épaule du gigantesque athlète devenu son disciple et lui dire : « Maintenant c'est le tour des magistrats de parler, il ne peut plus être prononcé ici que des phrases de stupidité et des mots de laideur. Eloignons-nous de ce mauvais lieu où nous n'avons plus rien à faire. Revenons à notre cher Portique tout peuplé de nos pensées d'hier, tout frémissant vers nos pensées de demain ».

Or en arrivant au Portique, ils trouvèrent trois ou quatre disciples, parmi lesquels le jeune et brillant Ariston de Chio qui parvenait à peine à cacher son mépris pour le gauche Cléanthe et sa jalousie contre ce nouveau venu auquel allait maintenant toute l'affection du maître.

Zénon, parole méditative et lente, Cléanthe, parole tâtonnante et embarrassée, avaient échangé peu de mots lorsqu'un magistrat se présenta accompagné d'un esclave qui portait un sac. Le magistrat, avec un geste stupidement protecteur, interrompit le dialogue et il dit : « O Cléanthe, nous ne sommes pas seulement les persécuteurs des vices mais nous sommes aussi les soutiens de la vertu. Si nous avons des punitions pour les méchants, nous avons des récompenses pour les bons. Nous voulons encourager ton amour de la philosophie et ton amour du travail. C'est pourquoi nous t'avons voté une somme de dix mines que cet esclave va te remettre. Permits que je me félicite d'avoir été choisi pour t'apporter la bonne nouvelle ; permets aussi que j'embrasse un homme dont j'admire la vertu ». Heureux de se montrer si bienveillant pour un pauvre et si généreusement éloquent, le magistrat, bras ouverts, fit même le premier pas vers Cléanthe. Mais le courageux manœuvre eut un mouvement de recul. Et il se taisait, et il regardait son maître comme on appelle un secours. Car il ne trouvait aucune parole pour dire le chaos de ses sentiments.

Zénon parla en ces termes : « Tu le vois, mon fils bien-aimé, la folie des juges est incurable. Ceux-ci per-

sistent dans leur indiscretion et leur impertinence. Ils aggravent même, les pauvres inconscients, leur premier geste. Voici qu'ils se croient les arbitres de la vertu; voici qu'ils croient, ces esclaves vils, pouvoir honorer et récompenser mon Cléanthe, mon cher et vaillant second Hercule. Parce qu'ils sont avides d'argent, ils t'envoient de l'argent. O mon fils, un cynique aurait la naïveté de chercher un geste ou un mot que ces imbéciles puissent comprendre. Toi, supérieur au cynique, tu feras, sans te préoccuper d'eux, le geste harmonieux à toi-même. Et tu refuseras leur argent avec mépris, non pour essayer de leur enseigner quelque chose, mais parce que Cléanthe est Cléanthe ».

Alors les yeux du disciple furent heureux. Et, soulevé de joie, il parla lui aussi : « Que ces deux esclaves, dit-il, reviennent donc vers ceux qui les envoient. Que celui qui porte de l'or retourne avec son fardeau pauvre. Mais l'autre, s'il le peut, rapportera, trésor bien fuyant et fragile pour sa maladresse, les paroles précieuses que mon maître vient de lui confier ».

Tandis que le magistrat s'éloigne en haussant les épaules, je crois voir le jeune et subtil Ariston pousser du coude son voisin et murmurer : « Ces vieux sont absurdes. Comme si on ne peut pas créer une harmonie où la douce musique de l'or ait sa place... » Cependant Zénon et Cléanthe se regardaient, et leur regard, plus digne, plus contenu, plus viril, avait pourtant toute la valeur significative de l'élan mutuel auquel on cède et du baiser qu'on échange.

C'est à Cléanthe, parce qu'il pensait fortement et parce que sa vie était une harmonie, que Zénon confia la suite de son école. « Mon Cléanthe, disait Zénon, ressemble à ces tablettes enduites de cire forte sur lesquelles on écrit difficilement mais qui gardent plus longtemps que les autres ce qu'on leur a confié ».

Le timide Cléanthe se félicitait de sa timidité : « Heureux défaut, disait-il, et qui m'a épargné bien des fautes ».

Il avait pourtant de l'esprit à sa manière et ses répliques ne manquaient pas d'un certain mordant. Un jour quelqu'un l'appela âne. Cléanthe, avec un mélange de lourdeur et de fierté, avec je ne sais quelle bonhomie qui rit un peu fort et qui piaffe, répondit : « Mais oui, je suis l'âne de Zénon, et seul j'ai la force de porter le fardeau de sa sagesse ».

L'enseignement de Cléanthe fut peu original. Les titres de ses ouvrages nous les montrent comme des commentaires de Zénon et des précisions de détail.

Mais cet homme lourd, gauche, timide, soutenu par la continuité noble de sa pensée et de son effort, écrivit un jour un chef-d'œuvre, une des poésies les plus pleines et les plus fermes que nous ait laissées l'antiquité. Dans son fameux *Hymne à Jupiter* où, sous le nom du dieu populaire, Cléanthe célèbre le dieu stoïcien, l'Ordre confondu avec la Force, c'est la raison même qui devient enthousiasme et c'est la parole qui vibre et chante comme les cordes d'une lyre : « Rien ne se fait sans toi sur la terre, ô dieu, rien dans le ciel éthéré et divin, rien dans la mer... Par toi, ce qui est excessif rentre dans la mesure, la confusion devient ordre, et la discorde harmonie. Tu fonds ce qui est bien avec ce qui ne l'est pas, de telle sorte qu'il s'établit dans le tout une loi unique et éternelle... »

A quatre-vingt-dix-neuf ans, Cléanthe eut un abcès dans la bouche et le médecin lui ordonna quelques jours de diète. Quand le médecin le trouva guéri et lui permit de prendre de la nourriture, le vieux philosophe, sentant qu'il avait dit ce qu'il avait à dire, qu'il avait fait ce qu'il avait à faire, déclara qu'après avoir accompli la moitié du chemin de la mort, il ne prendrait pas la peine de revenir en arrière. Il continua de s'abstenir d'aliments et se laissa glisser doucement dans l'euthanasie.



Chrysippe, le successeur de Cléanthe, est le grand intellectuel du stoïcisme, le véritable fondateur de la doctrine. On disait : « Pas de Chrysippe, pas de Portique ».

Sur la vie de Chrysippe, nous avons des renseignements contradictoires. Certains textes nous le représentent comme un avare et même comme un usurier. Pourtant quelques-uns des blâmes que lui adressent ses adversaires nous paraîtront de grandes louanges. Il fallait qu'il eût un caractère bien méprisant, remarque Diogène Laërce, puisque sur sept cent cinq ouvrages qu'il écrivit, il n'en dédia pas un seul à un prince. On lui reprochait encore de ridiculiser les gains qu'on fait en recevant de l'argent de la main des princes, ce qui force, prétendait-il, à ramper devant eux ; ceux qu'on fait en acceptant des services de ses amis, ce qui, à son avis, déforme l'amitié en commerce d'intérêt ; ceux qu'on fait en recevant un salaire pour l'enseignement de la sagesse, ce qui métamorphose cette reine en une pauvre mercenaire inquiète.

Les textes de Chrysippe dont on se sert pour l'accuser se trouvent pour la plupart dans un livre de Plutarque intitulé : *Des contradictions des stoïciens*. Plutarque nous est extrêmement précieux parce qu'il nous a conservé sur toutes sortes de sujets intéressants des renseignements que sans lui nous ignorerions. Mais ce prêtre de Chéronée, ce curé de petit village, est un bien pauvre esprit et qui discute le plus souvent avec l'inconsciente mauvaise foi et l'ignorance d'un vicaire. Il reproche très vivement à Chrysippe la coutume d'exposer le pour et le contre avec une force égale et de présenter sans les affaiblir non seulement les arguments donnés par l'adversaire, mais encore des arguments que l'adversaire n'aurait pas trouvés de lui-même. Cette extraordinaire loyauté intellectuelle est bien faite pour étonner un prêtre. Plutarque déclare d'ailleurs que souvent il se perd dans l'exposition touffue de Chrysippe et qu'il ne sait plus quelle est la véritable opinion du philosophe. Je crois, en effet, que plus d'une fois les textes dont Plutarque lui fait grief sont des objections auxquelles Chrysippe répondait d'autre part et non les véritables et définitives solutions.

Chrysippe était, d'ailleurs, un esprit très subtil, et qui prenait un plaisir presque pervers aux jeux dialectiques. Raisonneur merveilleusement fécond en ressources — si

les dieux, disait-on, usaient de la dialectique, ce serait de celle de Chrysippe — il s'amusait volontiers aux tours de force logiques et aux formules paradoxales. Toutefois, ceux qui lui reprochent comme subtilité inutile et récréation dangereuse sa coutume d'exposer le pour et le contre, n'ont pas, me semble-t-il, pénétré assez profondément l'essence et la méthode du premier stoïcisme.

Chrysippe avait conscience de la synthèse qu'il était. Il voyait l'effort de Zénon unir, d'un lien trop faible encore, des idées cyniques et des idées péripatéticiennes. Il voyait les éléments du stoïcisme se dissocier de nouveau avec Ariston et Cléanthe. Lui les reprenait, les examinait avec soin, fondant enfin la thèse cynique et l'anti-thèse aristotélique dans une vaste et durable synthèse. J'ai d'autant moins scrupule à emprunter les termes du vocabulaire hégélien que Hégel me paraît avoir restauré un des aspects du stoïcisme. Si vous me permettez de mettre, à la manière cynique, un peu de vérité dans un peu de fantaisie, je crois voir Chrysippe sortir d'un cours de Hégel. Et le grand stoïcien déclare en souriant : Cet hyperboréen ne donne pas une trop mauvaise exposition de la doctrine. Il sait que le nécessaire et le logique se confondent. Je lui reprocherai pourtant d'introduire dans la morale des éléments bas et serviles, et, oubliant la réserve indispensable de Cléanthe : « Rien ne se fait sans toi, Jupiter, *excepté les crimes que les méchants commettent dans leur folie* », de prendre l'histoire pour la nature, et adorer le fait humain en même temps que la loi divine... Ce barbare a aussi la naïveté de croire qu'il n'y a qu'une méthode, alors qu'il y en a trois ».

Chrysippe, en effet, rejetait les comparaisons par lesquelles ses prédécesseurs avaient établi les rapports des diverses parties de la philosophie. Pour lui, logique, métaphysique et morale forment un tout. On peut commencer indifféremment l'exposition par l'une ou par l'autre. On peut exposer toute la doctrine au point de vue logique (et c'est ce que fera Hégel) ou au point de vue métaphysique, ou au point de vue éthique. Mais il est impossible de dire explicitement une de ces trois parties de la

science unique et harmonieuse sans dire, au moins implicitement, les deux autres.

Les textes rares qui nous restent ne permettent pas de distinguer avec certitude ce qui appartient à Chrysippe de ce qui appartient à Zénon ou à Cléanthe dans la doctrine stoïcienne. Le seul point certain, c'est que la contribution de Chrysippe est de beaucoup la plus considérable ; et cette harmonie puissante, cette correspondance des diverses parties, cette vie une du système qui frappait d'admiration jusqu'aux adversaires est l'œuvre surtout de ce vigoureux génie.



Je ne m'arrêterai pas à la logique stoïcienne. Si je voulais être court dans une telle exposition, je m'embarasserais à des termes techniques, à des formules obscures et épineuses. Si je voulais être clair, je m'attarderais vraiment trop.

Jetons du moins un rapide regard sur la métaphysique et sur la morale des Stoïciens. Leur métaphysique est d'ailleurs une logique de l'univers ; leur morale, une logique de l'homme.

Ici comme là, dans le macrocosme comme dans le microcosme, ils se refusent à séparer la pensée et l'acte. Qu'on la pose pour l'homme ou qu'on l'élargisse jusqu'au grand Tout, la question que j'appellerai, avec des termes trop modernes, le problème du primat de la volonté ou de l'intelligence n'a aucun sens pour les Stoïciens.

Leur métaphysique est un puissant monisme matérialiste. Pour les Stoïciens, tout ce qui existe est corporel. En dehors des corps, nous ne connaissons que le temps, l'espace et l'idée générale, c'est-à-dire des abstractions, des conceptions de notre esprit.

Mais qu'est-ce qu'un corps ? C'est ce qui est à la fois actif et passif. Pas de passivité sans quelque activité : pas d'activité sans quelque passivité. La nature les unit toujours et partout.

L'élément passif de tout corps, c'est ce que nous appelons proprement la matière. A l'élément actif, nous don-

nons le nom de force. Mais il ne peut pas y avoir de matière qui ne soit groupée et maintenue par la force. Il ne peut pas y avoir de force qui ne s'appuie sur quelque matière.

Quand nous considérons l'ensemble des choses, nous appelons univers l'unité de la matière; nous appelons Dieu l'unité de la force. Ces deux éléments inséparables de la grande existence une qu'est le monde et de toutes les petites existences entre lesquelles elle semble se partager ressemblent beaucoup à ce que Spinoza appellera la Nature naturante et la Nature naturée. Mais le stoïcisme est un système plus complet et plus vivant encore que le spinozisme; il ne s'arrête pas au point de vue mécaniste; il est essentiellement dynamiste. Il est un monisme évolutionniste.

La force même, en dernière analyse, doit être conçue comme quelque chose de matériel. Les Stoïciens se la représentaient sous l'espèce et apparence du feu. Mais leur dieu n'est point le feu que nous connaissons, ce feu qui dessèche et qui détruit; c'est un feu vivant et qui donne la vie; c'est un feu intelligent et artiste; c'est un feu extraordinairement subtil, qui pénètre et entoure toutes les parties de la matière. C'est quelque chose d'analogue à l'éther de la plupart des physiciens modernes, à la matière radiante de quelques savants contemporains.

Dieu, le feu artiste, n'est que force et que mouvement. Or, son mouvement est double : il s'éteint et il se rallume. Et ce rythme se traduit dans l'univers par des contractions et des dilatations. Une immense systole et une immense diastole coétendues au monde, voilà le double phénomène essentiel qui produit tous les changements.

Une heure arrivera — et elle est déjà arrivée un nombre infini de fois — où le monde tout entier sera embrasé. Alors il n'y aura plus de monde; il n'y aura plus que Dieu. Mais aussitôt Dieu recommencera à s'éteindre pour reconstruire l'univers. Et, quand le moment sera venu où Dieu sera tout entier monde, le monde recommencera à s'enflammer divinement. Ainsi toujours le double mouvement se succède et les choses tournent dans un cercle qui

éternellement recommence. Et chaque cycle, chaque éternité, chaque « grande année » reproduit exactement les mêmes êtres et les mêmes phénomènes. Exactement, fidèlement, rigoureusement. Aucune modification n'est possible dans le mouvement nécessité par la force-matière. Rien ne peut varier d'un cycle à l'autre, non pas même un de mes gestes, non pas même la plus obscure et la plus informulée de mes pensées, non pas même l'accent d'une de mes paroles.

L'hésitation que j'ai aujourd'hui sur une syllabe, je l'ai eue sur la même syllabe dans toutes les éternités accomplies ; je l'aurai sur la même syllabe dans toutes les éternités futures. Cette conception de la « grande année » était déjà dans Platon et dans Héraclite qui, même, l'avaient emprunté des Egyptiens et des Chaldéens. Mais le fatalisme stoïcien lui donna le dernier degré de rigueur et de rigidité, forgea « l'anneau des anneaux » avec un métal plus solide et plus inexorable.

Vous voyez, camarades, que lorsque Nietzsche, avec l'accent d'un homme ivre d'un vin qu'il croit nouveau, se proclame « le prophète du grand retour », il invente une bien vieille nouveauté.

Tel est le monde, tel est l'homme. Dieu est l'effort étendu dans le monde ; la sagesse est l'effort étendu dans le sage. La force, pour les Stoïciens, ne se distingue pas de la raison. Socrate n'avait pas tort de croire que la science et la pratique vont toujours ensemble. Ce qui nous trompe souvent, c'est que nous prenons pour science ce qui n'est que grimace et apparence de science. Le savant menuisier, ce n'est pas le sophiste qui peut parler avec élégance du rabot et de la scie, de la planche sciée et de la planche rabotée ; c'est celui qui est capable de raboter et de scier. Le savant statuaire, ce n'est pas le Gorgias qui peut, avec des mots, louer le ciseau et l'œuvre du ciseau, chanter Phidias et son Jupiter Olympien ; c'est le Phidias qui a pu sculpter le Jupiter Olympien. Le savant philosophe, ce n'est pas Ariston qui parle avec éloquence de la vertu, mais qui ne pratique point la vertu. Non, le vrai savant, c'est ce Cléanthe, si lourd, si gauche, d'allure

si embarrassée, et qui cherche ses mots, et qui bégaie et se heurte aux syllabes, et qui s'accroche au détour de chaque phrase, marchant dans sa période avec des tâtonnements aveugles. Oui, le vrai savant de la vie, c'est Cléanthe qui sait vivre et dont tous les actes, comme tous les coups de ciseau de Phidias, contribuent à dégager un chef-d'œuvre et une harmonie.

Ce chef-d'œuvre, nous pouvons l'appeler avec Zénon la vie harmonieuse; avec les Cyniques et avec Cléanthe, la vie harmonieuse à la nature; avec les pythagoriciens, l'imitation de Dieu. Les trois formules sont équivalentes pour Chrysippe. Si je suis en harmonie avec moi-même, je suis nécessairement en harmonie avec la nature et je suis semblable à Dieu puisque je crée mon harmonie comme Dieu a créé l'harmonie universelle.

L'harmonie, la forme, la beauté, voilà ce qui importe seul. Mais il n'existe pas de beauté qui ne soit la beauté de quelque chose; il n'existe pas de forme qui ne soit la forme de quelque matière.

En un sens, la matière de ma vie morale est indifférente. Phidias est un aussi grand artiste quand il modèle l'argile ou quand il frappe le marbre de son ciseau. Mais il y a des matières plus plastiques les unes que les autres; et, parmi les choses que je déclare indifférentes quand je les compare à cela seul qui mérite le nom de bien, à la beauté de ma vie, il y en a qui sont à rechercher dans une certaine mesure, il y en a d'autres que j'évite si je le puis sans m'enlaidir.

On a dit souvent que les Stoïciens avaient les premiers employé le mot *devoir*. Il y a là, camarades, une erreur ou une confusion. On ne rencontre dans le stoïcisme rien qui ressemble à la folle conception moderne du devoir. Pour le stoïcien, je ne *dois* rien à personne, je n'ai pas de dette, je ne subis pas d'obligation, je ne suis pas l'esclave d'une puissance étrangère, concrète ou abstraite, Dieu ou impératif catégorique. Je suis un être naturel et qui remplit des fonctions naturelles. Le mot stoïcien qu'on traduit par *devoir* ne peut se traduire que par *fonction*. Ou bien les Stoïciens auraient parlé des devoirs

de l'animal et de la plante comme des devoirs de l'homme.

L'homme a une vie végétative et une vie animale. Il a donc d'abord les fonctions de tout vivant. Mais il a en outre des fonctions proprement humaines : savoir, par exemple, ou aimer les autres hommes : « C'est le propre de l'homme, disaient les Stoïciens, d'être philanthrope ». Et encore : « Il est naturel à l'homme d'aimer les autres hommes, non par intérêt, mais de cœur ». Et le beau mot que les premiers chrétiens ont employé noblement, que la décadence chrétienne a avili jusqu'à lui donner le sens d'aumône, le mot qui disait l'amour avec tout son cortège de grâces, de sourires, de spontanéités exquises. le mot *charité* vient des Stoïciens. Nous pouvons louer les Stoïciens d'avoir chanté les premiers la vaste « charité du genre humain ».

Ce large sentiment détruisait dans l'âme stoïque le respect de la cité qui commet le double crime d'opprimer l'individu et de séparer des frères. Zénon, et tous les Stoïciens après lui, considèrent l'univers entier comme la patrie des hommes et des dieux ; et ils célèbrent la parenté naturelle qui unit en un seul peuple, en une seule famille, tous ceux qui participent à la raison.

Accomplir mes fonctions naturelles, cela ne suffit pas pour créer une moralité, une beauté et un bonheur vraiment humains. L'animal qui mange quand il a faim, et boit quand il a soif n'est pas encore un sage. Non plus l'homme qui instinctivement s'instruit de la vérité ou instinctivement aime ses semblables. Il faut encore que mes fonctions naturelles, je les remplisse en vue de l'harmonie, en vue de l'ordre. La sagesse est une beauté dans une lumière, une harmonie qui prend connaissance d'elle-même. Le sage seul est heureux. Il vit dans la joie continuelle de se sentir d'accord avec lui-même et avec l'univers, de se sentir semblable à Dieu. Il vit dans la fierté continuelle de savoir que son harmonie est son œuvre.

Quelle est la première fonction naturelle ? Quel est le premier penchant, et, si on veut, le premier devoir du vivant ? Ce n'est ni la recherche du plaisir, comme le

croient les Epicuriens ; ni l'amour de la conquête et de la domination, comme l'affirment brutalement les Calliclès d'hier et de demain.

Non, ces tendances ne sont pas premières. Ce qui est premier, c'est le besoin de conserver mon être, de protéger celui que je suis. Or que suis-je ? Je ne suis pas un cœur ou un cerveau, un ventre ou des membres. Je suis un ensemble, et c'est l'ensemble que je suis, que je défends contre les forces hostiles. Ma première tendance est déjà de protéger, pauvre sans doute, et peu consciencieuse, mais susceptible de s'enrichir et de jouir intellectuellement d'elle-même, une harmonie.

La tendance vers mon bien, la tendance à ma conservation et à ma réalisation, se déforme en moi si je suis un insensé et devient les quatre passions, mouvements excessifs, en dehors de la norme de beauté et dont la laideur pénible et criarde, s'efforce vers les faux biens ou fuit lâchement des maux apparents. L'insensé subit la tristesse ou le plaisir, suivant qu'il est actuellement privé du faux bien ou qu'il est esclave d'une fausse jouissance actuelle ; il souffre du désir ou de la crainte, si la possession du faux bien ou sa privation est considérée dans l'avenir.

Le sage n'est pas insensible. Mais, au lieu des passions, agitations folles et excessives, il connaît les affections, mouvements beaux et eurythmés. Rien chez lui qui corresponde à la tristesse, puisque le sage possède toujours le bien véritable, lumière et force, raison et bonne volonté. Mais au lieu du plaisir et de ses petites secousses, il connaît la joie, la joie continue, semblable à une ascension dans la clarté. Au lieu de la crainte affolante, il connaît la souriante prudence qui veille toujours sur le trésor intérieur. Enfin l'effort du sage n'exige jamais l'impossible ou l'aléatoire, cherche seulement ce qu'il peut toujours réaliser, la beauté même de l'effort. Aussi le sage ne désire pas, mais il veut.

Vous le voyez, Camarades, ce qui domine tout le stoïcisme, c'est le sentiment de l'unité de l'être et de son accord avec lui-même. Connaître l'harmonie que je suis,

la réaliser de plus en plus, et, à mesure que je me perfectionne, en prendre une conscience de plus en plus nette et de plus en plus large : voilà l'essence de la doctrine.

En outre, les premiers Stoïciens construisent l'univers sur le modèle de leur sage. Ils projettent sur le monde le reflet de leur propre beauté et cette harmonie intérieure, quand ils l'ont objectivée, ils l'appellent Dieu. Je suis loin de les en blâmer. En agissant ainsi, ils accomplissent une des fonctions naturelles de l'homme, animal poète et métaphysique, autant qu'animal aimant. J'aime que le savant ou le moraliste passent de leur science ou de leur morale dans la métaphysique, et que leur rêve soit harmonieux à leur connaissance au point de paraître la continuer, je voudrais seulement qu'ils eussent toujours une claire conscience de ce qu'ils font, qu'ils sachent toujours dans l'éthique ou dans la science positive : « Ici, je suis dans la certitude » ; et, dès qu'ils arrivent au domaine flottant et incertain : « Me voici maintenant dans la beauté et la liberté du rêve ».

Hélas, les êtres complets et qui ne confondent pas leurs facultés poétiques avec leurs facultés scientifiques sont extrêmement rares. Hélas ! la plupart des métaphysiques affirment, et la plupart des positivismes sont des appauvrissements. Le stoïcisme va, après cette période de richesse à laquelle je reproche un peu de confusion, traverser des siècles obscurs. Puis, après les indifférents Posidonius et les quelconques Panaetius, il fleurira dans une gloire nouvelle au commencement de l'empire romain. Mais, dans ces temps difficiles et où l'effort de vivre noblement demandait toute l'application de l'âme, il oubliera sa richesse rêveuse, pour se donner entier à la pratique. Il créera les plus belles des statues vivantes, mais elles ne marcheront pas dans une lumière aussi large que la pensée de Chrysippe.

Le stoïcisme de cette époque sera presque uniquement une morale, une méthode de vie. Et il se divisera en deux tendances. Les uns, les faibles, les Sénèque en feront, par l'importance excessive donnée à la doctrine des choses

préférables, une philosophie banale et énervée, et qui différera seulement par le vocabulaire de l'éthique péripatéticienne. Les autres, les forts, les Epictète mettront presque tout le stoïcisme dans le fier mépris des choses indifférentes. Ils l'allègeront comme on allège un vaisseau battu de la tempête et qui ne sombrera point. Ils en feront le dernier asile des grandes âmes. Ils en feront la dernière et la plus précise des beautés antiques. Ils en feront, débarrassée de tout excès, de toute âpreté, de toute folie de propagande, de toute crasse aussi et de toute mendicité, une forme dernière, pure et sublime, de la philosophie de la force défensive, un renouvellement, définitif comme un chef-d'œuvre, de la puissante ébauche que fut la morale cynique.

PAUL VERLAINE

Une société de jeunes écrivains, LES LOUPS, fit grand bruit de 1909 à 1914. Le dimanche 9 Janvier 1910, cette ardente jeunesse se groupait nombreuse autour de la tombe de Paul Verlaine pour célébrer le quatorzième anniversaire de la mort du Poète. J'ouvris la série des discours et des poèmes lus ou récités par ces jeunes gens. Sous la signature de Belval-Delahaye, je trouve, dans le journal LES LOUPS de Février 1910, les lignes suivantes :

Han Ryner s'avança et d'une voix chaude et pénétrante parla au nom des « Loups » et de la Jeunesse de France qui revendique l'honneur d'avoir proclamé la Gloire de Paul Verlaine.

Malheureusement, il n'y avait pas de sténographe au cimetière des Batignolles, et nous ne pouvons que reconstituer de mémoire, l'improvisation de Han Ryner :

Paul Verlaine, pauvre Lélian, prince de la poésie spontanée et de la misère nonchalante,

Voici des fleurs, des fruits, des feuilles et des branches.

Barbe déjà grise, mais cœur toujours en flamme, je viens vers toi, chargé du plus printanier des présents. Jeunes depuis longtemps, mais toujours ignorantes du geste avide vers les honneurs, toujours pures du geste agrippé sur les récompenses, mes mains, qui n'ont jamais dirigé vers ces bassesses que le geste du dégoût et du dédain, t'apportent aujourd'hui le salut, l'hommage et l'émotion de la plus récente jeunesse.

À travers le mur de la mort, opaque pour nos yeux mais peut-être transparent pour les tiens, regarde et sou-

ris, prince du sourire, prince de la grâce sans pose qui toujours se mêle et se nuance de bonhomie. L'expérience de ta vie et, si tu continues de nous voir, l'expérience de ta survie t'apprennent quelles formes différentes prend la persécution contre le génie vivant, la persécution contre le génie mort. Monde bourgeois et monde officiel, toute la populace qui croit savoir lire, accorde les honneurs et les récompenses dont elle dispose aux plus rampants parmi les chiens vivants. Mais ne faut-il pas que ces caniches bien peignés soient pris pour des lions authentiques et ces fœtus académiques pour des immortels? Comment établir l'utile confusion, sinon en accordant quelques apparences d'honneurs aux vrais poètes après leur mort? Mais ce sont longtemps promesses en fumée et statues en projet. Les réalités lourdes du bronze et du marbre sont accordées promptement à ceux-là qui sans elles seraient oubliés dès le lendemain de leurs obsèques; qui, malgré elles, seront oubliés le surlendemain. Seule, l'équitable et ardente jeunesse répare par ses protestations et ses acclamations l'injustice dont on entoure, sous deux formes différentes, le génie vivant et le génie mort.

Rappelle-toi et souris, pauvre Lélian. Tu es venu « vers les hommes des grandes villes », leur apportant le trésor de ton âme chantante et la clarté de tes yeux. Mais ils ne t'ont pas « trouvé malin ». Tu arrivais, poésie spontanée comme une source ou comme une âme, parmi des ouvriers appliqués et étroits qui méprisaient l'âme au nom de l'art et la poésie au nom de la versification. Ta génération t'entoura d'incompréhension et de silence. Bientôt cependant un murmure jeune, confus encore, glorieux déjà, s'élevait sur tes pas, escorte indécise, qui va se décider. Alors tes contemporains essayèrent de noyer ta gloire commençante sous le flot fangeux de la calomnie. Ainsi, pour la populace qui croit savoir lire, tu n'étais rien, pas même académicien; ainsi, pour la populace qui croit savoir lire, tu étais moins que rien : un vagabond, un gueux, un vicieux, un gibier d'hôpital et de prison. Mais une jeunesse vint, courageuse et équitable, qui te proclama le prince des poètes de ton époque.

Regarde et souris. La jeunesse de 1910 t'acclame comme celle de 1894; et peut-être elle t'aime à des profondeurs plus vivantes. Comme toi, elle met son âme dans son art, elle est sincère, spontanée, vibrante; elle méprise « le reste » qui « est littérature ». Elle proteste contre la laideur d'aujourd'hui comme tu protestas contre la laideur d'hier, et elle aime tout de toi, même ce qui, à des yeux superficiels, paraîtrait devoir lui être déplaisant ou étranger. Elle aime tout de toi, même ta conversion à une religion périmée. Qu'est-ce, en effet, cette conversion, sinon le geste dédaigneux dont le poète tourne le dos aux infâmies de son temps? Ta prière tendue vers le passé, nous l'entendons comme un noble blasphème contre le présent; et ton moyen-âge de rêve est, pour ton rêve, le refuge. Ah! comme tu sourirais, prince du sourire, si l'on t'adressait la banale objection historique, si l'on te disait: « L'époque que tu vantes ne valut pas mieux que l'époque que tu méprises et ton frère Villon ne fut pas moins persécuté que toi ».

Tu sourirais, poète, de l'objection historique et ton sourire signifierait: « Louer la limpidité rêvée de la source est un moyen poétique d'exprimer mon dégoût pour les fanges de l'embouchure ».

Quelque refuge qu'elle préfère; qu'elle trouve l'indispensable asile dans les imprenables citadelles du stoïcisme ou dans un avenir qu'elle construit avec sa justice et son enthousiasme et qui est peut-être aussi chimérique que ton moyen-âge: la jeunesse t'aimera toujours, t'acclamera toujours, Paul Verlaine, pauvre Lélian, prince de la poésie spontanée comme l'âme jeune, prince de la misère insouciant et riuse comme la riuse, comme l'insouciant, comme l'ardente et la vaillante jeunesse.

BANQUET DES « LOUPS »

LES LOUPS se réunirent en un premier banquet le 20 février 1910 et me demandèrent de présider cette amicale manifestation. Au dessert, j'ouvris la série des discours et des tostes par les paroles suivantes :

MESDAMES,
MESSIEURS,
FRÈRES LOUPS,

Je lève mon verre à la Fraternité des Loups, grâce à laquelle il y a dès aujourd'hui une jeunesse littéraire, grâce à laquelle demain subira l'heureuse influence de cette jeunesse, grâce à laquelle nous assisterons après-demain à un merveilleux et fécond renouvellement de la littérature française.

Mais, avant que je vide mon verre, permettez, Frères Loups, que j'allume autour de vous la flamme de quelques éloges. Permettez aussi — on mêle aux lueurs des cires la fumée de l'encens — que, ça et là, je fasse s'enfoncer, parmi la flamme élogieuse, la caverne imprévue et mouvante où se tapit, s'agite et crépite l'ombre chaudement amicale des conseils.

Je vous loue avec tout l'enthousiasme de mon cœur et de mon esprit, non seulement parce que chacun de vous porte fièrement toutes les jeunes vertus d'intelligence passionnée, de justice et de courage, mais encore, mais surtout, parce que vous formez cette puissance rare et, si elle dure suffisamment, irrésistible : une jeunesse.

Frères Loups, il y a toujours quelques jeunes gens, mais il y a rarement une jeunesse.

L'enfant et le vieillard sont soumis au Fait par leur faiblesse. D'ailleurs le premier l'accepte joyeusement, petit savant que tout passionne, que tout charme, que tout éblouit; le second s'adapte utilitairement, industriel qui tire des choses quelques avantages immédiats pour en envelopper ses besoins frileux. Mais devant le Présent, le jeune homme se dresse comme devant le bloc de marbre le statuaire; il veut en dégager, faite à sa propre image, la figure ardente de Demain. Les générations, même les plus pauvres, même les plus écrasées aux engrenages des circonstances, produisent quelques-uns de ces héros qui, voyant, dans les valeurs d'hier des monnaies usées et effacées, s'efforcent, pour les refrapper à leur propre effigie, de les jeter au creuset qui semble détruire et qui renouvelle. Trop souvent, hélas! dispersés et ignorés les uns des autres, ils s'usent dans l'impuissance. Enveloppés de toute la vieillesse du monde, ils ne parviennent point à la réchauffer, mais la glace des siècles les éteint ou les tue.

Que faut-il donc pour qu'une jeunesse se révèle et pour qu'un pays frémissse au souffle tiède des proches renouvellements? Il faut que les jeunes gens d'une époque se connaissent, se groupent, s'aiment et s'entraident. Le grand bonheur, le grand orgueil et l'enivrante promesse de l'heure que nous vivons ne sont pas faits uniquement de la précoce et merveilleuse beauté de plusieurs de vos talents; ils sont faits aussi, ils sont faits surtout de ce que chacun de vous aime le talent de ses frères autant que le sien propre, de ce que chacun de vous a soif de justice pour ses frères autant que pour lui-même. Chacun de vous est une lumière qui, isolée, serait niée et, pratiquement, comme éteinte par de trop vastes déserts de ténèbres. Peu d'hommes l'apercevraient dans sa solitude et presque tous passeraient indifférents. Mais voici que votre groupement agite vers le ciel une flamme où claque et crépite un commencement de gloire : ceux qui aiment la beauté mouvante et frémissante commencent à vous apercevoir, et ils viennent se réchauffer et s'éblouir à votre ardeur. Bientôt, de tous les points de l'horizon, les

porteurs de torches accourront vers vous. Quiconque a le droit de dire : « Et moi aussi, je suis une lumière, sœur de leur lumière ! » viendra tout ensemble puiser à votre flamme et y ajouter.

Monte donc, flamme unanime, et que les aveugles eux-mêmes se sentent caressés, dans leurs ténèbres, par une vague d'ombre chaude et harmonieuse.

Montez, lumières fraternelles, unies en rideau de flamme, afin que le siècle inattentif se demande : « Qu'est-ce donc que cet incendie au milieu de ma route ? » et afin qu'il s'arrête ému par la vaste merveille.

Quelques-uns, amicaux, sincères, bien intentionnés, mais oublieux de l'ordre dans lequel s'obtiennent les résultats durables, vous diront peut-être : « Tout cela ne suffit pas. Pour appeler sur vous l'attention immédiate, dressez bien haut, par-dessus vos lumières et vos œuvres, la vie claquante d'un drapeau coloré et voyant comme un programme politique. En attendant de vous faire estimer, aimer et admirer par vos travaux sincères, séduisez ou scandalisez par des promesses. Aboyez le boniment qui fait entrer dans la baraque en annonçant, non sans un peu de battage et de bluff, ce qu'on verra à l'intérieur ».

Amis, n'écoutez ni le rire que je vous répète ni le conseil sérieux qui, peut-être, se cache derrière. N'agitez pas un programme outrancier comme Chantecler agite sa crête trop rouge ou sa queue trop verte. L'attention qu'on capte par les boniments se paie de trop de mépris justifié. Quant aux théories savantes et aux définitions précises, elles constituent un jeu élégant qui, certes, ne vous est pas interdit. Gardez-vous seulement de le prendre trop au sérieux, ce qui le rendrait plein de dangers.

Entre les hommes d'un même pays et d'une même génération, fils des mêmes circonstances sociales, disciples d'un même état des sciences, des lettres et des arts, il y a nécessairement bien des richesses communes et bien des tendances parallèles. Pourvu que vous évitiez l'imprudence de les définir officiellement, ces richesses et ces tendances vous aident à vous sentir fraternels. Mais c'est

à l'avenir, non au présent, à dire ce qui fait l'émouvante beauté de votre visage collectif. En attendant, aimez, sans trop les distinguer les unes des autres, les qualités communes grâce auxquelles vous êtes des frères, les qualités individuelles et originales grâce auxquelles vous êtes des frères riches. Aimez les ressemblances qui feront votre génération profondément féconde : n'aimez pas moins les différences qui feront votre génération féconde largement. Quant au travail critique des théories et des définitions, l'Histoire nous apprend qu'il doit suivre les œuvres au lieu de les précéder. Qu'il ne se produise pas trop tôt : il apporterait avec lui discorde, paralysie et stérilité.

Je ne connais qu'une théorie littéraire qui se dresse belle et harmonieuse comme un chef-d'œuvre. C'est la théorie de la tragédie grecque telle qu'elle fut sculptée par les mains puissantes d'Aristote. Lorsque le philosophe écrivait sa *Poétique*, Eschyle, Sophocle et Euripide étaient morts. Et peut-être la beauté précise de la doctrine les empêcha de ressusciter ; peut-être elle enferma toute la tragédie postérieure au cercle inflexible des répétitions et des râbachages. Ce qui permet de le croire, c'est que la comédie, moins sévèrement codifiée, trouva, avec Ménandre, un admirable et imprévu renouveau.

La grande Jeunesse de la Pléiade semble avoir débuté par un livre de théorie. Mais prenez garde. *Défense et illustration de la langue française* faillit brouiller Ronsard et du Bellay, disperser la Brigade à peine formée et condamner à l'impuissance une des plus fortes générations. Et pourtant le programme positif y est à peu près nul. L'œuvre est surtout un pamphlet lyrique et son mérite réel fut de rejeter au néant les « épiceries » et les plaisanteries superficielles, les « bouquets fanés » et les frivolités prétentieuses qui encombraient alors la littérature comme elles encombrèrent aujourd'hui la scène de la Porte-Saint-Martin.

Boileau, esprit étroit comme tous les dogmatiques, sut pourtant défendre sa jeunesse de la folie législative. Son œuvre première, toute négative, fut admirablement utile : elle fit de la place pour Molière, pour La Fontaine, pour

Racine, en expulsant du domaine littéraire les Edmond Rostand qui s'appelaient alors Saint-Amant ou Théophile de Viau. Ils brandissaient un poignard souillé du sang de son maître et qui en rougissait, le traître, en attendant de battre le tapis, qui, sous une bottine de femme, s'écrie, le connaisseur : « Oh ! oh ! c'est une impératrice ! » Hélas ! Boileau devait plus tard écrire *l'Art Poétique* : la rigueur appauvrissante de la théorie l'empêcherait de nommer La Fontaine et le forcerait à condamner la moitié de l'œuvre de Molière. Il décrivit avec bonheur la technique de l'art racinien, parce que Racine avait, à cette heure, à peu près achevé son œuvre. Mais peut-être la précision des formules contribua au nombre, à la faiblesse et à la morne ressemblance de tant de Campistron, de tant de Lafosse, de tant de Lamotte-Houdard, de tant de Lagrange-Chancel, de tant de La Harpe et de tant de Saurin qui, suivant le mot pittoresque de Victor Hugo, pulluleront plus d'un siècle sur le Racine mort.

Les romantiques essayèrent souvent, toujours en vain, de définir leur éblouissant et changeant mouvement. Leurs préfaces sont des odes écrites après et d'après l'œuvre, et, avant de commencer une œuvre nouvelle, le poète avait la sagesse de les oublier.

Plus précis parce que plus pauvres et plus étroits, les Parnassiens réussirent parfois à se définir heureusement. Heureusement ? non, mais malheureusement : l'exactitude de leurs formules exile Paul Verlaine, le seul poète de la génération. (1)

Frères Loups, les théories prématurées et les définitions hâtives contiennent toujours des germes de dogmatisme paralysant et d'excommunication. Sous prétexte de réunir plus étroitement, elles divisent de façon irrémé-

(1) Gaston Armelin, le poète vigoureux et coloré de l'Archange des Batailles, crut voir, dans cette affirmation, une condamnation de Leconte de Lisle, qu'il me reprocha amicalement. J'admire Leconte de Lisle, mais il est né en 1818 et je ne le considère pas comme appartenant à la même génération que Verlaine, né en 1844.

diable, et le dogme est le seul créateur des hérésies. Sa lourdeur statique est hostile à la vie qui est évolution riche et dynamisme puissant. Que ceux d'entre vous qui aiment les formules s'y amusent donc avec prudence, les enveloppant de sourire et de doute, les désarmant de tout venin d'autoritarisme et d'obligation. Qu'ils disent : « Je fais un des portraits possibles d'aujourd'hui. Mais je me garde bien de défendre à demain de grandir ou de se renouveler. Je retrace le bouton frileusement replié dans son corselet vert. Mais je ne maudis point la fleur parce qu'elle aura des couleurs que j'ignore et parce que le rythme de son épanouissement me reste un secret. J'attendrai, pour la chanter à son tour, qu'elle se balance, ardeur dans la fraîche verdure, parfum dénoué dans les vents, flamme dans la clarté ».

Ne vous groupez jamais, Frères Loups, autour d'un programme précis et officiellement accepté. Restez unis par l'amour, par la volonté de justice, par l'aspiration vers une beauté nouvelle dont l'évolution se définira par des œuvres et des réalisations. Je sais que vous conserverez cette sagesse, et je bois avec confiance à Votre Fraternité, grâce à laquelle on sent dès aujourd'hui dans la Littérature une odeur de printemps et le frémissement d'une lumière nouvelle; grâce à laquelle nous attendons pour demain les splendeurs ardentes et parfumées de l'été; grâce à laquelle nous admirerons après-demain, sur le vaste sourire en or des moissons dans les vents, la beauté diversement lourde et harmonieuse des fruits sous lesquels ploiera, presque jusqu'à se briser, la force souple des branches.

HURLE DU 22 OCTOBRE 1910

Les Loups se réunissaient régulièrement chaque mois pour échanger des idées et se lire des fragments de leurs œuvres nouvelles. Ces réunions qui portaient le nom pittoresque de Hurles-aux-Loups ou plus simplement de Hurles, je les ouvrais le plus souvent par une causerie. Quelques-unes de ces paroles improvisées ont laissé des traces dans le journal mensuel qui était l'organe de la Société et portait le même nom. Je trouve, par exemple, dans le numéro de Novembre 1910 des « Loups », ces lignes signées du poète Pierre Rodet:

La Hurle débute par une causerie de Han Ryner.

Le noble écrivain se proposait de parler de tous les livres publiés par les « Loups » depuis la fondation du groupe mais ils sont trop, et le conférencier divisera cet examen, car « il ne faut pas se donner d'indigestion, même avec les meilleurs nourritures ». Il remet à la Hurle de novembre les œuvres en prose et ne signale aujourd'hui que les poèmes. Ce sont : *Les Tumultes*, de Louis Lemas, début négligé, mais honorable ; *Le Crépuscule du Monde*, de Jean Thogorma, où nous admirons après une préface noble et ardente, des rythmes larges comme le chant des orgues, un lyrisme profond et une pensée toujours forte. *Par les routes humaines*, de Florian-Parmen-tier, très beau poème platonicien.

« Les générations qui vous ont précédé immédiatement, dit Han Ryner, furent d'inspiration souvent intéressante, mais toujours incomplète. Tantôt le mépris de la foule entraînait les poètes à des rêveries vagues et lointaines, tantôt l'urgence du travail social leur faisait oublier les

vastes pensées. Les uns ignoraient la terre, les autres ne relevaient jamais la tête vers l'azur. Mais voici que les jeunes d'aujourd'hui mêlent, en une harmonie nouvelle et qui magnifiquement s'équilibre, les préoccupations sociales et les rêves métaphysiques ».

Han Ryner signale les mêmes tendances dans les poèmes de savante ordonnance comme les deux qu'il vient de signaler et dans les recueils. « Grâce à cette richesse et à cette harmonie de la pensée, les volumes de vers de la jeune génération ont presque toujours une souple et gracieuse unité ».

Le conférencier étudie à ce point de vue : *Chez les Barbares* de Félix Pagan, Lucrèce de la métaphysique hétérodoxe et, sur le plan social, grand poète révolutionnaire ; — *Tandis que la Terre tourne*, de Cécile Sauvage dont la deuxième partie *L'âme en bourgeon*, « contient un peu d'éternel découvert et exprimé pour la première fois ». Il lit des poèmes de Pagan et de Cécile Sauvage que les occupations professionnelles ou une résidence lointaine retiennent, malgré eux, loin de nos manifestations fraternelles.

Dans la seconde partie de sa causerie, Han Ryner répond en souriant aux premières injustices de la critique catholique envers le *Cinquième Evangile*. Il ne s'en étonne pas, d'ailleurs, car une œuvre chrétienne est nécessairement anti-catholique. Sous la légende que quelques attardés adorent encore, mais que son caractère grossièrement thaumaturgique nous rend déplaisante, il a aperçu des beautés que tous peuvent aimer, et il s'est appliqué à dégager de la gangue de folie ces richesses de sagesse et d'humanité. « Pieusement, j'ai délivré Jésus de cette divinité qui le ridiculise à nos yeux mille fois plus que le manteau dérisoire et le sceptre de roseau. Pieusement, j'ai essuyé sur la face aimée des traces baveuses d'adoration mille fois pires que les crachats des Soldats ».

Han Ryner met en ce moment la dernière main à une *Vie de Pythagore* qui s'appellera *Le Fils du Silence*. Les catholiques seront-ils assez logiques pour lui reprocher de

n'avoir pas admis la légende qui fit de Pythagore Apollon venu de chez les Hyperboréens pour enseigner aux hommes la vérité et le chemin du salut ?

« Quand la folie des contemporains ou de la postérité a dégradé en pauvres dieux des hommes qui furent grands, joyeusement je leur restitue leur grandeur humaine. Il me serait trop douloureux de confondre Pythagore et Jésus parmi la tourbe banale des imposteurs et des fous qui se prétendirent dieux ou fils de dieux. Ma piété ne permet pas qu'on classe ensemble Pythagore et l'athlète Attalos qui, pour les combats olympiques, se fit inscrire comme fils du dieu Scamandre et que son père ne put sauver de la plus ridicule défaite ; qu'on classe ensemble Jésus et ce Sostrate idiot et gigantesque qui, sous Marc-Aurèle, réincarna Hercule aux yeux des Béotiens et exerça quelques années la lucrative profession de dieu ».

La belle causerie de Han Ryner fut maintes fois interrompue par le fracas des applaudissements, et je me rappelai — alors qu'une chaleureuse ovation était faite au philosophe des *Voyages de Psychodore* — cette phrase du poète Jean Ott : « Nous n'avons pas que des haines et des rancunes ; nous avons aussi des admirations ».

A LA MAISON DE BALZAC

La Hurlé de Juin 1910 eut lieu, non dans une salle de réunion, mais dans les jardins de la Maison de Balzac, Rue Raynouard, à Passy. Dans LES LOUPS de Juillet 1910, Louis Lemas résume ainsi la causerie qui ouvrit la séance.

Han Ryner dit d'abord avec éloquence l'émotion que nous éprouvions tous à nous trouver dans la maison où pendant huit années l'immense Balzac produisit tant d'œuvres et créa tant de personnages d'une vie si intense. Puis il fit taire cette émotion pour s'abandonner à une méditation plus calme. « Car le plus noble hommage qu'on puisse rendre au passé, c'est de lui demander quelques-unes de ces leçons qui embellissent le présent et qui fécondent l'avenir ». Ce sont de tels enseignements que l'orateur tirera de l'œuvre et de la vie de Balzac.

Balzac a été proclamé par Barbey d'Aurevilly supérieur non seulement à Shakespeare mais encore à tous les écrivains qui aient jamais existé. Barbey d'Aurevilly a raison si nous ne tenons compte que de la fécondité créatrice; mais d'autres écrivains, inférieurs sur ce point, dépassent Balzac par d'autres qualités. Il est loin de la puissance verbale de Hugo, de l'harmonie de Racine, de la noblesse de Vigny, et ses rêves n'ont pas la grâce fluide des rêves de Shakespeare. « Balzac est le plus vaste, le plus vigoureux et le plus touffu des taillis; mais il y a autre part des arbres d'un élan plus fier et dont les branches chantent plus harmonieuses au passage des brises ».

Han Ryner chercha ensuite les causes des lacunes et de ce qu'il appelle « les limites par en haut » de l'œuvre Balzacienne. Il les trouve dans l'injustice des contemporains et dans la gêne qui mit sur toute l'œuvre la couleur du souci, qui condamna l'ouvrier aux besognes hâtives et au surmenage meurtrier. Il montra l'auteur de la Comédie humaine tué par l'argent. Mais — et c'est la grande leçon à tirer de cette vie malheureuse, de cette mort prématurée et de cette œuvre inférieure à ce que la puissance de l'écrivain permettait — Balzac fut « complice de son bourreau ». S'il avait méprisé l'argent, il pouvait produire non pas seulement la plus riche et la plus féconde, mais encore la plus grande et la plus belle à tous les points de vue de toutes les créations humaines.

JULES RENARD

La chronologie exige qu'on trouve ici une conférence prononcée au Salon d'Automne, le 30 octobre 1910, sous le titre JULES RENARD ou de L'HUMORISME A L'ART CLASSIQUE.

Elle fut sténographiée, mais légèrement remaniée, pour permettre la lecture continue. La conférence prononcée avait été coupée d'abondantes lectures que j'ai dû supprimer ici.

MESDAMES,

MESSIEURS,

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Cette déclaration à la fois modeste et fière d'un ancien romantique enfin délivré des préjugés et des procédés de l'école, ne pourrions-nous la mettre sur les lèvres de Jules Renard, naturaliste, qui rejeta dès la première heure les lourdeurs et les inintelligences de Médan, humoriste, qui, peu à peu, sut effacer la grimace d'une gaité qui s'efforce et ricane pour montrer un visage simplement et noblement humain ?...

Mais lui qui, je crois bien, n'a pas dans toute son œuvre deux citations exactes ; lui qui s'applique toujours à transformer, souvent à déformer jusqu'à la parodie, ses souvenirs littéraires ; il protesterait dans un recul et dans un sourire : « Un verre ! Etes-vous bien sûr, monsieur, que je buvais dans un verre ?... »

En effet, l'eau fraîche de nos sources, longtemps coupée d'un filet de vinaigre, il la recueille plutôt dans une coupe rustique, autour de quoi s'enroulent, reliefs

savamment naïfs, des paysans farouches, des animaux familiers, des arbres vibrants d'orage ou de soleil.

Mais il serait trop décevant de vouloir enfermer Jules Renard en une définition unique. Coupe et breuvage ont varié plusieurs fois. Ou, plus exactement, malgré ça et là quelques retours et quelques pervers repentirs, contenu et contenant sont allés vers toujours plus de naturel et de simplicité. Les reliefs, d'abord voulus grotesques, deviennent ensuite d'une admirable vérité. Autour d'eux s'agitaient des lueurs folles et comme ricaneuses ; maintenant une lumière sincère les éclaire, soleil, tendresse et sympathie. Et tant d'eau limpide passe par la coupe que, diluée et noyée, l'acidité première ne se sent plus.

Hélas ! l'esprit du critique a beau connaître la continuité qu'est la vie, les mots maladroits refusent de la dire. Sous l'unité apparente de l'instant nous savons quelle richesse se dissimule et qu'une parole n'est pas elle seule ; mais, en harmoniques impossibles à noter, elle répercute l'écho d'hier, elle murmure le verbe de demain. Et, sous la multiplicité visible des heures regardées lointaines et éparses, nous sentons couler la souterraine, la féconde unité. Les mots sont impuissants à dire la ligne continue ; qu'ils indiquent donc les points qui permettraient aux esprits attentifs de reconstruire la courbe et sa beauté frémissante. Puisqu'on ne peut exprimer les choses qu'en gros, distinguons, un peu grossièrement, trois manières successives chez Jules Renard.

Aux environs de 1890, quand il débutait dans le commerce des sucres et dans la littérature, les étalages littéraires autour desquels se pressaient une foule d'acheteurs ou de railleurs n'offraient peut-être nulle marchandise bien précieuse. Les Parnassiens avaient une clientèle chaque jour plus importante. L'un d'eux — et encore ce n'était pas le moins intelligent — déclarait à M. Charles Morice : « Le temps des idées générales est passé (1) ». Ne rions pas trop fort, mesdames et messieurs. Nous

(1) *Paris-Journal*, 28 octobre 1910. Charles Morice, *Le Dictionnaire de rimes de François Coppée*.

connaissions les aveuglements de ceux qui nous ont précédés ; l'avenir, s'il s'occupe de nous, connaîtra les nôtres. Nous aussi, les yeux fermés, nous annonçons peut-être la mort du soleil. Il y a, dans toutes les générations, des hommes qui, sous une forme plus ou moins naïve, proclament que le temps de l'éternité est enfin passé.

Les symbolistes s'inquiétaient d'idées générales ; plusieurs étaient admirables de culture et de pénétration ou d'élan philosophique. Malheureusement la vigueur leur manquait trop. Leur vocabulaire imprécis, leur syntaxe savamment incorrecte, leurs rythmes qui boitent et qui tombent semblent propres à disperser la pensée plus qu'à la saisir. La pensée des premiers symbolistes... trop souvent une vapeur, qui monte peut-être et qui peut-être s'épanouit. Aux meilleures rencontres, elle monte et se dilate et s'évanouit comme un souvenir lointain de musique, entendue, qui sait ? en un rêve d'une vie antérieure...

Mais les plus notables marchands de nouveautés — combien frippées la plupart du temps ! — c'étaient naturalistes ou psychologues, ceux qui frappaient sur leur poitrine en affirmant qu'il y avait là une conscience de savant et en se proclamant les observateurs.

Il serait injuste de confondre les deux écoles dans un égal mépris. Le naturaliste copiait, parmi des notations banales et indifférentes, telle observation précieuse remarquée dans un manuel de physiologie. Cependant le psychologue démontrait longuement — oh ! oui, longuement ! qu'on peut rester un imbécile après avoir étudié Stendhal et les théorèmes de Spinoza sur les passions. Mais l'enfantillage du dernier était pire. Ce qui sert de cerveau à M. Paul Bourget restait aussi puéril que sa figure de bébé joufflu. Même lorsque, croyant peut-être avoir épuisé les questions sentimentales qui passionnent les femmes, il se tournerait vers les questions sociales qui passionnent les hommes, il resterait l'enfant cruellement inintelligent. Converti au christianisme — qui n'est rien s'il n'est amour — il monterait sur une barrique, qui n'attire d'autres projectiles que les pièces de

cent sous, pour jeter d'atroces et stupides prédications de haines. La nullité de sa pensée contradictoire, la bassesse de ses sentiments et son écriture si grise, si lâche, si amorphe font de lui le parfait bourgeois d'Académie.

Parmi les naturalistes, plusieurs étaient des artistes et ils livraient, non toujours vaincus, un difficile combat. Dans les mots que les classiques nous ont transmis usés et transparents, abstraits et lumineux, dans les mots aussi que les romantiques ont gonflés d'éloquence et verdis ou rougis de passion, ils s'appliquaient à faire entrer, sans la trop déformer et sans la colorer trop arbitrairement, la réalité objective. Ils contraignaient la langue française, qui y répugne, à proclamer que « le monde extérieur existe ». Ils étaient, tout compte fait, les moins négligeables écrivains de l'heure ; et Jules Renard eut raison, tant qu'il fut un apprenti, de chercher ses maîtres parmi eux. Pourtant, dès le premier instant, il fit entendre, dans le chœur lourd, une voix aigrette, qu'on distingua. C'est que la plupart des naturalistes luttèrent, rarement triomphants, contre une éducation ou un tempérament romantique. En outre, leur regard et leur style, instruments grossiers, laissaient perdre ce qui est fin ou délicat ; ils n'envahissaient victorieusement que les grosses masses élémentaires : foules qui se précipitent ou qui hésitent, armées qui se concentrent ou se débandent, usines qui halètent, cathédrales ou vastes jardins et, dans leurs pages les plus adroites, la petitesse légère des locomotives. Jules Renard apportait dans l'école étonnée, avec un œil et une phrase qui sont d'excellents outils de précision, les minuties amusantes du plus méticuleux humoriste. Il apportait aussi des qualités déjà classiques qui lui permettaient de distinguer le caractéristique du banal et, rejetant le fatras accidentel, de grouper tout l'essentiel dans un ordre heureux. Le portrait de M. Vernet (1) doit à ces mérites d'être justement célèbre.

Cependant, Jules Renard, esprit analytique supérieur mais à qui la moindre synthèse coûte peine et effort,

(1) Dans l'Écornifleur.

consent rarement au portrait qui savamment se compose et s'équilibre. D'ordinaire il laisse dans l'ombre la figure vaguement ébauchée, mais il regarde à la loupe et il peint avec une conscience extrême un trait unique qui, de la valeur paradoxale qu'on lui donne, devient caricatural. Et cet humorisme (1) de l'observation, comme il est habilement servi par l'humorisme de l'expression ! Ah ! les amusantes et cocasses et absurdes comparaisons que rapporte dans son carnet le *chasseur d'images* !

Je n'ai certes pas la prétention de vous présenter, mesdames et messieurs, une classification scientifique et définitive des images. Permettez pourtant que j'en distingue deux ou trois espèces. L'image romantique s'efforce de magnifier l'objet et, aux mains des maladroits, voici que grotesquement elle le gonfle, ou bien elle le fait s'évanouir comme une vapeur trop ardente. L'image humoristique s'amuse à rapetisser ou à déformer ce dont elle parle. Mais l'image classique nous aide à voir l'objet dans ses proportions heureuses et dans son harmonie naturelle. Le romantique regarde par le gros bout de la lorgnette ; l'humoriste, par le petit bout ; mais le classique ne se sert que de ses yeux. Peut-être le romantique et l'humoriste cherchent à un même mal des remèdes contraires : ils souffrent du « désaccord existant entre les faits et nos rêves » (2). Mais le classique a eu la force d'établir en lui-même paix et santé ; il jouit, — même s'il ne l'explique pas ou s'il l'explique mal — de l'accord profond qui unit le Père et le Fils, le Réel et l'Idéal. Le romantique voudrait oublier le poids de son

(1) Je suis bien obligé de dire « humoriste » comme tout le monde depuis vingt ans. Mais je tiens à distinguer entre l'humorisme, maladie de jeunesse chez un Jules Renard, stupidité incurable chez un Mark Twain, et l'humour anglais ou allemand. Il est déjà pénible de n'avoir qu'un mot pour désigner la manière de philosophie romantique de Jean-Paul Richter et le sourire mêlé de larmes qui est peut-être romantique aussi chez Henri Heine mais qui, chez Dickens, est souvent profondément classique.

(2) L'Écornifleur.

corps, l'humoriste s'acharne à s'arracher des ailes invisibles et inexorablement tenaces. Leurs images n'expriment, et déformée, qu'une partie de l'homme : le rêve, qui s'affole ou s'évanouit dès qu'on a l'imprudence de l'isoler ; ou l'appétit et l'habitude qui, dès que nous avons peur de l'azur, nous courbent comme les bêtes. Mais le classique s'efforce de dire tout entier ce réel, dont le rêve émané n'est pas la moindre partie. Il dresse la statue précise ; mais voyez, sa blancheur fait vibrer une atmosphère d'harmonie, ou bien son geste vaillant élargit autour d'elle une lumière héroïque.

Les images rapetisseuses surabondent dans la première manière de Jules Renard. Beaucoup sont restées célèbres : « Un steamer : un gros cigare » (1). Voici des trois-mâts aperçus à l'horizon. Ils glissent « dans leur écume, pareils à de fortes dames imposantes qui montrent en promenade la dentelle blanche de leur jupon » (2).

Pour le Jules Renard de cette époque, « dès que tombe une pluie fine, la rivière a la chair de poule » (3). Voyez, comme titubants de tempête, de vieux rochers qui « se couvrent d'écume, pères de familles vénérables mais ivres qui renverseraient, en buvant, de la mousse de champagne dans leur barbe » (4). Parfois l'image, autant ou plus qu'elle rapetisse, déforme : « La mer est moutonneuse. Un invisible et infatigable menuisier lui rabote, rabote le dos, et fait des copeaux » (5). Le naturel est métamorphosé en artificiel. Même procédé quand le premier *Poil de Carotte* nous montre des lapins vivants « les pattes de devant raides comme s'ils allaient jouer du tambour. » Le rapetissement ridicule peut être obtenu — méthode paradoxale mais sûre — par le grossissement d'un détail. Jules Renard regarde passer une bande d'élégants, et il remarque : « Chacun avait une route natio-

(1) L'Écornifleur.

(2) L'Écornifleur.

(3) Histoires naturelles.

(4) L'Écornifleur.

(5) L'Écornifleur.

nale dans les cheveux » (1). Sous l'élargissement hyperbolique de la raie ne semble-t-il pas que les têtes pauvres diminuent et disparaissent ?

Cette originalité excessive et forcée provient, pour une grande part, de la crainte d'être banal. L'humoriste est un homme qui, ayant beaucoup lu, a trop retenu ; il fuit, jusque dans les fossés et les fondrières, des souvenirs obstinés. Parfois il avoue naïvement son inquiétude. Dans un sonnet longtemps inédit mais qu'une intéressante revue nous fit connaître, Jules Renard se demande :

Sur les parfums chauffés brûlants comme des flammes,
Sur les fleurs qu'on est las d'arroser, sur les femmes,
Qu'est-ce qu'on pourrait bien écrire de très doux ?

« De très doux » ne serait-il pas amené par la rime?... Si nous rencontrions une telle confession faite en prose, elle révélerait peut-être plus exactement la préoccupation de l'auteur. Ce n'est pas une fois, c'est vingt fois que, sans trop chercher, nous trouvons l'expression de cette inquiétude d'homme de lettres. La lupe « est le désespoir du poète, qui ne peut en rien dire de neuf » (2). Jules Renard regarde tomber la neige et voici les réflexions que lui inspire le blanc et lent spectacle : « Je viens trop tard. Tout est dit depuis qu'il tombe de la neige — *et qui pensent* — » (3). Nous songions à La Bruyère ; lui aussi. Mais il songeait, en outre, à Victor Hugo :

Oh! n'insultez jamais une femme qui tombe!

« Assez. La neige m'ennuie. Si elle ne tombait pas, je l'insulterais » (4). Trop de souvenirs littéraires l'obsèdent et « la camelote des comparaisons encombre sa mémoire » (5). La parodie lui est à la fois une petite vengeance contre ses persécuteurs et un moyen d'originalité à bon marché.

(1) *Coquecigrues*.

(2) *La Lanterne sourde*.

(3) *La Lanterne sourde*. C'est Jules Renard qui souligne.

(4) *La Lanterne sourde*.

(5) *L'Écornifleur*.

Ces fantaisies douteuses ou franchement mauvaises, est-ce pour en faire grief à Jules Renard que je les ai citées ? Non, certes, mais pour établir une loi qui, sans doute, n'est pas universelle, qui du moins m'apparaît générale. Pour se prouver à lui-même son existence littéraire plus encore que pour attirer promptement l'attention d'autrui, le jeune écrivain qui pénètre dans une vieille littérature exagérera presque nécessairement son originalité. A-t-il de l'esprit ? il grimacera l'humorisme. Apporte-t-il une âme éloquente et passionnée ? il rugira romantiquement. Celui qui n'est pas doué recommencera éternellement les grinçants tours de force ou les puérils tours d'adresse, à moins que lassé il ne tombe aux platitudes académiques. Mais celui dont l'originalité est profonde, le temps et l'étude l'enrichiront assez pour qu'il dédaigne ce qui était faux dans son trésor premier. Il restera, ou plutôt il deviendra lui-même en devenant naturel ; et nous aurons un classique de plus.

Au lieu d'illustrer cette loi par des exemples isolés, laissez-moi vous en proposer une large vérification que mon sourire appellera platonicienne. Le Socrate de *La République* étudie la justice dans l'Etat pour savoir ce qu'est la justice dans l'Individu. Il se trouve — dit-il à peu près — en face d'un même texte écrit deux fois, en caractères de dimensions différentes. Il lit de préférence les lettres plus largement tracées. Est-ce uniquement parce qu'un tel parallélisme serait favorable à ma thèse ? Il me semble qu'une période littéraire subit une évolution analogue à celle d'un écrivain. Le xvii^e siècle sans doute parce qu'il serait par excellence l'âge classique — ne se contente pas d'un seul défaut de jeunesse. L'un et l'autre se retrouvent, et sous des formes multiples, dans sa prime pétulance. Le voici romantique dans les emphases magnifiquement rythmées de Jean-Louis Guez de Balzac. Le voilà bouffon dans les phrases contournées ou pointues de Voiture. Il est romantique dans les fanfaronnades pré-cornéliennes de Scudéry et j'allais dire : dans les exagérations pré-cornéliennes de Corneille débutant. Ses grotesques et ses burlesques sont des humo-

ristes, ses précieux aussi. Et il est tellement vrai que l'humorisme est souvent une maladie de mandarin que le premier titre d'œuvre burlesque qui vienne à l'esprit est un titre de parodie. Qu'importe l'*Enéide travestie* ? et qu'importent l'*Illusion comique* ou *Médée* ? Par les deux mauvais chemins, par les nombreux sentiers qui en partent et y reviennent, le siècle avance vers le royal carrefour. Il y trouvera, entre mille richesses sincères, la plénitude cadencée de Bossuet, l'esprit et le naturel de La Fontaine. Il y trouvera, après le Corneille de *Polyeucte*, le Racine de *Britannicus*, de *Phèdre*, de cette *Iphigénie*, groupe détaché, semble-t-il, du Parthénon et dont la pureté de lignes ne saurait être comprise des petits arrivistes toujours plus pressés de parler que de savoir, toujours plus soucieux de crier haut que de voir et de dire juste. Les plus divins des poètes, Mesdames et Messieurs, restent pourtant des hommes, et qui furent d'abord des enfants. Au précieux, le plus pincé des sourires de l'humorisme, Racine sacrifie non seulement dans sa première tragédie où le tyran, s'il essaie d'avoir « l'air mauvais », ne parvient qu'à avoir « mauvais air » ; non seulement dans la seconde où Alexandre se propose de conquérir

Des pays inconnus même à leurs habitants.

Mais jusque dans cette *Andromaque* dont tant de scènes semblent déjà d'un ciseau infailible taillées au plus blanc des Paros. N'éprouvons-nous pas un choc douloureux et comme une souffrance physique lorsque, rompant la noble harmonie, Pyrrhus, ancien incendiaire et nouvel amoureux, gémit :

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai ?

Oserai-je tout dire au sujet des riches espérances que donne l'admirable jeunesse d'aujourd'hui ? Ces réalisations seront peut-être plus abondantes qui viendront des passionnés et des déclamatoires ; en revanche, ces promesses sont à plus courte échéance, qui, sur des rameaux dont le froissement ricane, s'ouvrent, fleurs naturelles, parmi d'autres presque pareilles, mais qui ne sont, elles, que papier savamment froissé. Deux pièces, trois au plus,

suffisent pour conduire Racine à sa perfection ; il en faut dix à Corneille.

L'humoriste — et par là, souvent il reste sympathique, même s'il n'a pas la force de dégager lentement en lui un classique — risque d'être un homme de douleur et de pudeur. Il garde un masque de gaieté outrancière et obstinée : ne pouvant montrer un visage de beauté sereine, il se refuse à révéler sa face crispée de défaite et rongée par la meute des souffrances. Les bouffonneries de Scarron gagnent une profondeur amère et je ne sais quoi de presque héroïque lorsqu'on songe aux tortures du bouffon et que les grelots s'agitent frénétiquement pour nous empêcher d'entendre, parmi les rires forcés, la déchirante victoire d'un sanglot. Les « sourires pincés » de Jules Renard nous choquent moins, si nous nous rappelons son enfance écrasée et que, fleur meurtrie dans le bouton par le gelée d'avril, son cœur n'osait s'ouvrir tant que l'atmosphère restait froide et indifférente.

Aux environs de 1897, Jules Renard semble dégagé de ses brillants et douloureux défauts. Désormais, il s'appliquera à « être un homme chez les hommes » (1). Seulement il gardera « l'œil de l'artiste » ; il deviendra — n'est-ce pas la définition même du classique ? — « un artiste humain ».

Je trouve un moyen facile d'étudier les nouveautés profondes de sa seconde manière en rapprochant les deux *Poils de Carotte*. Le roman date de 1894 ; la pièce est de 1900. Malgré la similitude des situations, quoique le personnage principal porte le même nom, nous avons bien devant nous deux enfants malheureux et de qui les caractères se manifestent différents. Douloureux et dignes de notre pitié, ils le sont également ; mais quelle plus chaude sympathie inspire le second ! La compression impérieuse ou sournoise a rendu lui-même sournois et méchant celui de la première manière : le persécuté, pour peu que l'occasion s'offre, devient bassement persécuteur. La bonté foncière du second a résisté à toutes les souff-

(1) Bucoliques.

frances. On l'accuse d'avoir le cœur sec parce que, opposant à ses ennemis une sorte de résolution farouche, il leur a toujours refusé le plaisir et la victoire de le voir pleurer. Mais, quand la nouvelle bonne arrive, voyez avec quelle hâte et quelle précision il lui donne les renseignements utiles et, puisqu'elle n'a pas l'air de le repousser ou de le bafouer, comme facilement il penche vers la confession personnelle. Il s'écrie avec une ironie poignante : « Vous voyez comme j'ai le cœur sec, Annette, je me confie à la première venue. » Un mot de tendresse de son père suffit pour qu'il rejette la cuirasse d'indifférence dont il se protège et se meurtrit et pour qu'il s'épanche en une joie profonde et si nouvelle...

De se révéler à un autre, voici qu'il se connaît, ou du moins, il se pressent. « Est-ce que je gagne à être connu, papa ? — « Beaucoup », répond M. Lepic... Combien Jules Renard a gagné à consentir enfin à se connaître... Ce n'est pas ce second Poil de Carotte qui prendrait la vieille bonne au plus perfide des pièges et la ferait jeter sur le pavé ; ce n'est pas lui qui, par la plus ignominieuse des calomnies, ferait renvoyer un professeur coupable d'avoir caressé un autre élève plutôt que le petit jaloux ; surtout ce n'est pas lui qui tuerait le pauvre chat avec cet acharnement follement féroce qui nous fait souffrir dans le livre. La seule optique théâtrale est insuffisante à expliquer tant d'améliorations. L'art de Jules Renard a évolué ; et son cœur consent à laisser entendre ses battements. Maintenant il ne raille plus ses personnages et ses décors pour s'empêcher de les aimer. Jadis pincé, son sourire aujourd'hui est attendri. La caractéristique de cette deuxième manière — si classique — est double : l'auteur aime ce dont il parle et l'auteur aime la vérité.

Mais un scrupule semble le prendre. Certes, il est sûr de la sincérité de ses observations, de la sincérité aussi des fines et transparentes notations où il les enferme à mesure. Mais ces détails vrais et exprimés avec vérité pourraient encore être faussés par la façon dont on les rapproche et les groupe pour faire un ensemble. Voici

à la partialité un dernier refuge possible. Pour le fermer, Jules Renard, trop consciencieux peut-être, renonce, plus encore que son maître La Bruyère, à tout artifice de composition. Il présente ses notes séparées, presque dispersées. Parfois cet isolement leur donne un aspect sec et déplaisant ? Presque toujours cependant elles restent intéressantes non seulement par leur valeur propre mais par la personnalité invaincue de l'artiste. Il a un mérite qu'il ne saurait sacrifier, qui même semble chaque jour plus grand : l'écriture a encore gagné en précision heureuse. Je devrais, pour vous le montrer, lire, dans *Nos Frères farouches*, tout ce qui concerne la vieille Honorine. Voyez-la qui avance « à peine, comme si elle se déracinait à chaque pas. » Regardez-la là-bas, au loin. Elle « revient par la traverse des champs, si courbée qu'elle paraît sans tête et que son bâton, où ses deux mains s'appliquent comme des nœuds, est plus haut qu'elle. » Et souvent quelle poésie, plus pénétrante d'être si discrète : « C'est son bâton qui repart le premier et fait le premier pas. Il doit savoir marcher depuis le temps ! Si la vieille meurt dehors, loin du village, il est capable de rentrer tout seul à la maison ! »

La pluie tombait, grise, monotone et amorphe. Tout à coup un rayon de soleil la pénètre et voici la merveille : sur la plus vaste et la plus pure des courbes se disposent harmonieusement, se séparant et s'unissant, se nuancant et s'affirmant, toutes les couleurs. — Tendresse et vérité, qu'un rayon pénètre l'humorisme : il devient humour et poésie.

Cette troisième manière était-elle durable : définitive, ou qui conduit lentement à une quatrième manière impossible à prévoir ?... manifestait-elle un scrupule passager, après lequel Jules Renard serait revenu, plus souple et plus riche, à sa seconde manière, si proche de la perfection ?... Seule la vie pouvait répondre à cette question. Une mort prématurée — Renard n'avait pas quarante-six ans — nous prive d'une réponse que nous espérons faite de chefs-d'œuvre.

Vous avez peut-être remarqué, Mesdames et Messieurs, que j'ai peu parlé du théâtre de Jules Renard. Je l'aime beaucoup et je n'ai rien de particulier à en dire. Les comédies sont avec les *Bucoliques* les meilleures productions de la seconde manière. Elles furent écrites assez tard pour échapper aux défauts de la jeunesse ; les nécessités de la technique théâtrale défendirent les plus récentes contre le dessèchement voulu du dernier livre.

Ce qui fait le charme sûr et durable de presque toutes les pages de Jules Renard depuis 1897 c'est, autant que leur perfection formelle, la douce lueur d'humanité qui en émane. Il faut se souvenir que tous ses paysans appartiennent au centre de la France. Les trois méridionaux qu'il nous présente dans *Ragotte* ne comptent point. En 1893, l'humoriste les aurait rendus faux et amusants. En 1908, le classique évite ce qui serait caricatural. Il veut nous donner la chose rare et précieuse entre toutes : la vérité. De ces êtres trop différents, il ne voit que les banales extériorités, et ses Carol sont franchement manqués. Mais ses compatriotes, farouches comme sa jeunesse, timides comme toute sa vie, discrets comme son art, son œil les pénètre jusqu'au fond, et sa phrase les emprisonne tout entiers, âme et corps, cœur et égoïsme. Il y a beaucoup de patience guetteuse et d'attente persévérante dans son talent. Il dit de *Ragotte* : « Il faut la regarder longtemps pour la voir. » Il pourrait le dire de chacun de ses paysans. Et il fallait les regarder non seulement avec des yeux inquisiteurs et tenaces, mais aussi avec une âme semblable à la leur, dans sa délicatesse plus continue et plus consciente. Sous leur silence et leurs réticences, il a su distinguer leur bonté foncière. Pour en rester persuadé, qu'on relise, dans les *Bucoliques*, le pur et souple chef-d'œuvre qui s'appelle *La galette*.

Cette bonté, qu'il savait apercevoir chez autrui parce qu'elle était en lui, poussa l'ancien humoriste et l'homme toujours avisé à des attitudes et à des gestes naïfs. Par générosité, il monta dans la galère où l'on n'entre que par intérêt. Ce rieur fit, sans rire, de la politique. Oh !

il ne se dirigea pas vers la « grande politique », celle des larges indemnités et des capitaux pots de vin. Il se laissa imposer, comme des devoirs et des moyens de faire un peu de bien, les obscurs honneurs du village. Conseiller municipal de la petite commune de Chaumot, il combattit, dans cette ombre lointaine, la puissance mauvaise du châtelain. Maire de Chitry-les-Mines, il essaya de moraliser ses cinq cents administrés et leur expliqua les beautés de l'anti-alcoolisme. Délégué cantonal, il prit sa fonction au sérieux et s'indigna contre des collègues qui visitaient trop rarement les écoles. Lui qui travaillait lentement et péniblement, il donnait à un petit hebdomadaire de Clamecy des *Mots d'écrit* d'une simplicité délicatement curieuse. Contre le curé de Pazy qui, pour des raisons intéressées, imposait aux enfants de Chaumot six kilomètres dans le froid matinal, il écrivait de péremptoirs philippiques. Cet homme d'esprit ne craignait pas l'inélégance de se manifester anti-clérical. Sur les prêtres il répétait une phrase de son père, qu'il affirme « radicale », et qui l'est en effet : « Ce sont des menteurs ou des imbéciles » (1). Son anti-cléricalisme de village était fait d'amour et de pitié. Il avait trop connu, dès son enfance, l'atmosphère irrespirable créée par ces bigotes « chez lesquelles la religion est une espèce de maladie noire qui leur racornit l'âme et qui fait d'elles des chefs-d'œuvre d'égoïsme roublard et d'hypocrisie amère » (2). Il avait vu de bonne heure le mal que le prêtre peut faire dans un ménage ; il continuait de voir sa puissance néfaste dans certains coins de province. Pour combattre avec quelque efficacité, il consentait, lui, le railleur et le sincère, à s'engager dans une de ces armées où tout officier est une canaille, où tout soldat est un imbécile et qu'on appelle des partis politiques. Il croyait obéir à une nécessité de l'action ; mais il ne manifestait pour son drapeau que tout juste l'enthousiasme indispensable. Si ses adversaires l'accusaient d'admirer le Bloc — il y

(1) *Mots d'écrit.*

(2) *Mots d'écrit.*

avait, paraît-il, à cette époque récente et lointaine, quelque chose qui s'appelait le Bloc — il protestait : « Je ne gaspille point la faculté précieuse de l'admiration » (1). Il raconte quelque part, qu'il a vu « à l'étalage d'une grande maison de comestibles une dinde stupéfiante. Elle est énorme et pleine de truffes. Elle coûte quatre-vingts francs » (2). Et il moralise : « Elle est superbe et odieuse. Elle a l'air d'une basse flatterie aux riches et d'une insulte aux pauvres. Elle donne d'abord envie de se flanquer une bonne indigestion ; puis, elle donne envie de pleurer ». Et le *blocard* conclut : « Tant qu'un misérable pourra mourir de froid et de faim au pays de cette dinde, le Bloc n'aura rien fait ». Le Bloc n'a rien fait, non plus que ses successeurs, non plus que Catholicisme et Monarchie ses prédécesseurs. Dès que l'amour coule entre les digues étanches d'une politique, qu'elle soit laïque ou cléricale, religion positive ou socialisme, comment le fleuve qui, avec sa grâce et sa spontanéité, perd jusqu'à son noble nom pour devenir la dédaigneuse et vile charité ou la ridicule et exploiteuse philanthropie, féconderait-il encore les proches campagnes ? Mais, Jules Renard, artiste qui connut souvent la perfection et observateur clairvoyant du détail, n'a rien du philosophe. Il ne pense pas assez profondément pour pénétrer la stupidité et l'impuissance de ce que les libres-penseurs de troupeau appellent leurs « idées », ou de ce que le troupeau des fidèles appelle sa « doctrine ».

Nous aimons d'abord en lui l'artiste de la période parfaite et l'homme épanoui et révélé. Puis, consentant joyeusement aux préparations nécessaires, nous aimons la beauté de l'évolution du premier, de l'extériorisation du second. L'homme, en effet, n'a pas évolué : les premières hostilités de la vie l'avaient rendu farouche et secret ; une heure vint où il prit confiance et laissa voir toutes ses vertus natives. Un mot de tendresse suffit à jeter Poil de Carotte aux douceurs de la confession. La tiédeur du

(1) Mots d'écrit.

(2) Mots d'écrit.

succès, fondant les neiges de timidité qui cachaient le vrai Jules Renard, on connut sa bonté simple et forte. Presque à chacune des pages qu'il écrivit depuis 1897, on est tenté de s'écrier — et Jules Renard, après un recul, avouerait que le second éloge le touche davantage — : « Ah ! le bon écrivain !... Ah ! le brave homme !... »

Note : Il existe de cette Conférence une publication à part, en brochure chez l'Éditeur Figulère et aujourd'hui épuisée.

La plaquette sur JULES RENARD contenait ces lignes dédicatoires :

« On me permettra de nommer ici les excellents artistes qui firent le succès de cette manifestation. Le public les applaudit avec un égal enthousiasme, et ce fut justice. J'adresse un remerciement à Mlle Blanche Albane, à Mlle Marcelle Schmidt, à M. Louis Bourny. Si je croyais ces pages assez fortes pour porter le poids d'une dédicace, je les dédierais à deux autres « diseurs » de cette matinée : à Mme Suzanne Després, profonde interprète de tant d'œuvres de pensée et magistrale créatrice de *Poil de Carotte*; à M. Lugné-Poé, grand artiste et grand lettré, qui a versé d'abondantes richesses étrangères au trésor de notre connaissance et de notre émotion... Mais ces deux noms ne sont-ils pas inséparables de celui de Jules Renard ?... »

H. R.

LE CINQUIÈME ÉVANGILE

Je trouve dans mes papiers cette coupure de la revue L'Université de Paris, organe de l'Association des Etudiants. Je n'ai pas noté la date de la conférence dont il y est rendu compte. Je ne me trompe guère, sans doute, en la fixant à novembre 1910.

Le philosophe Han Ryner a fait, à la Maison des Etudiants, une conférence sur son dernier livre : *Le Cinquième Evangile*. Présenté par notre camarade Barquissau, le dévoué président de la Conférence des Lettres, qui a synthétisé en quelques formules heureuses l'œuvre et le caractère du conférencier et a indiqué nettement que le sujet traité ce soir-là était de pure philosophie et en dehors de toute préoccupation religieuse, Han Ryner a expliqué d'abord comment son pragmatisme l'a engagé à séparer le trésor humain contenu dans les évangiles canoniques. Nous reproduisons ici le préambule de l'ouvrage, dont il a donné lecture :

« Plusieurs ayant écrit les choses qu'ils trouvaient dans leur cœur, mais qu'il croyaient que d'autres avaient vues avec les yeux du corps ou entendues avec les oreilles charnelles ;

« J'ai voulu aussi, ô mon âme d'amour et de rêve, mettre par ordre ce que tu sais, après m'en être exactement informé auprès de toi.

« ...Et, puisque le souvenir de Jésus, fluide et flottant comme un fantôme, a pris les formes successives de poètes qui se croyaient des historiens.

« Il prendra bien encore la forme d'un rêveur qui n'ignore pas que son rêve est un rêve.

« Car tu fus, ô Jésus, grossièrement thaumaturge comme l'ambition de celui que notre ignorance appelle Marc.

« Et tu te jouas à faire périr dans les eaux étonnées un troupeau de deux mille porcs.

« Et tu fus, selon la vanité de celui qui ne s'appelait point Johannès, le métaphysicien et le prédicateur de toi-même.

« Tu fus encore l'âpre poète de la haine contre les riches quand, pour crier son écrasement et sa soif de vengeance, l'Hellène que nous appelons sans savoir Lucas revêtif, masque qui ouvre la bouche plus grande et qui renforce la voix, la beauté tragique de ton visage.

« Mais tu devenais un sage de vie intérieure, de miséricorde et de paix, lorsque ta forme qui fuit était sculptée aux mains noblement naïves du faux Mathieu.

« Or, dans les plaines et sur le bord des lacs, ceux-là ont proclamé très haut l'évangile de la folie de haine, l'évangile de la folie mystique, l'évangile de la folie qui appelle et qui accepte le miracle ;

« Ou parfois, sur la montagne, ils ont bégayé tes premiers mots, Evangile de la pauvreté joyeuse, du détachement et de l'amour.

« Mais trop souvent, par des sentiers de crédulité, ils ont conduit Jésus sous des cieux qui s'ouvrent, sous des voix qui tombent de haut, sur des Thabors aux lumières théâtrales ;

« Et ils ont fait de lui un prophète, un Christ, un verbe de Dieu ;

« Et dans la suite des temps, d'autres, plus insensés, ont fait de lui un Dieu.

« C'est pourquoi je t'invite, ô fils de l'homme, à une ascension nouvelle. Pour que, dans la clarté sincère du soleil, tu montes vers le sommet réel et pour que tu deviennes enfin, ô Fils de l'Homme, un Homme. »

L'orateur souligne deux points dans cette page. Il a traité Jésus comme un homme, ce qui n'a rien de nouveau et n'a plus besoin d'être justifié. Mais son livre n'a,

en outre, aucune préférence à la vérité historique. C'est « l'œuvre d'un poète qui n'ignore pas que son rêve est un rêve. »

Avant de s'adresser exclusivement à son âme, pour que son amour ne perdît rien de son émotion sincère et pour que son rêve revêtît toute la beauté possible, il avait employé des années à l'étude, un peu décevante, des documents et de leurs commentaires successifs.

Les Évangiles canoniques ne sont pas seulement, aux yeux du rationaliste, des ouvrages tendancieux, ce sont encore des écrits tardifs. Les gauchissements du système définitif peuvent être dus soit au poids de la réalité, soit au poids de systèmes antérieurs ; et la critique au lieu d'atteindre quelques vérités historiques, arrive seulement à dégager les couches successives de la tradition. Arrivé à cette conviction, Han Ryner ne s'est plus senti le droit de tenter une œuvre historique, mais seulement celui d'essayer un poème.

Car il lui a semblé que l'un des deux poèmes nécessaires du christianisme primitif restait à écrire.

Le christianisme primitif lui apparaît, en effet, comme l'alliance un instant efficace de Jérusalem et d'Athènes contre Rome. A ses yeux, Rome, force brutale ou ruse politique, administration ou dogme, est toujours la tyrannie, est toujours la *Bête*. Au contraire, Jérusalem et Athènes sont, dans l'antiquité, les deux nobles aspirations, les deux grands efforts pour créer l'idéal.

Or, ici comme là, l'idéal a pris deux formes différentes : surhumain avec le rêve israélite du Messie, avec le rêve hellénique du Verbe, il devient humain avec l'effort juif pour réaliser le juste, avec l'effort grec pour réaliser le sage.

Grâce à un certain nombre de juifs alexandrins, le poème surhumain de l'identification du Messie avec le Verbe a été réalisé.

Préparé par les auteurs inconnus de la *Sapience* et des *Proverbes* qui font de la sagesse une sorte de Dieu second qui collabore à la création et au gouvernement de l'uni-

vers ; — par Aristobule qui, deux cents ans avant Jésus-Christ, identifie déjà cette sagesse avec le Verbe du *Timée* de Platon ; — par toute l'école de Philon qui reprend cette identification : le merveilleux poème a été écrit au quatrième Evangile. Il nous fait comprendre comment les doctes de la maison d'Israël et les doctes d'entre les nations purent communier dans la « folie de la croix ». Il nous dit l'esprit du premier christianisme.

Il restait à dire l'âme de ce glorieux mouvement. Il restait à montrer sur quel terrain les humbles Israélites et les humbles de la gentilité peuvent s'entendre et s'allier.

La conquête des humbles ne peut se faire que sur le plan moral. Or, rien n'est plus difficile à dégager que la doctrine morale de Jésus. Luc et Mathieu nous présentent deux Jésus différents et souvent contradictoires. Adopterons-nous le Jésus haineux et « sans-culotte » qui, dans Luc, prononce des paroles si terriblement révolutionnaires et crie d'implacables malédictions contre les riches ? Ou, allant sur la montagne, écouterons-nous le discours de miséricorde, de paix et de pardon que rapporte Mathieu ?

Il n'est pas impossible que Jésus ait prononcé, à des périodes diverses de son évolution, ces paroles-ci et ces paroles-là. Mais Han Ryner croit que les discours violents ne marquèrent qu'une époque en quelque sorte préliminaire et pour ainsi dire la préface du véritable Jésus. Le vrai christianisme est pour lui comme pour François d'Assise ou Tolstoï, inclus tout entier au discours sur la montagne. Ou plutôt le discours sur la montagne n'est qu'une indication précieuse et comme le point de départ d'une courbe qu'il faut continuer. C'est ce que l'auteur a tenté dans un grand nombre de paraboles nouvelles. Quant aux récits, ils n'ont dans son œuvre que l'intérêt poétique d'amener et d'éclairer les discours. Ou parfois ils sont comme des discours qui se cachent, des symboles vêtus de lumière mouvante et des paraboles en action.

Appliqué exclusivement à indiquer la suite des idées,

nous avons négligé de dire la vie, l'éloquence, le mouvement et la clarté de cette conférence.

La contradiction ne fut pas sans intérêt. Des questions et des objections furent présentées sous une forme saisissante par notre camarade Barquissau, par MM. Lorulot et Poinso. Le conférencier y répondit avec une clarté qui satisfît tous les auditeurs.

Tous ceux qui ont assisté à cette belle soirée en sont sortis avec le désir de connaître le livre dont il y fut question et de passer quelques heures de pensée et de joie à voir agir et à entendre parler le Jésus du *Cinquième Evangile*, juste adouci de sagesse, sage brûlé des flammes de la justice.

BANQUET DU « CINQUIÈME ÉVANGILE »

En décembre 1910, de nombreux amis fêtèrent en un banquet la parution récente de mon Cinquième Évangile. Au dessert, d'éloquents discours furent prononcés par Madame Vera Starkoff, par MM. Georges Simon Savigny, Jean Ott, Pierre Jaudon, M.-C. Poinso, Saint-Pol Roux, Eugène Figuière, Jules Bois et par J.-H. Rosny aîné, qui présidait cette fraternelle manifestation. Au compte-rendu donné par M. R. Christian-Frogé dans Les Loups de Janvier 1911, j'emprunte ce résumé de l'allocution par laquelle je répondis :

Après avoir remercié toute l'assistance, « riche bouquet d'espérances et de jeunes gloires autour d'un admirable bouquet de gloires jeunes », le grand philosophe s'adressa ainsi au Président :

« N'ayons pas peur des grands mots quand nous parlons des grands hommes. Je salue l'avenir immortel de Rosny, auteur de ces impérissables poèmes : LA JUIVE, L'IMPERIEUSE BONTÉ, LA VAGUE ROUGE; auteur aussi de ce livre puissant : LE PLURALISME qui, lorsqu'il trouvera ses lecteurs, n'apportera pas seulement un enrichissement, mais — puisqu'il touche aux fondateurs intimes de la méthode — un renouvellement de toute la spéculation philosophique. » Puis, Han Ryner remercie en particulier chacun des orateurs, et adresse un souvenir ému « aux amis des temps difficiles. »

Alors il fait un magnifique éloge de la jeunesse actuelle, de cette jeunesse vibrante qui unit les préoccupations sociales aux inquiétudes métaphysiques, et qui pres-

sent que la solution universelle est dans l'amour. D'ailleurs, cette grandiose manifestation où toute la jeunesse littéraire vient honorer « la tendresse et la probité » d'un écrivain de la génération précédente, ne permet-elle pas toutes les espérances de justice et d'amour ? L'orateur pourtant déclare ne pouvoir réussir à se défendre de toute inquiétude. Plusieurs sont absents « parmi ceux qui l'aime le plus et qui croient l'aimer le mieux. Est-ce que leur âme passionnée et jalouse ne pourrait supporter le spectacle de tant d'amitiés groupées autour de celui dont ils aiment la pensée ? »

Et l'orateur s'écrie avec lyrisme :

« Je n'entendais pas seulement les paroles que vous
« versiez sur moi comme des parfums ou que vous tres-
« siez autour de ma tête comme des couronnes. J'enten-
« dais aussi les pensées souffrantes de ces âmes passion-
« nées. Sur la plénitude des discours, elles dardaient je
« ne sais quels rayons torrides ou soufflaient je ne sais
« quel vent âcre ; et elles soulevaient comme une buée
« propice aux fantômes. Je n'assistais pas seulement au
« noble spectacle groupé ici, et à des scènes lointaines et
« douloureuses. Une vision fantastique m'apparais-
« sait aussi. Le Maître de la Parole et de l'Amour me
« montrait son visage doux et mélancolique comme une
« consolation. Autour de lui, des hommes se pressaient
« pour l'entendre. Quels hommes ? Tantôt ils portaient,
« avec de nobles vêtements archaïques, les visages ten-
« dres ou rudes que les peintres donnent aux apôtres.
« Tantôt, vêtus à la moderne, ils offraient des visages
« que je connais bien, des visages dont j'aime le sourire
« et la lumière. Mais, parfois, visages et vêtements s'im-
« précisaient ; et les hommes flottants et vagues que je
« voyais symbolisaient peut-être toute cette pauvre huma-
« nité qui n'a jamais su que se torturer elle-même. Or,
« parlant tantôt à ses disciples, tantôt à mes amis, tan-
« tôt à tous les hommes, le Maître des douceurs incom-
« parables disait à peu près :

« O mes bien-aimés, si vous m'aimez comme il con-
« vient, si vous m'aimez comme je veux, pour votre bon-

« heur, que vous m'aimiez, réjouissez-vous donc pour cha-
« que ami qui vient à moi.

« Réjouissez-vous : chaque fois que je fais la con-
« quête d'un cœur, je vous donne un frère de plus. Il
« est votre semblable, puisque la pensée et la parole qui
« vous émeuvent et vous appellent efficacement, l'appel-
« lent et l'émeuvent. Aimez-le pour ce qu'il y a de com-
« mun entre vous. Aimez-le aussi pour ce qu'il apporte
« de différent et d'irréductible, richesse nouvelle au tré-
« sor de notre amour. Il faut que notre amour devienne
« riche et varié comme l'humanité elle-même. O mes
« bien-aimés, je vous ai promis de vous faire pêcheurs
« d'hommes. Que votre filet subtil et dévoué m'amène
« donc tout le poisson du Lac, je veux dire tous les
« cœurs des hommes... O mes bien-aimés, un jour que
« nous serons de loisir, je vous dirai la Parabole de
« l'Homme qui avait trouvé une Pierre d'aimant.

« Car le Fils de l'Homme veut être semblable à l'ai-
« mant ; il ne veut pas seulement attirer le fer ; mais
« le fer qu'il a touché doit devenir capable d'attirer à
« son tour... O mes bien-aimés, l'amour est une flamme.
« Comment pouvez-vous craindre que l'ardeur des flam-
« mes qu'on y ajoute la diminue ? Pour moi, plus mes
« amis deviennent nombreux, et plus j'ai à donner à cha-
« cun d'eux.

« Ne donnez pas le nom d'amour à la passion jalouse.
« Elle est une communauté de haines ; et seuls les sol-
« dats d'une armée ou les brigands d'une bande com-
« mettront l'erreur de l'appeler : Amour. La passion
« n'est-elle pas, au vase de l'amour, un acide qui le ronge
« et qui le perce ? Si tu hais l'ami de ton ami, ah ! com-
« me tu es près de haïr ton ami lui-même. Regardez les
« amours des hommes et des femmes vulgaires, et voyez
« combien elles durent peu. C'est qu'elles sont passion
« et jalousie. N'apportez pas, dans vos viriles tendres-
« ses, la tare de la passion. Evitez l'amour passionné,
« maison divisée avec elle-même, et qui périra... O mes
« bien-aimés, je suis venu apporter le feu sur la Terre,
« et qu'est-ce que je demande, sinon qu'il brûle ? Ne

« soyez jamais autour de ma flamme le cercle froid qui
« la resserre et qui risque de l'éteindre. Soyez des flam-
« mes semblables, et élargissez à l'infini le cercle du noble
« incendie ! »

Après ce discours prêté à Jésus, Han Ryner déclare qu'il n'a pas cru devoir cacher ses viriles mélancolies.

« Car — dit-il — nos inquiétudes de perfectionne-
« ment pour nous et pour ceux que nous aimons, il me
« semble que nous devons les porter devant nous comme
« des flambeaux ! » Cependant le philosophe écarte enfin
la tristesse pour se donner à la joie et à l'espérance. Et
il boit « à tous ses amis », à ses amis anciens, à ses amis
nouveaux, à ses amis futurs, aux amis de la treizième et
de la première heure. *Aux nobles loups qui gardent intact
le culte du grand art*, enfin à ceux qui, après sa mort, le
connaîtront et l'aimeront à travers ses œuvres : « S'ils
me connaissent à travers les livres que j'écrirai désor-
mais, ah ! comme — grâce à vous — ils m'aimeront et
comme ils me verront beau malgré les faiblesses de la
conception et les trahisons du verbe ; ils me verront tout
revêtu de la lumière de votre tendresse et de la flamme
de vos cœurs ! »

Cette admirable péroraison fut accueillie par des ap-
plaudissements frénétiques. On se précipita vers l'ora-
teur. Des mains tendues, des accolades chaleureuses...
Toute la jeunesse enthousiasmée voulait crier son admi-
ration sincère au Maître vénéré.

VIVE LE ROI

A la revue l'Hexagramme de mars-avril 1911 j'emprunte ces quelques lignes :

« Un Comité d'initiative s'est formé sous la présidence de M. Henri de Régnier, et comprenant un grand nombre de littérateurs comme MM. Pierre Jaudon, Mercereau, Guillaume Apollinaire, Paul Fort, etc., dans le but de faire connaître des œuvres dramatiques nouvelles et de faciliter l'accès de la scène aux auteurs qui soumettent leurs pièces à ce Comité.

« Cet aréopage littéraire avait, au cours d'une précédente réunion chez l'éditeur Figuière, décidé de donner une lecture publique de la belle œuvre d'Henri Ryner, Vive le Roi, éditée l'an dernier par le Cabinet du Pamphlétaire.

« C'est au théâtre de l'Odéon mis gracieusement à la disposition du Comité par M. Antoine, qu'avait lieu cette lecture.

« Avant l'auteur, M. Pierre Jaudon vint expliquer que le Comité d'initiative avait décidé de faire ses efforts pour obtenir d'un directeur de théâtre la représentation des œuvres dignes de la scène et de faire lire celles qui, tout en méritant l'attention du public par leur valeur, ne pourraient être représentées. »

Devant la composition de la salle, je crus devoir, en ennemi du scandale, faire précéder ma lecture de quelques paroles apaisantes. Quelques jours plus tard, un ami qui désire rester anonyme, m'en remit la sténographie :

MESDAMES,

MESSIEURS,

Ne craignez pas que je vous impose un discours. Je

n'aurai pas la maladresse de fatiguer à des bavardages préliminaires une bienveillance et une attention dont j'aurai si grand besoin tout à l'heure. Mais — même après les paroles si élégamment spirituelles et si discrètement complètes de Pierre Jaudon — n'ai-je pas le devoir strict de joindre aux remerciements que le Comité d'Initiative Théâtral adressait à M. Antoine l'expression de ma gratitude personnelle ? Or je dors tout ensemble la reconnaissance de celui qui a accepté un service et le merci — également ému et plus embarrassé — de celui qui a refusé une offre généreuse. Avec cette scène accoutumée aux nobles tentatives et cette salle habituée à la présence des élites, M. Antoine nous offrait la voix savante et la fougue ordonnée des artistes de l'Odéon. Mon premier mouvement avait été d'accepter cette générosité comme les autres.

Mais des amis m'ont demandé, avec insistance, de lire moi-même. Je ne vous répéterai pas les arguments dont ils appuyaient leur demande. Ces arguments ne m'ont pas décidé et ils ne pouvaient pas me décider : je ne me juge pas avec la même faveur que mes amis ; ce qui chez eux est indulgence et marque d'affection serait chez moi présomption ridicule.

Je vais vous dévoiler le motif secret qui me fit céder à leur désir.

La science, l'habileté, l'ardeur volontaire des éminents artistes de cette maison auraient donné le relief et la vie dramatique à ce qui est peut-être plutôt dialogue philosophique. Vos oreilles, dupées par la magie du talent, auraient cru entendre une véritable pièce et j'aurais obtenu, par surprise, un succès que je ne mérite point.

Cette transformation trop avantageuse, outre qu'il ne me paraissait pas tout à fait honnête de l'accepter, se heurtait chez moi à une répugnance plus gravement motivée.

Vous êtes venus, Mesdames et Messieurs, de tous les points de l'horizon intellectuel, de tous les points de l'horizon moral, de tous les points même de l'horizon politique. N'auriez-vous pas contradictoirement acclamé ou

conspué des personnages que j'ai voulu calmes, presque abstraits et qui soudain — fils dont la gloire dangereuse désole le père — seraient devenus éloquents et passionnés.

L'œuvre que je vais vous lire ne fut pas écrite à Paris, dans le tumulte de la bataille, par un homme qui appartient à un parti. Elle fut pensée et composée dans la solitude, parmi la lumière sereine des montagnes de Provence, par un philosophe qui s'applique à regarder les problèmes sous leur aspect d'éternité.

Plus que la couleur vibrante d'une diction habile, j'ai cru que conviendrait à mon essai le dessin gauche mais précis d'une lecture d'auteur. Quoi que puissent prétendre ses amis, l'auteur ne sait pas lire ; du moins, il sait exactement ce qu'il a voulu dire, et qu'il n'a cherché aucun effet extérieur, et que sa pensée ne veut ni blesser et faire crier les uns, ni flatter les autres et s'en faire acclamer : elle désire simplement être comprise de tous. Ce n'est pas aux passions, c'est aux intelligences que je m'adresse. Ma grande joie serait d'éteindre, ou tout au moins d'amortir, les passions et de me faire écouter dans cette paix des hauteurs qui fut promise aux hommes de bonne volonté.

LE PARTHENON DU XX^{me} SIÈCLE

Dans le numéro de février 1912, du Parthénon, revue indépendante, littéraire et politique, je trouve ce compte-rendu :

Sous ce titre, *Le Parthénon du xx^e siècle*, notre collaborateur et ami Han Ryner a prononcé, le 22 février, une admirable et émouvante conférence. Il a défini, en une langue de subtilité harmonieuse, les tendances de son programme philosophique et littéraire. Et voici que chacune de ses remarques, par une coïncidence continue, précisa et éclaira les différentes parties du programme de cette revue.

Nos lecteurs liront avec intérêt une analyse détaillée de cette conférence :

Le conférencier déclare d'abord que lorsque la baronne Brault a donné à la revue son titre définitif elle a « en un raccourci de lumière », exprimé notre idéal commun. Et peut-être le sous-titre explique analytiquement ce que le premier mot indique en une puissante synthèse.

« Rappelons-nous, Mesdames et Messieurs, avant d'être, au Paris du xx^e siècle, une revue qui, page par page, numéro par numéro, dressera, nous l'espérons, le plus admirable des temples idéologiques, le Parthénon fut, sur la tête de la plus glorieuse des villes, — sur l'Acropole d'Athènes, — une couronne faite de marbre, de suavité austère et de souriant équilibre. Le nom même de ce monument dont chaque pierre est un chef-d'œuvre nous apparaît comme une lumière sur un sommet. »

Pourquoi, se demande l'orateur, ce temple de Minerve ne s'appelait-il pas simplement : le temple de Minerve,

l'Athénée ? Pourquoi s'appelait-il : le temple de la Vierge ? Si le christianisme de saint Paul avait été déjà le christianisme du moyen âge, le nom de ce temple n'aurait-il pas inspiré à l'Apôtre un discours encore plus troublant pour les Aréopagites que le discours qui lui fut inspiré par l'autel au « dieu inconnu » ?

« Les prétendants sont nombreux qui aspirent à la main de Minerve, mais pour elle toute union serait une mésalliance. La Pensée se mésallie toujours, soit qu'à Rome elle épouse le soldat, l'administrateur ou le prêtre, soit qu'à Carthage elle s'allie au commerçant. Après de telles unions, elle n'est plus féconde qu'en gestes violents ou trompeurs, qu'en paroles brutalement dogmatiques ou sournoisement mensongères. Qu'elle reste vierge si elle veut que sa marche se rythme en sagesse et en beauté ; qu'elle reste vierge si elle veut, enfantant de l'éternel, devenir la mère du Verbe. »

Mais seule pourra rester vierge la pensée dont l'origine sera pure.

« La Vierge doit d'abord — si vous me permettez d'emprunter mon langage à un autre système de symboles — être l'immaculée conception. Jupiter connaît, outre son épouse, l'orgueilleuse Junon, mille maîtresses belles et fécondes. Il peut obtenir d'elles les enfants les plus divers, même Hercule et Vulcain, les deux formes de la force bienfaisante. Mais la Sagesse ne peut sortir que de son cerveau et de sa méditation. La Sagesse est l'enfant sans mère. Les rencontres fortuites ou le légitime orgueil que nous avons éprouvé peuvent nous donner mille pensées utiles et relativement nobles. Mais notre sagesse doit sortir tout armée d'un recueillement replié sur lui-même. »

Puis l'orateur cherche dans le sous-titre de la Revue l'expression plus analytique de son idéal. Et il s'étonne d'y rencontrer le mot : « Politique ». La politique n'est-elle donc pas le plus infâme ennemi de la Sagesse ?... Mais peut-être la Sagesse prend-elle le nom de Politique dans sa lutte même contre la Politique. Il rappelle le mot de Pascal sur « la véritable éloquence » qui « se

moque de l'éloquence » ; le mot d'Aristote sur la nécessité de « philosopher » pour « ne pas philosopher ». Le positivisme, pour écarter la métaphysique, est obligé de devenir une métaphysique, une affirmation de l'inconnaissable. D'ailleurs, suivant un mot connu, si nous ne nous occupons pas de politique, la politique s'occupe de nous. Il serait dangereux que notre mépris fût fait d'ignorance. Quand le docteur Stockmann, dans *l'Ennemi du Peuple* d'Ibsen, démontre que la source qui alimente la ville est empoisonnée et cause seule l'épidémie qui afflige la Cité, Politikos lui rappelle que cette source fait la fortune des commerçants en attirant les baigneurs étrangers et que la question n'est pas uniquement scientifique.

« Les adorateurs de Minerve résolvent toutes les questions pratiques par la justice et le sourire, par le renoncement et l'amour. Toujours Politikos vient leur crier qu'ils courent aux abîmes et qu'on n'est pas en présence d'une question de justice ou d'amour. Au nom de ce qu'il nomme le Salut du Peuple et la Loi Suprême, et qui n'est que l'avantage de Politikos, il nous interdit équité et générosité. Mais nous empêcherons son envahissement ; nous montrerons, en toute occasion, combien le côté politique des questions est misérable et artificiel et qu'il faut se détourner avec dégoût de cette face d'ombre et de grimace. Et nous appellerons cela notre politique, puisque Minerve, victorieuse de Pallas, prit le nom de Pallas. Notre politique sera précisément notre victoire sur ce que le vulgaire appelle politique : devant l'Océan de ténèbres, elle sera un rivage de clarté ; devant l'Océan de haines sournoises et de tempêtes violentes, elle sera un port de sérénité et d'amour ; elle dressera, invincible, devant le déferlement de l'Océan d'ordures, une falaise de probité lumineuse, d'honneur et de vérité. »

On a trouvé inutile d'informer que la Revue sera philosophique et que Minerve pense. Mais on affirme que la Revue sera littéraire et que Minerve est belle.

« Nous cassons, au nom de notre cœur et de notre raison, le jugement du berger sensuel de l'Ida et du bru-

tal Mars de Rome. Non, Vénus avec ses grâces mièvres et ses fondantes mignardises, n'est pas la beauté véritable. Et nous rions de voir Politikoş décerner la pomme d'or à Junon prometteuse de royauté. Ni séduction, ni tyrannie, la beauté suprême est faite d'équilibre philosophique et lyrique, et ses yeux sont lumière, et son sourire est grave persuasion. »

C'est par un scrupule peut-être excessif que la Revue se déclare formellement indépendante. Ce qui exprime dépendance et ordre obtenu par le dehors doit porter un nom romain. Le titre grec du Parthénon suffit à annoncer pensée indépendante et recherche sincère.

Dans sa péroraison, le conférencier résume en formules nouvelles les principales idées de son discours : « Que notre pensée, conclut-il, soit d'origine pure et se maintienne vierge de tout calcul, si nous voulons qu'elle nous dicte les paroles d'éternité et que glorieusement elle enfante le Verbe. »

Orateur d'une étonnante souplesse, Han Ryner termina sur des phrases de confiante sérénité. Emu, son public lui réserva le plus enthousiaste et le plus mérité des accueils.

LE BANQUET DU PRINCE DES CONTEURS

Le dimanche 10 novembre 1912, plus de trois cents amis m'offraient un banquet à l'occasion de mon élection comme Prince des Conteurs. J.-H. Rosny aîné, qui présidait, prononça un admirable et généreux discours. Je lui succédai. Après moi, devaient parler, de façon fort belle et fort diverse, Mmes Aurel et Vera Starkoff, MM. Pierre Mille, Paul Fort, Paul Brulat, Belval-Delahaye, Paul Dermée, Georges Simon-Savigny, Florian-Parmen-tier et André Colomer. Je découpe les pages suivantes dans le N° du 12 novembre du journal Les Nouvelles :

Voici le résumé du vibrant discours que prononça l'auteur des *Paraboles Cyniques*:

« Voici un problème que je me suis posé bien souvent. Pourquoi l'orgueil de Villiers-de-l'Isle-Adam soulève-t-il en nous des émois joyeux comme tout spectacle héroïque ? Pourquoi l'orgueil d'Alfred de Vigny nous est-il sympathique ? Pourquoi, au contraire, malgré notre admiration pour son œuvre formidable, malgré notre effarement heureux devant la richesse intarissable de son imagination, malgré notre stupeur, j'allais dire adoratrice, devant la puissance de son verbe, l'orgueil de Victor Hugo nous cause-t-il gêne et déplaisir ? C'est peut-être que l'orgueil nous paraît un devoir et une nécessité vitale pour le génie ou le talent méconnus. Ceux que ne réchauffe pas le foyer extérieur du succès, il faut bien, pour qu'ils réalisent leur œuvre, qu'ils trouvent la force et l'ardeur en eux-mêmes, et chez eux l'orgueil n'est qu'une forme du courage. Il est beau comme une révolte quand il confredit le silence ou les huées de la foule.

Mais, s'il répète des rumeurs extérieures, voici qu'il s'enlaidit et s'appauvrit comme une vanité de parvenu. »

Han Ryner continue quelque temps sur ce thème. Il déclare que, pendant les longues années de boycottage et de conspiration du silence qu'il lui fallut traverser, il a bien rempli son devoir d'orgueil : jamais une heure de découragement ne vint interrompre son effort souterrain et arrêter une fertilité que l'ignorance de tous semblait rendre vaine et comme stérile. En quelques phrases émues, il remercie la jeunesse littéraire qui l'a enfin délivré du rigide devoir d'orgueil, pour lui imposer le souriant devoir de modestie. Désormais, aux heures où l'on a besoin de se tonifier par des pensées encourageantes, il ne sera plus condamné à les tirer de lui-même ; il se rappellera le grand élan de la jeunesse vers lui et ce titre de « Prince des Conteurs » qu'elle lui a décerné comme un magnifique témoignage d'amour.

Mais son souvenir entourera toujours le titre des guillemets et du sourire nécessaires.

Car si les trois mots « Prince des Conteurs » cessent d'être un titre enveloppé de sourire et de guillemets pour devenir un jugement et un éloge, Han Ryner déclare, aux applaudissements enthousiastes de la salle, qu'un seul de ses contemporains peut porter sans en être écrasé une aussi lourde couronne et que cet homme est notre grand Rosny.

A ce moment, Rosny proteste.

Mais Han Ryner :

« Puisqu'il résiste, renouvelons l'attaque ; puisqu'il proteste, accablons-le sous le poids de sa propre lumière. »

Par une analyse rapide de l'œuvre de Rosny, l'orateur montre que cette œuvre domine tout le vaste empire du récit, présent, préhistoire, passé historique, avenir, merveilleux et philosophie. « Combien même elle le dépasse par certains livres, comme ce *Pluralisme* qui, lorsque les aveugles professionnels de la Sorbonne le découvriront enfin, deviendra le *Discours de la méthode* du vingtième siècle. »

Mais, encore que la gloire de Rosny aîné soit fort loin d'égaliser son génie, elle est déjà trop profonde et même trop large pour que, lui décerner officiellement ce titre de « Prince », qui couronna toujours des inconnus ou des méconnus, ne fût pas la pire des impertinences. C'est ce que la jeunesse littéraire, avec son admirable délicatesse, a bien senti au moment du referendum.

Mais le conte moderne, quoi qu'en puissent penser les gens qui ne cherchent la littérature que dans certains journaux, est merveilleusement vivant et riche. Parmi ceux-là même qui ont voté pour lui, l'orateur déclare que beaucoup méritaient le titre autant et plus que lui-même. Et nul, ajoute-t-il, ne poussera la mauvaise foi jusqu'à interpréter leur vote comme un geste d'abdication et un menteur aveu d'infériorité.

— Alors, s'écrie quelqu'un, que signifie leur vote ?

Han Ryner se tourne vers le point de la salle d'où est partie la question. Et il y répond avec une verve qui s'exalte et s'irrite presque.

Le vote généreux de tous ces princes du conte, affirme-t-il, a une signification générale et une signification personnelle.

Il signifie d'abord qu'il faut rendre au mot *conte* son noble sens traditionnel. Les récits rabâcheurs d'adultères et de couchages n'appartiennent pas à la littérature, sont de ces pauvretés qui ne méritent aucun nom littéraire. Dans le pays de Rabelais, de Voltaire, de Diderot, de Villiers de l'Isle Adam, le mot *conte* doit continuer à désigner le récit dont les arabesques aimables s'inscrivent sur un fond de pensée solide. La jeunesse littéraire élève les choses avilies en même temps que les noms flétris, et elle a voulu pour « prince des conteurs » un conteur philosophique et qui même eût à plusieurs reprises exprimé directement sa pensée sans le voile du récit. Elle pouvait choisir entre plusieurs et c'est pour-quoi son choix a une signification personnelle.

En un élan de justice, elle a donné trop, affirme l'orateur, à celui auquel on n'accordait pas assez. « Il y a

beaucoup d'amour dans cette justice généreuse ; mais, si touché que soit mon cœur, permettez à mon esprit d'être fier, car il y a un peu de justice dans cette générosité et dans cet amour. » L'auteur des *Paraboles Cyniques* explique que la jeunesse a raison d'aimer en lui son amour pour la jeunesse, pour la sincérité, pour la nécessité de renouvellement qui seule permet à la littérature de n'être pas le marais empoisonneur, mais la vaste mer toujours agitée et bienfaisante.

Et il ajoute qu'on a donné à un combattant une arme de combat.

L'orateur étudie la signification des deux élections littéraires du dernier été et la trouve plus belliqueuse que celle des précédentes élections de « Princes des Poètes ».

Mais il ne veut que d'un combat qui reste toujours noble, qui n'attaque pas les hommes, qui n'emploie, même contre les pires ennemis, que les seules armes de l'amour.

Il va jusqu'à se réjouir des calomnies et des injures parce qu'elles montreront aux meilleurs de ceux qui se croient nos ennemis la bassesse de leurs compagnons d'armes et nous feront, de ces meilleurs, des amis et des frères. Quant aux pires, quant aux incurables, à vouloir nous déshonorer, ils ne feront que se déshonorer eux-mêmes.

L'orateur finit par des remerciements à ceux qui lui ont montré, soit pendant la période électorale, soit pour la préparation de la fête d'aujourd'hui, tant de dévouement volontairement obscur. Il s'en montrera toujours digne par sa modestie personnelle et par sa fierté pour la plus belle et la plus riche en promesses de toutes les jeunesses littéraires.

ANDRÉ JAYET ou L'AUTODIDACTE

Le dimanche 9 mars 1913, plus de cent cinquante convives fêtaient en un banquet, André Jayet « le cordonnier-philosophe », qui venait, après vingt années de travail persévérant, d'achever son livre La Théorie du Succès. À ce banquet, que je présidais, prirent successivement la parole MM. Michel Pons, Fernand Hauser, François Fournier, Adrien Frissant, de Courtois, Paul Brulat, Joseph Python et André Jayet. J'emprunte ce qui suit au numéro d'avril 1913 de la revue La Musette :

Le Prince des Conteurs, Han Ryner, l'auteur de tant d'œuvres littéraires, prit la parole. Il le fit éloquemment et en termes remarquables tant par l'élévation de la pensée que par le tenue de son discours.

Après avoir salué Fernand Hauser qui a toujours voulu être à la peine et qui n'a pas voulu être à l'honneur, Han Ryner explique pourquoi il a accepté la présidence de ce banquet. Il a surtout voulu éviter qu'elle fût confiée à un homme capable d'ironie sans générosité. Or, dans le cas de Jayet, l'ironie était aussi facile qu'absurde et injuste. « Son écœurante facilité fera reculer tout esprit un peu noble ou un peu délicat, mais elle attirera irrésistiblement les êtres bas ou superficiels. » L'orateur s'écrie : « Qu'on ne se méprenne pas sur nos sentiments. Nous ne sommes pas les ennemis de l'esprit, de la finesse ou de la gaité. » Et, dans un couplet très applaudi, il distingue les diverses sortes de rire. Essayons de reconstituer ce passage : « Sur nos sentiments comme sur nos pensées, sur le cantique de nos tendresses comme sur l'expression de nos viriles amitiés, nous aimons faire

flotter la grâce et la pudeur du sourire. Nous aimons le rire, quand il est la chanson de la jeunesse et de la santé physique et morale. Surtout nous aimons et nous admirons le rire lorsque, fanfare du courage, il sonne la charge contre les puissances malfaisantes, personnalités tyranniques, dogmes intolérants ou brutales folies collectives. Mais nous méprisons et nous détestons le ricanement qui tombe du grand sur le petit, nous méprisons et nous détestons le ricanement qui insulte et qui écrase le faible sans défense ; nous détestons et nous méprisons tout rire qui sonne la lâcheté et la petite trahison. »

Même si l'œuvre à laquelle Jayet a donné vingt ans d'efforts ne méritait pas d'être publiée, il faudrait éviter la cruauté de l'ironie. Le conseil d'abstention devrait être donné avec les précautions les plus délicates et la plus fraternelle tendresse. Si ce cas s'était présenté l'orateur aurait lu à Jayet le poème d'Alfred de Vigny intitulé *La Flûte*. Le musicien n'est pas coupable quand le souffle est juste et que l'instrument indocile produit un son qui est faux. Ainsi l'âme la plus noble peut, faute d'une certaine clarté méthodique dans les idées ou d'un vocabulaire suffisamment précis, ne pas réussir à s'exprimer pour les autres. Elle n'en est pas moins grande pour cela.

Mais Han Ryner se réjouit de n'avoir pas eu à donner à Jayet de telles consolations. *La théorie du succès* est un beau livre où la noblesse du sentiment a produit des pensées claires et utiles.

L'orateur montre qu'en littérature comme partout, la vie n'est que mouvement et évolution. Mais ici les forces d'immobilisation et de mort sont nombreuses et terribles. Or il ne connaît, pour les combattre, que trois puissances de renouvellement : le génie, la jeunesse et l'autodidactisme. Nous devons aimer ces rénovateurs de la vie, même quand ils nous font payer leurs bienfaits par un peu d'efforts. « Le génie lui-même a rarement pour compagne la perfection. Le plus souvent il marche avec une escorte d'étrangetés et de bizarreries. Et nos petits ironistes, qui s'attardent à regarder en riant le gros ventre de Silène

ou les danses lascives des Bacchantes, n'aperçoivent pas, au centre du cortège, le merveilleux rayonnement de Dionysos. La jeunesse, sur un visage émouvant de beauté nouvelle, porte toute une couronne de défauts brillants et charmants. » L'orateur étudie ensuite en détail les qualités et les défauts de l'autodidacte. Il constate qu'à force de travail, André Jayet a su éviter la plupart de ces défauts. Son livre est clair et exempt de tout pédantisme. Le mot est précis ; la phrase est presque toujours courte et simple. « Il abonde en ces formules rapides et ingénieuses qui présentent une pensée sous des aspects divers dans une lumière changeante. Plus d'une fois en le lisant j'ai imaginé que la malicieuse destinée avait réincarné le riche Sénèque en André Jayet pour lui apprendre quelques-unes de ces vérités que seule la pauvreté peut nous enseigner. » L'orateur vante ensuite le robuste individualisme et l'optimisme volontaire et sans aveuglement qu'expose *La Théorie du Succès*. Quand l'œuvre paraîtra, nous l'aimerons tous pour sa beauté et pour son utilité tonifiante. Aujourd'hui, nous avons voulu par notre présence, fêter surtout un homme qui a su donner vingt ans de travail à une œuvre qu'il n'était même pas certain de voir publier un jour. « Il y a là un des plus magnifiques exemples qu'on puisse imaginer d'humble courage et d'obscur persévérance. »

LOUIS GUILLEMARD

Je retrouve, sans date, une coupure d'un journal corporatif qui rend compte des obsèques de Louis Guillemard, professeur-adjoint au Lycée Charlemagne. La coupure, non datée, dit: « Les obsèques ont eu lieu le 15 octobre. » Le 15 octobre 1913, si je ne me trompe.

Les obsèques ont eu lieu le 15 octobre, au milieu d'un cortège imposant de parents, d'amis et de collègues.

Au cimetière, M. le Proviseur du Lycée Charlemagne a rendu hommage aux qualités professionnelles de Guillemard et a vanté son dévouement au Lycée Charlemagne et à l'Université.

Puis notre ami Henri Ner (Han Ryner) lui a adressé au nom de ses collègues le dernier adieu.

Nous reproduisons les belles paroles de Ner, en le remerciant d'avoir exprimé, avec tant de délicatesse et d'une manière singulièrement impressionnante, de nobles sentiments.

Discours de HENRI NER

Au nom de tes collègues du Lycée Charlemagne, je viens t'apporter, cher Guillemard, le plus amical et le plus douloureux des adieux. Mais est-ce bien « Adieu » que nous te disons ? La brusquerie et l'inattendu de la catastrophe la rendent pour nous comme irréaliste. Nous ne parvenons pas à t'imaginer étendu dans le cercueil, toi que nous n'avons pas vu étendu sur le lit de douleur et d'impuissance. Toujours vivant, tu te dresses dans notre mémoire. Oui, je vois une brume étrange, et comme de cauchemar, envelopper la statue précise et animée que

modèlent nos souvenirs familiers. Mais seules des paroles créent la brume étrange, comme de cauchemar ; nulle image de maladie ou de mort n'y flotte, empêchant de voir la statue vivante et vaillante. Ces humbles et robustes vertus d'exactitude sans défaillance, de souriante patience, de persévérance que rien ne rebute et que rien n'enfièvre, et la bonne humeur, et la gaieté que ne gâte jamais rien de méchant ou de vulgaire, ces robustes vertus qui permettent de porter tête droite — et j'allais dire : comme une auréole — le fardeau sous lequel les médiocres courberaient un front maussade, qui les pratique mieux que toi ?...

« Ce n'est pas seulement vivant, c'est souriant que nous te revoyons. Parfois, je me souviens, sur tes lèvres de bonté spirituelle le sourire se fanait un instant ; dans ton regard de bienveillance et de gaieté, la gaieté semblait fuir et la bienveillance restait seule, comme attristée. Sans doute, à ces instants, tu songeais à quelque'une des trop nombreuses expériences qui, le long de notre vie, blessent notre jaloux amour de la justice. Mais le sens de la justice est encore presque le privilège des humbles. Comme tout ce qui s'élançait vers l'avenir, le sens de la justice est parti d'en bas et, à travers les obstacles, il monte lentement et péniblement. Tu savais ces choses. Tu aimais les larges analogies et tu avais accoutumé de dire que, puisque l'éducation d'un enfant coûte de longues années, il n'est pas étonnant que l'éducation de l'humanité soit à peine commencée. Ces fortes pensées faisaient reflourir le sourire sur tes lèvres de bonté spirituelle, et dans ton regard de bienveillance se rallumait la lueur de gaieté. Tu avais le mouvement d'épaules, un peu dédaigneux, dont on rejette les fardeaux et les souvenirs inutiles ; et tu reprenais, courage renouvelé, nos humbles, nos ingrates besognes. Humbles et ingrates jusqu'à en être rebutantes pour les esprits myopes qui ne voient pas la lointaine et sûre récompense. Toi, tu connaissais les mystères auxquels nous initie la patience et la nature. Tu savais que l'heure des semailles n'est pas l'heure de la récolte. Mais tu savais aussi que, pour

être caché, le grain n'est pas perdu. Son effort souterrain triomphe lentement de la dureté accumulée des obstacles. Voyez-le, dans le proche avenir, fragilité verte qui ajoute aux grâces du printemps. Puis, dans la lumière et dans le vent, son sourire d'or sera la plus éloquente promesse de l'été prometteur et éloquent. Le jour viendra enfin de le moissonner pour apaiser nos fils lointains qui, comme nous, auront faim de justice. De telles méditations faisaient de toi le travailleur régulier, le collègue cordial, l'ami sûr ; tu étais l'un de ces admirables inconnus, si nombreux parmi nous, qui, sans attendre des hommes ou des choses nulle récompense personnelle, protègent aujourd'hui et ensemencent demain. Pour ces raisons aussi nous ne parvenons pas à te dire adieu ; tu vis et tu vivras toujours en nous, tel que nous te voyions et t'entendions samedi encore, spirituel sans méchanceté, gai sans rien de vulgaire, souriant, amical et serviable.

« Adieu Guillemard ? Non, pas adieu. A demain, à toujours, dans la fidélité durablement émue de nos souvenirs. »

J. H. ROSNY AÎNÉ ET LA GRÂCE (1)

MON CHER MAÎTRE,
MESDAMES, MESSIEURS,

Parmi ceux qui ignorent encore ce livre vigoureux *Les Amours Ennemies* (2), si quelques-uns se représentent sous les espèces de je ne sais quelle faiblesse délicate et énervée, de je ne sais quelle élégance conventionnelle ou puérile, la Grâce que nous adorons à *La Flora*, ceux-là seront étonnés et, je l'espère, détrompés, quand ils apprendront que Rosny aîné est venu spontanément assister à cette réunion et que Rosny aîné nous a honorés de sa présidence.

Certes, nos yeux savent jouir du charme chancelant de l'enfant et son sourire nous émeut, lumière indécise et qui veut tout promettre. Plus tard, si nulle promesse n'est tenue, nous méprisons, même lorsqu'ils se proclament volontaires et littéraires, l'enfantillage qui persiste et le balbutiement qui se répète. En revanche, sans hésitation ni inquiétude, nous aimons d'une ferveur définitive, d'une admiration fidèle et sûre d'elle-même, la Grâce qui n'est que la plénitude épanouie de la force, la Grâce qui est la puissance en fleurs.

Les plus grands ne la réalisent pas toujours. Sur les nobles et difficiles matières qu'ils travaillent on entend parfois le grincement de leur effort. Aux heures particu-

(1) Discours prononcé le 27 avril 1914 au dîner de *La Flora*.

(2) De Lucien Rolmer, poète et romancier, créateur de « l'École de la Grâce », directeur de la Revue *La Flora*, organisateur du groupe du même nom et de ses manifestations. Malheureusement disparu pendant la guerre de 1914-1918.

lièrement heureuses où leur puissance devient harmonie, ils nous ravissent comme la pureté même et le libre frémissement de la lumière.

Corneille, tout encombré, de périodes qui s'embrouillent et s'enchevêtrent, et de subtilités irritantes, et de chicanes de Normand, et de plaidoiries d'avocat, ah ! comme sa grâce nous émeut lorsqu'il rapproche les tendresses héroïques de Rodrigue et de Chimène ou lorsqu'il unit tant de fermeté à tant de plénitude souple et vivante que nous ne savons si Pauline est sculptée dans le marbre ou modelée avec de la chair. Shakespeare, que nous n'admirons plus en bloc et comme des brutes romantiques, nous heurte, dans ses comédies, par trop de grossièretés inutiles et de concetti barbarement ouvragés. Nous reculons devant tels de ses drames historiques où coule trop de sang et où trop d'horreurs s'étaient avec trop de complaisance. Mais quel ravissement nous soulève quand, au-dessus du sifflement des haines, il suspend au balcon de Vérone le groupe des amants immortels, quand il fait pâlir et trembler contre la face du more jaloux la blancheur de Desdémone, quand dans l'ombre d'Hamlet Ophélie glisse et meurt comme un rayon, quand sous l'orage et la folie les yeux de Cordélia brillent et leur pieuse franchise !

Le cas de Rosny aîné est singulier... Rosny est tel que ses amis peuvent oublier, quand il s'agit de lui, les plus élémentaires prudences. Certains que nulle œuvre n'écrasera son œuvre, que nulle taille ne dominera sa taille, ils osent rapprocher son nom des noms les plus fameux. Parce que nous l'admirons à l'égal des plus justement illustres, nous disons sur lui toute notre pensée et nous l'étudions avec la même conscience et la même liberté que Shakespeare ou Corneille. Ces maîtres inégaux sacrifient souvent au précieux qui est la tare de la littérature européenne au commencement du XVII^e siècle ; Rosny consent longtemps à ce pénible argot scientifique qui enlaidit et alourdit la littérature mondiale à la fin du dix-neuvième. Mais il a, lui aussi, ses heures de pureté et ses réussites parfaites : quand nous lisons

La Juive ou *Amour étrusque*, rien ne trouble notre plaisir ému et notre joyeuse admiration. Et il y a un domaine où, toujours il est à son aise, le domaine de la préhistoire où s'élèvent, arbres de délices dans la grâce blanche de l'aube, *Vamirch* et *Eyrimah*.

L'œuvre de Rosny à cette époque est une vaste forêt d'hiver, puissante, haute et rugueuse; ça et là y chantent doucement les nuances et le charme des roses de Noël, mais une vallée heureusement exposée y est tout entière ruissellement de fleurs et de parfums. Le Rosny de cette époque est un roi qui, dans la préhistoire, gouverne par droit de naissance et commande en souriant; mais il s'élançait à mille conquêtes proches ou lointaines. Parfois son triomphe se pare d'aisance et de sourire; mais telles matières demi-vaincues se révoltent sous son effort et se cabrent.

Les démarches du génie ont toujours, mesdames et messieurs, je ne sais quoi d'étrange et d'imprévu. Après cinquante volumes dont le moindre manifeste une rare puissance et parmi lesquels plusieurs sont des chefs-d'œuvre, voici que Rosny devient le plus merveilleux des printemps. Même en son domaine familier, sa grâce s'est accrue : *La Guerre du Feu* marche, il me semble, d'un mouvement plus libre encore que *Vamirch*. Et le prince naturel de la préhistoire est, aux provinces conquises, l'empereur fortement établi à qui rien ne résiste; son sceptre est fait, on dirait, de facile lumière et il règne et construit en souriant. Il nous donnait hier, avec son exquise et sobre *Mort de la terre*, le chef-d'œuvre du roman d'anticipation; aujourd'hui, en sa fraîche nouveauté, *La Force mystérieuse* nous étonne et nous charme comme le plus étrange et ensemble le plus plausible des romans de merveilleux scientifique. Deux choses surtout m'émeuvent ici d'une admiration sans égale : l'humanité que manifesta toujours, le goût délicat de la mesure que manifeste depuis quelques années ce savant et cet inventeur, le plus riche peut-être en idées originales qui ait paru depuis qu'il y a des poètes et qui trouvent. Chez lui, la voix de l'homme domine toujours le bruit des machines; nous ne

sommes pas assourdis, comme chez tel anglais trop vanté, du cliquetis des ferrailles et du grondement des mécaniques. Merveilleux scientifique, anticipations, préhistoire sont pour Rosny moins des décors amusants que des éclairages singuliers qui, projetés sur l'homme éternel, nous livrent des aspects non encore remarqués. Et ses explications n'ont jamais la précision lourde et feuilletonesque qui nous choque chez d'autres. Relisez dans *La Mort de la terre*, tout ce qui touche l'obscur vie des ferro-magnétaux ; relisez les pages finales de *La Force mystérieuse* : vous admirerez quelle discrétion habile et poétique distribue exactement l'ombre et la lumière, rend le mystère acceptable sans le détruire, donne au rêve, qui semblait fini, des ailes nouvelles et, vers un horizon qui s'ouvre plus large, un élan imprévu.

Ses conquêtes ne sont pas moins admirables au roman d'observation contemporaine. Les deux volumes parus de l'histoire des Lérande sont pour notre temps ce que sont pour 1840 les meilleures études de Balzac. Et, au centre des *Rafales*, ces pages nommées *l'Oasis*, comme elles sont émouvantes de sourire apaisé, de charme humble et doux. La poésie la plus intime et la plus profonde y est réalisée par les moyens les plus simples. Mais la puissance psychologique a-t-elle jamais fait défaut à l'auteur de *La Juive* et de *l'Autre Femme*?... Ici comme partout, l'art de Rosny a une originalité faite de grandeur et de richesse qui de mieux en mieux s'ordonnent. Parfois le psychologue nous paraît perdu dans le particulier et l'exceptionnel. A travers les replis les plus secrets d'une âme singulière il nous guide, portant devant nous, à ce qu'il nous semble, la lampe tremblante de Psyché. Mais brusquement il agite la lumière. Non, ce n'est pas une lampe fragile que tenait la main magique, c'est un foudre ; et l'éclair brandi illumine l'horizon du temps. Nous croyions qu'il analysait un homme, et il étudiait l'Homme ; nous l'imaginions appliqué à un détail transitoire, et il pensait sous l'aspect de l'éternité.

Quand un psychologue est poète, il est nécessairement moraliste. Dès qu'elle n'est plus banalité et tyrannie, que

serait la morale, sinon l'émotion de l'observateur devant le fait humain et, vers les incertitudes de l'avenir, le fraternel sourire qui espère? Nous aimons Rosny quand, dans *L'Impérieuse bonté*, œuvre complexe mais dont l'équilibre s'agence avec une science infaillible, il expose directement son éthique. Nous l'aimons davantage quand sa *Guerre du feu* nous présente, touchants comme toutes les enfances, les sentiments d'humanité dans leur première et frêle éclosion. Une beauté de tous les temps revêt les primitifs lorsque, d'un effort de génie, Rosny déploie leur âme et aux replis étroits de la graine identifie les futurs organes du grand arbre. L'éthique de Rosny est vigoureuse et virile. La bonté qu'il aime est active : « Difficulté intellectuelle et travail de toutes les délicatesses nerveuses », il veut « qu'elle grandisse et développe ceux qui la cultivent, rende plus adroit à la vie et plus apte au bonheur ». Elle est le contraire du sacrifice, qui détruit le meilleur au profit du moins bon. Il aime l'aventure héroïque qui, à travers les dangers, poursuit, d'un même vouloir, l'utilité d'autrui et la récompense personnelle. Le Targ de *La Mort de la Terre* ne descend pas aux abîmes chaotiques pour la seule joie diffuse de sauver les hommes en découvrant et captant l'eau fuyante; quand le Meyral de *La Force mystérieuse* protège ses contemporains contre le danger qui passe, ce n'est pas uniquement pour se dévouer à la collectivité. L'un et l'autre conquièrent, comme Rosny lui-même, l'amour et la toison d'or.

Ce poète, ce romancier, ce savant, cet observateur, ce moraliste est aussi un des plus grands philosophes, je ne dis pas d'aujourd'hui, je dis de tous les temps. Philosophe, certes, il l'est partout et la pensée est dans la moindre de ses phrases, comme l'oxygène dans l'air. Mais voici de l'oxygène pur et de la pensée sans mélange; voici *Le Pluralisme*.

Ne cherchez pas dans ce livre profond la grâce extérieure. Rosny, si je ne me trompe, a craint d'être considéré comme un profane et un amateur par messieurs les professionnels, esprits si légers dans la lourdeur de leur

démarche et si incapables de juger autrement que sur le sérieux du visage. Il a serré des lèvres qui ne sourient plus et nulle suavité apparente n'accompagne son austérité. Il s'est refusé le noble rythme dont la caresse emporte l'ignorant étonné et qui, cadencant, selon le vouloir de l'écrivain, le cœur battant du lecteur, fait qu'il sent en quelque sorte même quand il cesse de comprendre. Il s'est abstenu de projeter sur les doctrines compactes la lumière des images. Le livre a je ne sais quoi de hérissé et de scolastique qui écarte le lecteur ordinaire. On n'y saurait pénétrer sans une forte culture philosophique et scientifique. Mais ceux qui peuvent entrer, quel émerveillement les attend, quelle puissance libre, quelle *grâce* intérieure va les ravir ! Comme Descartes, comme Kant, comme le long des siècles trois ou quatre génies souverains, Rosny brise les chaînes anciennes de la pensée et il crée à l'esprit des nécessités nouvelles.

Une synthèse philosophique, mesdames et messieurs, c'est toujours, conscient ou non, l'effort de l'homme pour faire entrer l'univers dans la forme de l'homme. Une métaphysique n'est jamais qu'une psychologie agrandie. Cet inévitable anthropomorphisme fait de chaque système un merveilleux et décevant poème. Voyez comme dans chacun l'ombre de l'homme devient immense jusqu'à envahir et noyer les mondes. Pour que notre conception de l'univers puisse changer, il faut d'abord qu'ait changé notre conception de nous-mêmes. Toute nouvelle connaissance sur notre être est la promesse, pour le jour où paraîtra un génie métaphysique, d'une nouvelle explication universelle et d'un nouveau Cosmos.

Parce que nous n'avons qu'une tête, un cœur, parce que nous sentons en nous une certaine unité de vie, parce que notre marche transporte notre corps tout entier, nous avons créé des systèmes monistes. Parce que nous avons deux bras, deux jambes, deux yeux, deux parties symétriques du corps ; parce nous sommes les jouets de la souffrance et du plaisir, parce que souvent nous sentons en nous le déchirement et le combat de deux tendances, nous avons créé des systèmes dualistes.

Depuis de longues années, la biologie a dispersé le vivant en innombrables cellules dont chacune est un vivant. Cette conception du microcosme n'attendait pour envahir le macrososme qu'un génie hardi et puissant. Il est venu, le génie formidable, et nous pouvons lire *Le Pluralisme*.

Mesdames et messieurs, le torrent et sa brutalité manquent de grâce; mais ne leur manque-t-il pas aussi la véritable force? Il n'y a de véritable force que celle qui dure. Le torrent hurle de faiblesse et d'agonie; c'est le fleuve qui chante la force. Plus il grandit, et plus il s'ennoblit de grâce. Saluons dans Rosny aîné un des plus magnifiques fleuves humains. Au milieu de sa course, sous un frémissement de lumière printanière, sa puissance s'élargit jusqu'à embrasser toute l'île merveilleuse de la Grâce. Ou, si vous le préférez, Rosny sera l'immense forêt que nous admirions tout à l'heure dans la nudité rugueuse de l'hiver; mais comme aujourd'hui elle nous paraît plus belle, plus mystérieuse et plus profonde sous son vêtement de feuilles et de printemps, de fleurs et de grâce...

BALZAC (1)

D'autres, comme Racine ou Flaubert, ont poli des statues plus achevées. D'autres, comme Chateaubriand ou Victor Hugo, ont déployé des splendeurs verbales plus impressionnantes. D'autres ont dressé, comme Alfred de Vigny, une taille plus hautaine sur des cîmes où l'air circule plus pur. D'autres encore, comme Shakespeare ou Edmond Spenser, ont donné au songe une grâce plus fluide et plus souple, une caresse qui, plus légère, effleure et qui fuit mieux, un glissement plus mystérieux d'ombre dans la pénombre. Nul n'a manifesté de plus étonnantes qualités de robustesse et de fécondité; nul n'a observé plus profond que Balzac, n'a créé plus puissant, plus vivant et plus grouillant. Nul ne s'est plus fortement établi à la limite de l'art et de la science, frontière étrange où la beauté, expression et lumière, n'est qu'un reflet de la flamme du vrai, qu'un frémissement de l'intensité de la vie.

L'œuvre de Balzac nous apparaît comme une ville immense. Mieux que les rues et les places publiques nous en connaissons les maisons avec leurs secrets les plus cachés. Nous entrons dans les boutiques et les arrière-boutiques, dans l'antre de la chicane au fond de la cour, dans le salon et dans les cuisines, dans l'aristocratique salle à manger et dans la bourgeoise table d'hôte, dans les alcôves prostituées ou passionnées, dans la cave où suintent l'humidité et des pensées sournoises, dans le grenier où le bric à brac semble un chaos de mystères et

(1) Discours prononcé à un banquet de la Société **Les Amis de Balzac**, en mai 1914.

de banalités également vêtus par le temps de gris et de poussière.

Or cette ville, la plus grande qu'aient bâtie les mains d'un seul homme, est aussi la plus peuplée. En dehors des foules qui, rarement, heurtent aux carrefours leurs remous de mouvements élémentaires et leurs confluent de rumeurs stupides, il y a ici, historiques et documentaires par le costume, vivants et éternels par la profondeur de l'analyse et la vérité du geste, quinze cents personnages distincts, reconnaissables et qui bientôt, à qui pratique l'œuvre, deviennent familiers plus que les gens de son quartier ou de son village. Et le géant qui a créé ce peuple énorme est mort à cinquante ans, en pleine force intellectuelle, au milieu de sa route et de ses projets. La ville qui nous étonne de sa grandeur et de sa population, elle se dressait en lui deux fois plus grande et deux fois plus peuplée. Ainsi il nous donne la double émotion d'admirer les monuments les plus diversement puissants et, autour, les ruines les plus magnifiquement désolées. Nous le saluons pour l'œuvre réaliste, aussi bas que les plus grands entre ceux qui eurent le temps de s'exprimer tout entiers, les Sophocle, les Shakespeare, les Goethe, les Hugo; et ensemble nous frémissons d'un amour voilé de crêpe et de deuil comme devant les plus beaux de ceux qui furent fauchés dans leur fleur première. Après son midi éclatant, nous avons encore à espérer de lui autant que de la plus prometteuse des aurores. Avec plus de raison qu'André Chénier, Balzac, qui avait déjà tiré de là tant d'êtres et tant d'objets, pouvait encore dire en mourant : « Il y a quelque chose là ». Il y avait là encore la moitié d'un monde.

Il est de ceux qui nous entraînent à quereller le Destin. Pourquoi ces dernières années fécondes lui furent-elles refusées, sans lesquelles Hugo n'eût pas écrit *La Légende des Siècles*, ces dernières années fécondes qui permirent à l'harmonieux Sophocle de conduire jusqu'au bois sacré de Colone le plus tragique des aveugles et la plus héroïque des jeunes filles?

J'imagine parfois qu'après les premiers avertissements

de la maladie et, si j'ose dire, après qu'il avait entendu dans son corps les premiers tintements du glas funèbre, Balzac se répétait tout bas la belle parole de Montaigne : « Je veux que la mort me trouve plantant mes choux, mais nonchalant d'elle et encore plus de mon jardin imparfait ». Au sens où Montaigne prend ce mot, peu de jardins sont plus imparfaits que celui de Balzac : une moitié au moins de l'immense domaine n'a pu être défrichée. Et pourtant où trouver verger plus ombreux et plus chargé de fruits? Oui, il me semble, c'est le mot souriant de Montaigne que Balzac traduisait et condensait avec l'âpre vaillance de sa nature quand il se faisait cette courte et tonique devise : « La vie, c'est du courage ».

Nous aimons et nous admirons en Balzac la plus vaste et la plus vivante des œuvres réalisées. Nous aimons et nous admirons en Balzac, mille projets que le temps a fauchés. Nous aimons et nous admirons en Balzac, pour employer une expression qui fut à la mode, le plus robuste des professeurs d'énergie et le plus tenace des entraîneurs.

PAUL VERLAINE

(9 Janvier 1916)

1915-1916-1917-1918, années où rien n'était libre et droit, pas même la parole. D'abord, comme tout le monde, sur la foi des Etats-Majors, j'avais cru à une guerre rapide. Je m'étais promis de ne pas publier une seule ligne, de ne pas prononcer une seule parole publique, tant que la liberté ne serait pas revenue et le droit de ne point mentir. Puis, le conflit s'éternisant, le devoir me parut différent. Ne fallait-il pas, si une occasion se présentait, la saisir pour montrer que tous les intellectuels ne pensaient pas haineusement et bassement comme nos académiciens de journaux? Sans doute, la censure ne laisserait pas dire grand' chose. On parviendrait, tout de même, à faire deviner que la pensée n'abdiquait pas tout entière et que quelques-uns consentaient encore, suivant le vieux mot de Lamartine, à se faire « accuser d'humanité ».

En Octobre 1915, une première occasion me fut offerte, très défavorable et que, par conséquent, j'acceptai comme on relève un défi. On me demanda une conférence pour je ne sais plus quel « Salon Lamartine ». Public hostile, de plus en plus murmurant, mais que je forçai à m'écouter jusqu'au bout, et encore dans une âpre réplique à un discours du président qui essayait d'atténuer bienveillamment ma pensée. Plus d'une heure, je louai Lamartine pour le pacifisme de ses vers, de ses discours, de sa conduite d'embusqué et de réfractaire. Cette conférence sur Lamartine et la Paix n'a pas été recueillie.

Le dimanche 9 Janvier 1916, au jardin du Luxembourg, les admirateurs de Paul Verlaine, groupés autour de sa statue, rendaient au poète leur hommage annuel. De jeunes

soldats m'avaient demandé de parler en leur nom. J'avais accepté avec une joie déchirée : il était tellement impossible de dire les choses dont leur cœur était plein, dont mon cœur était plein. Peu de jours auparavant, le fou qui était alors ministre de la guerre — je crois vaguement me souvenir que c'était un général et je ne sais plus comment ça s'appelait — avait déclaré, devant une Chambre applaudisseuse, que parler de paix c'était trahir le pays. A mon arrivée au jardin du Luxembourg, quelqu'un, qui semblait renseigné, me prit à part et me dit : « Soyez sur vos gardes. Des ordres sont donnés : si vous prononcez le mot paix, on vous arrête ». Je répondis en riant : « On ne m'arrêtera donc pas ; je prononcerai olivier ».

Voici, tel que le recueillit une brochure intitulée *Les Anniversaires de Paul Verlaine pendant la guerre, mon rapide discours* :

Paul Verlaine, pauvre Lélian, poète aimé et acclamé par les jeunessees successives, vois comme les jeunes hommes, cette année, sont rares autour de ta statue, sinon autour de ton souvenir ! D'autres devoirs les retiennent loin de ton monument, près de ton cœur, Paul le bon Lorrain. Bientôt notre territoire libéré te les renverra, teint plus bronzé, traits plus virils, enthousiasme plus ardent et à la fois mieux contenu. Malgré ces changements, à leur façon de se tourner vers toi tu les reconnaitras tous...

Tous ? Hélas ! non. Combien déjà sont couchés dans le linceul de gloire... Et combien seront fauchés encore, parmi les promesses les plus charmantes ou les plus éclatantes. Sois fier de ces frères de ton cœur, Paul le bon Lorrain. Sois fier de ces fils de ton âme et de ta poésie, pauvre Lélian, musicien des émotions profondes. A l'heure du combat, pendant la course à la mort, pendant la conquête d'une gloire si différente de celle qu'ils rêvaient, vois comme ils savent garder sur leurs lèvres le sourire du Français, dans leurs yeux l'extase du poète. La valeur militaire se rencontre dans toutes les races, dans tous les rangs, à tous les niveaux intellectuels. Mais

un poète de France porte, jusque dans la flamme de son courage et de son patriotisme, je ne sais quelle exquise lumière d'humanité. Que les barbares et leurs poèmes cuirassés vantent les cruautés du combat, la victoire sans pitié, le brutal écrasement des peuples, les hideuses voluptés de la haine et de la vengeance... Nos poètes à nous ont chanté dès les premiers jours, dès les jours les plus rudes, plutôt que les conquêtes de l'Empereur à la barbe fleurie, la triomphante mort de Roland, la douceur d'Olivier, « aigle aux yeux de colombe ».

Les poésies de tous les peuples ont dressé quelques statues rigides et cruelles, comme le jeune Horace, quelques-unes de ces statues faites, dirait-on, de démence autant que de fer et de courage. Mais quel autre qu'un poète de France a su donner la vie harmonieuse et souple aux héros sans haine, à ces Oliviers et à ces Curiaces qui portent un courage égal à celui des plus hardis, dans un cœur assez vaste

Pour conserver encor quelque chose d'humain.

Sois fier, Verlaine, de la façon dont tes admirateurs savent souffrir, de la façon dont tes admirateurs savent mourir. Plus encore que la beauté des héros, vois, leur jeune visage revêt la beauté des martyrs. Ils ne marchent pas au combat irrités par le prurit de la vengeance ou gonflés des poisons de la haine, mais soulevés par la seule extase d'amour. S'ils consentent au geste qui frappe, c'est qu'ils n'ont nul autre moyen de protéger contre l'outrage la patrie bien-aimée. Mais leurs mains ne désapprennent, sois tranquille, ni le geste harmonieux qui étreint, ni le geste harmonieux qui crée. La France leur apparaît sous la figure de la Minerve antique et immortelle. Elle agit terriblement, quand on l'y force, des armes rententissantes. Mais, partout où frappe sa lance, elle fait jaillir du sol la douceur divine et la divine clarté de l'olive. Hardiment, héroïquement, sans jamais un regard en arrière, nos jeunes guerriers avancent parmi la forêt de lauriers et de ténèbres, de sang, de boue et de suffocations. C'est que déjà, par delà l'inférieure tra-

versée, leurs yeux s'éblouissent et s'enivrent des collines où, dans les cantiques de la lumière, dans la pureté du zéphir, dans la grâce souple des parfums, se presse la généreuse fécondité des blés, sourient les myrtes de l'amour, fleurissent les roses de la beauté, sous la noblesse majestueusement sereine et protectrice de l'olivier.

MATINÉE ARMÉNIENNE

Le 18 Janvier 1916, j'assistais à une belle matinée littéraire et artistique que « Les intellectuels Arméniens de Paris » offraient en hommage de reconnaissance à la culture française. » J.-H. Rosny aîné devait y prendre la parole au nom de la Société des Gens de Lettres. Un voyage imprévu nous priva de la joie de l'entendre. Les organisateurs de la manifestation m'ayant découvert dans la salle, me dirent leur déconvenue, me demandèrent de lire la lettre de Rosny aîné et me prièrent de prononcer moi-même quelques paroles. Mais la censure, m'apprirent-ils, avait demandé à Rosny aîné le texte de son discours. Le Commissaire de Police présent me permettrait-il de me livrer aux hasards de l'improvisation? Il me parut intéressant d'essayer. J'arrivai sur la scène, brandissant la lettre que je devais lire et semblant à chaque seconde sur le point de commencer la lecture. Voici, telles que je les retrouve dans la brochure La France et le peuple Arménien, les quelques paroles que je prononçai dans ces conditions :

MESDAMES,

MESSIEURS,

Avec une éloquence où l'émotion de tout un peuple est éclairée par la vive intelligence d'un poète, Archag Tchobanian nous a expliqué le sens de cette « matinée » admirable et diverse. Ce « bouquet de fleurs intellectuelles » aux formes riches, aux teintes vives ou délicates, aux parfums parfois funèbres, souvent héroïques, toujours pénétrants, est offert par les intellectuels arméniens, en hommage d'amour et de reconnaissance, à la culture

française. Les muses aiment les chants alternés et il convenait qu'un écrivain de France donnât la réplique au grand poète arménien. La Société des Gens de Lettres avait choisi pour cet office un des hommes qui représentent le plus complètement la culture latine et sa richesse aux mille affluents. Si les circonstances ne nous avaient refusé la présence de J.H. Rosny aîné, savant et philosophe autant que créateur de caractères et conteur de belles fables, nous entendrions, en ce moment même, des paroles profondes. Nous apprendrions avec quelles nuances d'émotion nous pouvons et devons accueillir ces nobles hommages. Non seulement la France se réjouit des sympathies qu'elle inspire, mais, malgré le paradoxe de l'expression, elle est reconnaissante de la reconnaissance même qu'on lui témoigne.

Il nous est réconfortant de nous sentir soutenus, en cette heure de crise, par l'amour des peuples et particulièrement par le plus émouvant de tous les amours, l'amour des martyrs. D'autre part, dès qu'il s'agit des biens de la civilisation, le don fait à des êtres qui ne sont pas de serviles imitateurs est un échange insoupçonné; la générosité est le plus sûr moyen d'enrichissement et, par je ne sais quel miracle, il se trouve à la fin que chacun a reçu plus que tous n'ont donné. Un vaste miroir se dresse solitaire à l'Occident. Il produit un seul reflet des choses. Mais voici qu'à l'Orient un miroir fraternel s'étale devant lui : voyez, nous n'avons pas deux images, nous avons tout un peuple d'images. Les plus proches ne perdent rien de la pure netteté de leurs lignes, mais d'autres s'épanouissent d'imprécision et, dans une fuite de rêve, s'enrichissent, si j'ose dire, de lointain et de mystère.

Hélas ! combien il se mêle de deuil, et j'allais dire d'humiliation, à certaines de nos richesses et de nos fiertés. L'injustice que la France n'a pu empêcher, nous la sentons, tant qu'elle n'est pas réparée, comme un fardeau et une dette impayée. Les cruautés les plus lointaines nous déchirent et, partout où l'innocent est frappé, le sang de la France coule et crie avec le sang d'Abel. Mais ce sont

précisément ces vérités émouvantes que nous dit Rosny aîné dans une lettre que je me reproche de vous avoir fait attendre trop longtemps. Ne craignez pas, du moins, que j'aie l'impertinence de faire suivre d'un seul mot cette page belle et simple comme une coupe d'or au ferme dessin.

PAUL VERLAINE

(14 janvier 1917)

Pour la vingt-et-unième commémoration du Poète, la Société Les Amis de Paul Verlaine avait demandé à chaque orateur de choisir un aspect de l'œuvre. J'avais promis de parler de « Paul Verlaine, Poète de la Douleur ». Je découpe mes paroles dans la revue Les Actualités Littéraires et Historiques (N° du 15 Janvier 1917).

Paul Verlaine, poète souplement multiple et divers, quoi que tu dises, dans quelque région que t'emportent le vol léger de la fantaisie ou le galop éperdu de l'enthousiasme, toujours, partout, pour la candeur divinement puérile de ton regard et le miel pur de tes lèvres, on t'aime autant qu'on t'admire. Les sentiments les plus éloignés de nos propres sentiments nous ravissent quand ils passent par ta voix de clarté émue, de musique et de parfum.

Que chacun de tes fidèles obéisse donc à son cœur et t'apporte, hommage d'un amour nuancé, un bouquet aux couleurs différentes.

Pour moi, tu le sais, mon cœur se ferme hermétiquement aux visitations de la haine. Ces bourreaux, qu'il faut que nous paralysions tant que leur démence les entraîne vers le crime et vers le meurtre, je les contemple avec pitié parce qu'ils sont des hommes et parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font. Ma miséricorde tombe lourdement dédaigneuse sur la bassesse des puissants, de tous les puissants. Permets qu'elle s'attendrisse, pour descen-

dre sur l'humilité passive et écrasée des multitudes, de toutes les multitudes.

Tu le sais aussi, je n'ai pas mis en ta religion ma foi ou ma confiance. Je l'admire, poétique, anachronique à mes yeux et étrange comme celle d'Homère ou de Valmiki.

Mais, poète riche, et souple, et multiple, et divers, deux de tes musiques me troublent d'un charme singulier : celle qui chante la joie aux ailes déployées ; celle qui, plus profonde que les sanglots longs des violons de l'automne, pleure exquisement la douleur.

L'heure n'est pas venue de redire ta *Bonne Chanson*. Plus tard... plus tard, quand la paix, reflleurissant la terre, fera de l'hiver même je ne sais quelle souriante transition qui se souvient de vos parfums, fruits de septembre, et qui, comme une fiancée, espère la naïve couronne d'avril. Plus tard, nous dirons les palmes immortelles, et les myrtes émus, et les lauriers à jamais verdissants que tu jetais sur le court chemin de ton bonheur. Le chemin du bonheur est toujours court pour le poète ; seule se prolonge, coupée de stations d'accablement, la montée qui conduit vers les Calvaires.

Tu as connu cette dernière route ; nous la connaissons à notre tour, plus longue encore. Tu as éprouvé les massives humiliations, et les rages terrassées, et les gémissantes ou hurlantes impuissances de la prompte, de l'irréparable défaite. Nous savourons les souffrances d'une victoire trop lente et qui épuise, jour après jour, tout le sang de nos cœurs. Combien de tes amis et de nos amis elle nous coûte déjà ; combien elle nous en coûtera peut-être encore. Ah ! toutes nos fêtes désormais ne revêtiront-elles pas un visage funèbre ?...

Certes, parmi l'éblouissement ivre de la première heure, nous acclamerons la victoire debout sur un char pompeux, dans les flottements vastes de la pourpre. Mais la pourpre du sang versé tarde-t-elle beaucoup à s'assombrir en noir manteau de deuil ?...

Oui, Verlaine, nous sommes abreuvés de souffrances plus amères que ta souffrance. Plus de morts de bien-

aimés plongent notre cœur dans un exil plus désert. Où trouvais-tu donc la profondeur et la plénitude prophétiques de tes lamentations. Jérémie apparu avant l'heure, Jérémie qui vis rouler moins de sang et moins de larmes aux fleuves de Babylone ou aux torrents de Jérusalem?

Si le Destin connaissait la justice, c'est à notre époque qu'il t'eut réservé, poètes des rythmes qui sanglotent, à notre époque et à nos cœurs en lambeaux.

Nous te cherchons autour de nous, inquiets et nostalgiques, comme on cherche l'interprète nécessaire de l'heure qu'on vit. Et nous pleurons, parmi d'autres pleurs, parce que tu n'est plus là, poète des deuils violets, pour dire les nuances assombries et les longs voiles noirs d'un deuil plus cruel. Musicien des lents violons de l'automne, le sanglot serait plus déchiré et le chant plus berceusement monotone que te demanderait et t'inspirerait notre hiver.

Tu es venu trop tôt, tu n'as pas su attendre les plus larges souffrances, sublime et délicat poète de la douleur.

JACQUES FREHEL

*Conférence prononcée le dimanche 27 Janvier 1918,
salle Procope, à la Ghilde des Forgerons.*

MESDAMES,
MESSIEURS,
CHERS CAMARADES,
CHERS AMIS,

Mon émotion hésite. Dois-je vous remercier? Dois-je vous féliciter?... On dit communément que notre époque est tragique; mais nous lui refusons, nous, ce titre glorieux : tandis que la Tragédie ne se présente à un esprit latin qu'entourée d'un cortège de noblesses, les infâmes cruautés de notre temps sont filles de la basse sottise et de la sordide démence. Nos superficiels contemporains n'échappent un instant aux griffes sales du drame dont ils sont à la fois les complices et les victimes qu'en se précipitant à corps perdu vers les plaisirs les plus grossiers et les rires les plus laids. Vous êtes venus, vous, à une réunion que vous pressentiez singulièrement austère, où vous saviez qu'on ne rirait pas, où vous deviniez que, si quelque détail dessinait aux lèvres de celui qui parle le plus discret des sourires, les larmes victorieuses ne tarderaient pas à noyer le sourire crispé. Mais vous serez si magnifiquement récompensés... Tous, nous sortirons d'ici, enrichis, fortifiés et ennoblis. Ceux d'entre vous qui ignorent l'œuvre admirable de Jacques Fréhel vont être initiés, par la lecture de quelques pages, à une des imaginations les plus fertiles et les plus éclatantes de notre littérature, à un des rythmes les plus souplement nerveux de notre prose, à une des pensées les plus hau-

tes et les plus fermes de notre temps, à un des cœurs les plus profonds, les plus tendres et les plus passionnés qui aient jamais saigné sur notre terre.

Même lorsqu'il n'était plus qu'un cadavre, les portes des châteaux-forts s'ouvraient, vaincues d'admiration, devant son compatriote Du Guesclin. La grande Bretonne Jacques Fréhel réussira, morte aussi bien que vivante, à ouvrir les esprits aux pensées les plus fières, à ouvrir les cœurs aux sentiments les plus généreux.

Jacques Fréhel!... Souvent, irritée contre les servitudes sociales qu'alourdissait sur nous, plus encore que notre égale pauvreté, sa beauté, obstacle terrible devant les pas d'une femme trop noble pour s'en servir, elle ordonnait, de sa voix profonde et un peu solennelle : « Dès que je ne serai plus là, je veux que tu me venges du secret qui m'étouffe; je veux que tu proclames bien haut, devant tous, la beauté de notre amour ». Je répondais en souriant : « Quand Philémon et Baucis ont eu la chance rare de se rencontrer, ils ne consentent plus à aucune séparation. Ils font ensemble tous leurs voyages. Ils marchent d'un même pas vers les métamorphoses que l'ignorance appelle leurs naissances. Jamais, dans aucune de nos existences, l'un de nous ne serait le traînard qui peut dire aux hommes attardés la beauté de Baucis ou l'amour de Philémon. Eperonnée peut-être par quelque pressentiment de sa mort prématurée, elle poursuivait mes fuites et mes réponses évasives. Elle exigeait, de plus en plus âprement : « Puisque nous ne pouvons nous tutoyer devant les hommes d'aujourd'hui, je veux que tu me tutoies devant la postérité ».

La postérité a commencé pour elle le 5 Janvier 1918. Et je n'ai pas attendu jusqu'au 27 Janvier pour commencer à obéir à l'ordre émouvant; je n'ai pas attendu jusqu'au 27 Janvier pour commencer à tenir la promesse tacite que la catastrophe a fait jaillir tragiquement de mes souriants refus.

Ne croyez pas, cependant, que je vous aie convoqués pour entendre des souvenirs. Certaines confessions se refu-

sent, du moins dans leur détail, aux hasards de l'improvisation et à l'éclat brutal de la parole publique. Mais j'ai dû vous déclarer nos dix-neuf années d'amour. Parce qu'elle le voulait. Parce que, peut-être, invisible et présente, elle le veut. Pour excuser un peu les défauts singuliers, les énormes lacunes et le désordre de cette conférence dont les éléments se présentaient à moi trop pressés et trop brûlants pour que je puisse, les maniant à loisir, les disposer dans un ordre heureux. Et encore pour que vous me pardonniez la monotonie à quoi je vous condamne en assumant seul le poids de cette matinée. En d'autres circonstances, j'aurais désiré, pour vos oreilles comme pour mes oreilles, le jeu des voix diverses et savantes et j'aurais demandé à quelques artistes de vouloir bien se charger des lectures. Aujourd'hui, j'ai cru plus pieux de tout confier, textes et commentaires, à la voix qu'elle aimait.

Mes chers amis, vous écouterez en un recueillement plus que religieux cette oraison funèbre à la moderne où ce n'est pas un prêtre qui parle, hautain et indifférent, mais un amant, toujours troublé aux mille souvenirs de la merveilleuse aventure, de plus en plus incliné devant les grandeurs bienfaisantes de la femme, devant les larges magnificences, les grâces souples et les vigoureuses profondeurs de l'écrivain.

Le 8 janvier, par une tempête de neige qui me paraissait symboliser toute la vie de notre amie, orage et blancheur, nous avons vu descendre le cercueil dans le trou profond que la nature (dernière coquetterie harmonieuse) bordait d'une lourde draperie blanche. Le 9 Janvier, dès le premier matin, j'ai commencé le livre de souvenirs et d'amour, le livre des joies noyées de larmes. Longtemps, je ne veux et ne puis penser qu'à Jacques Fréhel, je ne veux et ne puis parler que de Jacques Fréhel, je ne veux et ne puis écrire que de Jacques Fréhel. Chère douleur que j'ai épousée le 5 Janvier, il faut bien que je me livre d'abord tout entier à ton rythme pour que peu à peu je te plie à mon rythme et que je fasse de toi une mélancolique harmonie. Il faut que je te caresse, chère douleur, jusqu'à te surmener, afin que nous

durions l'un et l'autre et afin que, veillant toujours ensemble, nous puissions parfois nous endormir aux mêmes heures. Je te donne, précieuse douleur, toutes mes forces, tout mon cœur, tout mon esprit, toute mon âme. Mais aussi c'est toi que j'invoque et je te demande les énergies nécessaires. Accorde à mes yeux d'être plus clairs que jamais; apporte à ma voix une pureté et un éclat nouveaux: puisque c'est d'Elle que nous parlons, puisque ce sont des pages d'Elle que nous allons lire. Réserve pour la solitude le trésor des larmes et des sanglots.

Jacques Fréhel est née sur les bords de la mer bretonne, à Saint-Servan. Elle n'avait guère plus d'un an quand elle perdit son père, jeune et brillant officier de marine. Elle eut une enfance pauvre, comprimée et qu'elle ne me pardonnerait point cependant de ne pas appeler heureuse. Elle a dit quelque part, avec une grâce subtile, comment, dans les circonstances les plus tristes et les plus opprimantes, certains enfants savent tirer d'eux-mêmes de charmantes et enivrantes joies. Elle eut, très précoce, une intense vie intérieure et le tissu éclatant des rêves formait, entre elle et les réalités blessantes pour d'autres, un écran protecteur. On pourrait dire qu'elle vivait d'images : chaque mot lu ou entendu, surtout s'il n'avait pas encore pour elle un sens précis, faisait surgir devant ses yeux visionnaires toute une scène, souvent étrange et fantastique, presque toujours passionnante. Le sens et le goût de la nature semblent aussi avoir été chez elle comme innés. La mer la ravissait et je soupçonne que l'Océan lui fut éducateur plus que les hommes.

*La mer, qui a bercé ton enfance sauvage,
A rythmé pour toujours le rythme de ton chant.
Infini qui chante, ton âme est l'Océan.*

Dans un humble recueil de morceaux choisis, elle rencontra, ivresse nouvelle, quelques pages des *Martyrs*. Dès lors, ses yeux émus se portèrent souvent vers le Grand Bé, et même, lorsqu'elle pouvait échapper à toute surveillance, elle courait lire et rêver près du tombeau où

L'orageux René se fait bercer au bruit des orages. Les enfants font parfois de singulières trouvailles : elle découvrit le secret d'un vieux meuble relégué au grenier et y rencontra, trésor brûlant, quelques lettres de jeunesse de ce père qu'elle n'avait pas connu. Réunies, elles dessinaient, ces lettres, un naïf et délicieux roman d'amour ; d'autant plus naïvement délicieux qu'il avait pour décor je ne sais quelle île lointaine toute fleurs et parfums. Aussi souvent maintenant que la prose publique de Chateaubriand, elle relisait, aux ivresses de la solitude, les paroles intimes de son père. Déjà, comme elle le dira magnifiquement dans *Déque*, elle « aimait à parer ses morts de tous leurs actes romanesques comme d'une guirlande flétrie mais odorante encore ». Ainsi, malgré des extériorités pénibles qu'elle apercevait à peine, son enfance s'épanouissait, fleur secrètement arrosée de mille joies du cœur et de l'esprit.

La première jeunesse lui fut moins bonne. Elle épousa un homme qui était riche, qui était sain, qui était bon. Mais ses affaires étaient embrouillées et la ruine survint. Un grave accident, presque en même temps, amenait une maladie incurable, l'impuissance à tout travail régulier et cette inquiétude désespérée plus terrible à l'entourage que la méchanceté même. Malgré sa douceur résignée et ses rêves consolateurs, la jeune femme ne sentit plus sa vie que comme une torture sans trêve et sans issue. Or, sur la continuité comme murmurée de ses tourments, des douleurs brutales et précises surgissaient trop souvent comme de grands cris et qui déchirent. En un espace assez court pour que chaque coup frappât une blessure non encore fermée, elle perdit sa mère, elle perdit une sœur adorée, elle perdit l'un après l'autre, dans des circonstances de plus en plus affreuses, deux de ses trois enfants, puis elle devint veuve.

Alors, ce fut chez elle le grand renoncement conscient. Elle se déclara qu'elle n'avait plus à attendre de la vie aucune joie personnelle. Le repos auquel seul aspirait sa fatigue saignante, elle crut ne pouvoir le trouver que dans l'oubli total d'elle-même et dans le don total

à des êtres malheureux. Orpheline de deux enfants, elle donna son grand cœur et ses nobles mains actives aux enfants des autres. Tour à tour inspectrice du « Sauvetage de l'Enfance » et directrice de l'Asile de Neuilly, elle ne fut jamais le fonctionnaire qui déblaie ses besognes avec indifférence, ou même qui les exécute avec conscience, ou même qui leur apporte quelque zèle. Elle fut la mère qui se penche, douloureuse et consolante, sur tous les maux du corps, du cœur et de l'esprit ; la mère qui, par un miracle admirablement exprimé par Victor Hugo, se partage et réussit cependant à se donner tout entière à chacun des enfants que la nature lui a envoyés ou que sa miséricorde a adoptés.

L'amour même qui n'attend point de retour cause d'abord bien des souffrances. Longtemps le bienfaisant qui n'espère plus rien pour lui-même espère trop pour les autres. Le grain de blé qu'on sème aujourd'hui multipliera et se perpétuera peut-être jusqu'à produire de la nourriture tant qu'il y aura des hommes. Ainsi Jacques Fréhel rêvait que sa bonté créerait des êtres de bonté qui, à l'infini, sèmeraient des bienfaits toujours fertiles d'autres bienfaits. Hélas ! on sait comment se doit remuer la terre avant de lui confier le blé ; nul ne sait comment les cœurs peuvent être remués efficacement et fertilisés. La semence d'amour, on ne peut que la jeter au hasard. On s'aperçoit bientôt qu'elle tombe presque toujours sur le dur chemin où rien ne peut germer, ou parmi les ronces et les épines qui l'étouffent. Combien résistent à cette constatation et, notre impuissance une fois connue, persistent à faire le bien presque toujours inutile ? Jacques Fréhel fut de ces rares vaillantes que rien ne rebute. Ecoutez-là quand l'expérience fait d'elle un désert où ne pousse plus l'espoir. Elle n'en reste pas moins fertile en gestes d'amour et en tentatives de relèvement. Elle dit ici les sentiments de Madame Vilarel, cette héroïne de *La Guirlande Sauvage* qui lui ressemble plus encore qu'elle ne voulait et qu'elle ne croyait.

« Tous ces sauvageons inconnus, transplantés dans son verger clos, abrité des vents qui déracinent, tendrement

« elle les considère. Quels fruits donneront-ils? Elle en
« prévoit d'amers. Elle est trop consciente pour penser
« que ses paroles d'amour anéantiront les fatalités phy-
« siologiques accumulées par des générations malsaines...
« Elle sait que ces petits êtres n'ont pas d'unité, qu'ils
« sont les derniers anneaux d'une chaîne péniblement
« traînée par leur faiblesse. Elle l'entend résonner à
« leurs pieds. Elle n'est pas victime des apparences uni-
« formes, elle essaie de modifier celui qui l'écoute, non
« ceux qui sont en lui. Elle l'aide à soulever le fardeau
« de la race qui l'écrase. Elle sait que sa conscience est
« un labyrinthe aux arcanes mystérieux et qu'en préten-
« dant y porter une brusque lumière, nous n'y jetons que
« le désordre; car cette conscience a un passé, des tra-
« ditions.

« Là, des ancêtres hostiles à notre sagesse ont souffert,
« accroupis au plus sombre et au plus froid de ces méan-
« dres arides... Mais qu'ignore-t-elle? L'amour lui a tout
« révélé ».

Dans l'œuvre à laquelle j'emprunte cette page pro-
fonde, elle a versé tout le trésor de ses observations pré-
cises. Par un côté, *La Guirlande sauvage* est le plus pé-
nétrant et le plus cruel des romans naturalistes. Mais
c'est à la fois le plus poétique des livres. Une atmosphère
de tendresse entoure les pires constatations. Et le livre
n'est pas décourageant puisque, en même temps que les
fatalités souvent invincibles, il dit le courage persévérant
qui ne se lasse jamais de les combattre.

Ces êtres pour lesquels il semble qu'il n'y ait rien à
faire, Jacques Fréhel fait tout pour eux. Elle les aime
jusqu'à leur donner non seulement ses heures et ses mi-
nutes, ses jours et ses nuits, mais encore, dès que la cir-
constance semble le réclamer, sa vie d'un seul bloc.
Quand une besogne est trop répugnante, ou trop dange-
reuse; quand les domestiques reculent ou quand elle de-
vine que, pour diminuer la nausée ou le péril, ils n'ac-
compliront le travail qu'à demi, elle prend pour elle en
souriant la fatigue, le dégoût et le danger. Si le temps
le permettait, je vous lirais toute la fin de *La Guirlande*

sauvage. Je vous lirais cette mort de Mme Vilarel qui faillit, voici dix-sept ans, être la mort de Jacques Fréhel. Malgré la douleur des souvenirs anciens et des souvenirs récents, j'en aurais la force parce que l'événement est porté, dans cet admirable récit, sur un tel flot de sagesse et de poésie que cette mort devient un dénouement fortifiant, consolant, j'allais dire un dénouement heureux. Jacques Fréhel, cette fois, fut sauvée par une réaction presque miraculeuse de sa nature encore forte. Mais elle resta mutilée de cette obscure et radieuse bataille : une de ses belles mains y fut déformée et depuis souffrit toujours dans ses os et dans sa chair.

La vie de Jacques Fréhel a paru se distribuer en trois périodes : les années d'enfance et de naïve liberté intérieure ; — les années d'apprentissage où, pour reprendre la belle image dont j'ai éclairé le programme de cette matinée (1), elle brode point par point, paillette par paillette, larme par larme, son étole sacerdotale ; — les années enfin de maîtrise et de bienfaits où, sous le lourd ornement dont la doublure forme le plus irritant des cilices, elle ne songe qu'à soigner les corps malades et à ouvrir les cœurs pour introduire dans le sanctuaire souvent vide les vraies divinités : douceur, indulgence, bonté active. Jacques Fréhel ayant pour première qualité ce que j'appelais, ravi, dès que je lus quelques pages d'elle « l'adorable frémissement de sincérité », il n'est pas étonnant que l'évolution de l'écrivain soit chez elle la même que l'évolution de l'être moral. Seulement l'artiste — et cela aussi est naturel chez les grands sincères — est un peu en retard sur la femme. Le sentiment s'exprime par la précision vaillante du geste avant de se fixer dans la précision subtile de la parole.

Ses premiers volumes, *Dorine*, *Déçue*, *Bretonne*, ont toute la grâce spontanée d'une belle enfance. Abandonons

(1) Le programme portait cette phrase :

« Ma peine était comme une étole sacerdotale que je revêtais pour ouvrir ainsi qu'un tabernacle la porte des cœurs ».

(*Déçue*).

naïfs, sourires exquis, attitudes d'un charme qui s'ignore. Et sa sincérité n'a rien du balbutiement. Elle a, en don inné, le lyrisme continu qui coule comme un fleuve entre les verdure émue. Elle a l'abondance éclatante et la grâce souple des images. Elle a aussi, comme tous les grands prosateurs bretons, les rythmes magnifiques, un peu solennels, qui se meuvent comme le sourire balancé des moissons sous les vents ou comme la danse héroïque des flots dans la lumière. Or, tous ces moyens expressifs dévoilent la plus généreuse des natures, le plus poétique des êtres rêveurs et passionnés. Il faut toutefois ici se contenter de jouissances successives et ne point chercher la grande volupté synthétique. Il faut aimer pour elle-même chacune de ces pages merveilleuses et sans leur demander de se composer et de se soutenir. Voici, non point encore des livres, mais d'éblouissants chaos de richesses, un désordre rutilant de gemmes. Le lettré difficile et qui aime, en un léger recul, à embrasser un ensemble harmonieux, souffre parfois du gaspillage de tant de dons si précieux. Il regrette que ce génie spontané ne se complète pas de quelque talent acquis et ne soit soutenu d'aucune discipline personnelle.

Un moment arrive où Jacques Fréhel devient ce lettré difficile, cet amoureux des ensembles bien ordonnés, et les lacunes de son prestigieux génie lui sont douloureuses. Elle applique son énergie à se faire un métier et un art dignes de sa nature. Période d'apprentissage où l'artiste ne connaît guère de joies : dans le mécontentement de soi-même, il produit des œuvres pénibles qui n'ont pas encore la pleine beauté des futures maîtrises, qui perdent le charme spontané des premières écritures naïves. Ce qui aggrave sa peine et affaiblit les résultats d'abord obtenus, c'est qu'il demande quelque temps au dehors cette discipline qu'il faut tirer de ses propres profondeurs. Deux ouvrages de transition marquent chez Jacques Fréhel ce dur effort et forment comme un creux dans l'ensemble de son œuvre. *Tablettes d'argile* contient des contes assyriens ou égyptiens d'une rare érudition. Mais l'artiste mécontent de lui-même s'y applique à ce qui est le plus

contraire à sa nature. La lyrique débordante cherche je ne sais quel idéal tout plastique, sobre, un peu sec. Tantôt le naturel l'emporte, tantôt la volonté. D'où disparates et heurts. Et la marche n'a jamais la facilité de tout à l'heure : elle grince toujours d'un peu de contrainte ou d'un peu de remords.

Après s'être grisée quelque temps de barbarie assyrienne et de science égyptienne, Jacques Fréhel rencontre la pensée grecque. La rencontre efficace de la beauté hellénique est, pour elle comme pour d'autres, la grande date intellectuelle, le moment où l'on entre dans la pleine lumière. Le stoïcisme séduit son héroïsme natif. Je crois qu'il venait à propos pour la femme et pour l'écrivain. Il arrivait à l'heure où l'amour qui, déjà, depuis quelque temps, n'espère plus rien pour soi, commence à désespérer de ceux à qui il se donne. Seul, le stoïcisme arma la bienfaisante de cette fière persévérance qui permet de continuer des gestes que ne soutient plus l'espoir. Il grandira aussi l'artiste, mais un peu plus tard.

Mécontente de ses contes antiques, elle se jette dans un roman contemporain. Et elle ne consent plus, comme dans *Déçue* et dans *Bretonne*, à une autobiographie légèrement voilée. Elle veut dresser l'œuvre objective. *Vaine pâture* est, d'intention, un roman naturaliste, une étude sans complaisance des bourgeois et des noblaillons d'une petite ville. C'est aussi l'expression du mépris de la nouvelle stoïcienne pour toutes les petites ambitions d'honneurs et d'argent qui sévissent dans le bourg comme dans les plus vastes cités. Un stoïcien peut-être un satirique véhément et il y a dans l'œuvre de Jacques Fréhel plus d'une page belle d'âpreté, d'amertume ou d'ironie. Un stoïcien peut-il devenir romancier réaliste et poète comique?... Il me semble qu'il ne s'intéresse pas assez, pour de tels succès, au détail des petites vies méprisables. Jacques Fréhel détourne volontiers ses yeux du spectacle laid qu'elle s'est imposé. Elle se dit sans doute que quelques contrastes sont nécessaires à éclairer les vices et à faire mesurer les bassesses. Elle jette dans le livre réaliste trois personnages de beauté, grâce aérienne et rési-

gnée ou fierté héroïque, et ces personnages sont admirables. Elle y jette aussi deux figures romantiques passionnément intéressantes. Mais les êtres ridicules qui occupent les trois quarts de la scène me paraissent manqués.

Ils sont inévitables et d'une grande beauté morale, ces efforts de l'artiste pour connaître ses limites en se heurtant et se meurtrissant aux murs qui bornent sa puissance. Ils doivent précéder nécessairement les efforts vraiment féconds qu'il accomplira ensuite sur son domaine reconnu et accepté. Il ne cherchera plus alors à se dépasser qu'en profondeur, et la terre fouillée âprement donnera ses plus riches moissons. Voici, après le douloureux apprentissage, l'époque de la pleine maîtrise et des chefs-d'œuvre. Les lianes fleuries d'abord rampaient au hasard et montaient, s'étouffant, les unes sur les autres. Puis l'artiste sévère a trop retranché, s'est privé de trop de corolles et de trop de parfums. Maintenant, elles vont, les nobles lianes, enrouler leurs couleurs et leurs souplesses aux colonnes d'admirables édifices. De ses livres futurs on ne sortira pas ébloui seulement, mais satisfait, enivré, charmé et tout ensemble calmé, comme on sort des œuvres parfaites.

Les chefs-d'œuvre de Jacques Fréhel sont presque tous les contes du *Cabaret des Larmes* et les trois romans intitulés : *Les Ailes brisées*, *Le Précurseur*, *la Guirlande sauvage*. Entre ces livres, l'admiration ne peut pas choisir; seul, le goût personnel dicte des préférences qui ne vont pas sans quelque remords. On a le sentiment d'une injustice à l'égard des œuvres qu'on ne choisit pas. Les êtres de bonté et de sensibilité reliront plus souvent *La Guirlande sauvage*, le plus ému et le plus émouvant des livres. Ceux qui aiment par-dessus tout les grâces de l'esprit et de l'imagination, la richesse et la variété dans une forte unité reviennent plus volontiers aux *Ailes Brisées*, celui des romans où la science de la composition et de l'orchestration se fait plus visible. Ceux qui mettent au-dessus de tout les hautaines beautés de la pensée feront du *Précurseur* leur livre de chevet.

(Ici le conférencier lit, interrompu presque à chaque phrase par les applaudissements enthousiastes, de nombreuses pages de Jacques Fréhel).

J'ai emprunté la plus grande partie de mes lectures à l'œuvre la plus austère du grand écrivain. C'est que je voulais lui attirer les seules sympathies dignes d'elle, les sympathies des esprits qui peuvent respirer sur les sommets et qui savent qu'une certaine austérité est un des éléments essentiels de la véritable beauté. Vos applaudissements me prouvent que la sévérité de mon choix ne s'est pas trompée et à la fois m'indiquent qu'il y aurait impertinence à continuer de louer d'une faible voix devant vous des œuvres que vous sentez si profondément et que vous acclamez avec tant de justice).

Vous voyez que Jacques Fréhel laisse beaucoup aux amis de la beauté, de la pensée, de l'émotion, de la rêverie et de la poésie. Elle avait encore plus à donner. Quelques jours avant sa mort elle avait écrit le mot FIN au bas du manuscrit définitif d'un roman antique dont Sénèque est le personnage central. Ce livre, très différent de ses autres livres, sera, quand il paraîtra, un cinquième chef-d'œuvre à ajouter aux quatre que vous avez acclamés. Et elle était toute pleine, toute débordante de projets. Elle voulait écrire le roman magique et sentimental d'Apulée; le roman sentimental et intellectuel d'Héloïse. Mais son projet le plus immédiat, celui pour lequel déjà elle se documentait, c'était une *Hypatie*. Bien que pas une ligne n'en fut écrite, pas même une première ébauche de plan ou une note de détail, nous pouvons, par une chance singulière, connaître, je crois, les grandes lignes de ce livre. Une page du *Précurseur* permet de deviner avec quelle puissance visionnaire elle eût renouvelé le décor usé d'Alexandrie, de quelle farouche vigueur elle eût affronté la frêle platonicienne et les chrétiens assassins. Elle nous dit même, cette page si pleine, quelle noble et solide pensée aurait entouré comme d'une ceinture d'or les divers épisodes du récit. Écoutez :

« La mort d'Hypatie ?... Je vois un soir pourpre
« d'Alexandrie où, dans la lumière expirante, flotte une
« poussière d'or. Je vois un ciel qui pleure et prophétise
« le meurtre. Je vois la ville en forme de chlamyde éten-
« due au bord du lac Maréotis. Et, par-dessus les toits
« confondus, je vois la mer divine qui berce les rêves
« des sages, les voiles des pêcheurs et le phare des Pto-
« lémées dressé comme un orgueil rigide et vigilant. Et
« je la vois, elle, la gardienne fidèle des divins condam-
« nés, debout au seuil de la sagesse antique qui va dis-
« paraître du monde, fragile obstacle dressé devant le
« flux grossier des passions. Pour l'assaillir, plus bru-
« tal que le heurt des gourdins, les solitaires brandissent
« l'absolu des affirmations. Le combat, tombé aux mains
« des mercenaires fanatiques, ne peut s'élever au-dessus
« des lâches assassinats accomplis avec la férocité du
« zèle destructeur. Les Galiléens voulaient tuer les dieux
« éclatants de l'Olympe, comme aujourd'hui Jésus de
« Galilée sent le garrot de mains viles autour de son cou
« blanc. Aucun ne mourra : les dieux que se donnent
« les hommes ne peuvent plus être détruits par eux... »

Deux souvenirs, pour terminer, où la tristesse s'orne,
me semble-t-il, de je ne sais quel sourire brumeux.

Les derniers mots de Jacques Fréhel furent : « La
paix ! la paix ! » Je ne sais ce qu'elle voulait dire ; je
n'essaierai pas de deviner si elle songeait à elle-même ou
si elle songeait à nous, si elle regardait vers l'éternité ou
si elle regardait vers l'actualité. Quelque direction que
choisisse notre méditation, il me semble que, si elle part
de cette parole prononcée en cette malplaisante saison par
de nobles lèvres qui allaient se fermer, elle partira d'un
carrefour de beauté et d'espoir.

Les premiers vers que Jacques Fréhel fit apprendre à
sa fille, sa chère Julia, ma chère Julia, aujourd'hui Mme
Edmond Savigny, composent l'exquise pièce de Des-
bordes-Valmore, *les Roses de Saadi*. Depuis que j'ai
commencé à vous parler de cette grande amie dont la
lecture de quelques pages a fait l'amie de tous vos cœurs

et de tous vos esprits, ils me poursuivent, ces vers, de leur musique et de leur parfum. Contre la mort qui, pour une génération, dénoue tous les liens, je n'ai pas su protéger le magnifique fardeau de roses qui m'était confié. Mais jusqu'à mon dernier jour je pourrai répéter : « Respirez-en sur moi le fidèle, le tonifiant, l'odorant souvenir ».

La conférence sur JACQUES FREHEL a été publiée pour la première fois dans « *La Voix des Femmes* » du 6 février 1918.

GABRIEL BELOT (1)

MESDAMES,

MESSIEURS,

Lorsque Voltaire achevait ses commentaires sur Corneille, un ami lui demanda s'il ne ferait pas le même travail pour les tragédies de Racine. Il répondit à peu près que ce serait œuvre inutile, impossible, et, dans tous les cas, singulièrement monotone : il faudrait mettre au bas de chaque page, presque à la suite de chaque vers : parfait, admirable, sublime !

Il y a, en effet, des artistes d'une harmonie si pleine ou si simple, que l'analyse ne sait avec eux à quoi se prendre.

Si je voulais commenter l'œuvre peinte, l'œuvre dessinée, l'œuvre gravée, l'œuvre écrite de Gabriel BELOT, je répéterais à chaque instant : exquis, délicatement simple, noblement naïf, d'une émotion contagieuse. Mais lorsqu'on n'a à exprimer que des émotions aussi irréductibles et inanalysables, ne vaut-il pas mieux dire tout simplement : « Regardez, lisez, écoutez ». Je devrais dire surtout aujourd'hui : « Regardez », ou plutôt : « Allez voir », car ce n'est pas à cette exposition qu'il faut juger de la richesse merveilleuse de l'œuvre de Gabriel Belot. Il n'y a ici que quelques-unes de ses peintures, un petit nombre de ses dessins, et bien peu de ses bois gravés. Je devrais donc vous dire : « Allez voir ! Allez voir dans son atelier, allez voir dans ses livres ». Or je vous dirai surtout : « Lisez et écoutez ». Car encore que Gabriel Belot se soit exprimé jusqu'ici

(1) Conférence prononcée le 23 janvier 1919, salle La Boétie.

d'une façon plus complète comme graveur, c'est de l'écrivain que je dois particulièrement vous parler. Ignorant de tout ce qui concerne la technique des arts graphiques, j'aime mieux avouer mon ignorance que la transformer en erreurs.

D'ailleurs, qu'importe? Gabriel Belot me fait penser au mot de Pascal sur le ravissement que nous éprouvons lorsque, croyant nous trouver en présence d'un écrivain, nous nous sentons en présence d'un homme. Quel que soit son moyen d'expression, c'est toujours le même homme qu'il manifeste. Gabriel Belot est un poète qui parle plusieurs langues, mais qui rayonne toujours la même poésie.

Qu'il se serve du crayon ou du pinceau, de la plume ou du burin, toujours sa sincérité profonde exprime les mêmes pensées, les mêmes sentiments, les mêmes émotions.

Malgré ma répugnance pour l'anecdote, et même pour l'essentiel de la biographie, je dois vous dire quelques mots de la vie de Gabriel Belot. Parce qu'elle nous est un enseignement; parce qu'elle nous montre, en une clarté simple et héroïque, la puissance de la vocation et la puissance de la volonté.

Balzac aimait à répéter : « La vie c'est du courage ». Mais l'existence de l'artiste pauvre qui réussit quelques réalisations, ne dirons-nous pas que c'est du surcourage?

Gabriel Belot est un enfant du Paris pauvre, un fils d'ouvriers. Ses parents, écrasés sous le labeur de l'usine, n'arrivent au logis qu'avec une humeur peu douce; ils sont incapables de comprendre les aspirations étranges de leur enfant. Dans ce milieu point méchant, mais naturellement hostile, tout meurtrit ses délicatesses et ses rêves. De bonne heure, il est obligé de quitter même l'école primaire pour aller à l'usine, à l'atelier. Il est obligé de dépenser toute sa journée à des besognes matérielles, et c'est la nuit seulement, de retour au pauvre logis, qu'il se livre à ce que sa pensée appelle le seul travail. Il emploie des heures à la lecture, à l'effort de se donner une culture générale. Une autre partie de ses

veilles est consacrée à sa propre réalisation, à l'extériorisation, joyeuse et douloureuse comme un accouchement, de ces choses qui, selon le mot vigoureux d'Alfred de Vigny, « sont en nous et veulent sortir ».

Les premiers tableaux qu'il produisit dans ces conditions difficiles furent exposés aux Indépendants; ils furent remarqués pour la sincérité et la profondeur de leur émotion, mais aussi ils furent souvent critiqués pour leur manière noire, pour la lourde mélancolie qui semblait émaner d'eux. Lourde, en effet, cette mélancolie... Elle dit que c'est après toutes les fatigues et toutes les nausées d'une journée de labeur fastidieux, d'une journée passée dans un milieu grossier, que se créait cette œuvre.

Cependant, cette manière noire n'était pas due uniquement à des causes profondes. Ce n'est pas seulement dans la nuit symbolique de son âme, c'est dans la nuit réelle, à la lueur d'une mauvaise lampe que Gabriel Belot accomplissait son œuvre. Le dimanche cet « être de plein vent » va sur place prendre au piège quelque paysage morose. Ces études de plein air sont très supérieures à ses travaux nocturnes. Le chef-d'œuvre de cette première manière est ce triste et captivant *Saint Julien le Pauvre* qui fut très remarqué et qui, je crois bien, est une œuvre durable, une œuvre de musée.

Depuis quelques mois, la vie semble sourire dans quelque mesure à Gabriel Belot. Depuis quelques mois, il a enfin acquis ce trésor que la fortune livre à tant d'inutiles, et que l'artiste pauvre a tant de peine à conquérir : *le loisir de travailler*; et maintenant ses nouveaux tableaux sont tout entiers joie et lumière.

Mais, dès la première heure, ses dessins, et dès qu'il s'est donné à la gravure, ses bois, furent, il me semble, plus colorés, plus nuancés que ses tableaux. C'est par les contrastes du noir et du blanc qu'il réussit le mieux à nous donner non seulement des ténèbres et du jour, de la nuit et, comme on a dit, « du soleil imprimé »; de la joie et de la mélancolie, mais encore les richesses éclatantes de la plus diverse des palettes.

L'œuvre littéraire de Gabriel Belot se compose jusqu'ici de deux ouvrages qui s'appellent : « *L'Île Saint-Louis* » et « *Le Bonheur d'Aimer* » et du livre « *Proses et Bois* » qui paraît aujourd'hui même.

L'Île Saint-Louis est la plus longue gravure sur bois que je connaisse.

Gabriel BELOT a pu écrire à la fin du livre, avec une émotion pleine de fierté : « Cette œuvre a été écrite, illustrée, gravée et tirée par Gabriel BELOT ». Je crois qu'il aurait pu ajouter que tous les exemplaires ont aussi été reliés par lui-même.

Après avoir produit les planches qui représentent les divers paysages de *l'Île Saint-Louis* et ses habitants dans leurs diverses attitudes, il avait, en effet, gravé le texte qui devait accompagner ces planches. Il fallait graver les caractères à l'envers : il travaillait, les planches inclinées devant une glace. Lorsque ce travail fut fini et qu'il fallut arriver à la besogne toute matérielle de l'impression, Gabriel BELOT n'avait pas de presse et n'avait pas d'argent pour en acheter une. Il réussit à en fabriquer une à sa façon. Or, tous ces moyens de fortune n'aboutiront pas à un travail quelconque ou même à un travail remarquable. Le résultat fut plus harmonieux que tous les livres modernes. Pour l'œil comme pour l'esprit, le texte et l'illustration font corps et il n'y a jamais de trou dans la page.

Pour graver, pour dessiner, pour tirer, pour relier, il n'avait eu aucune hésitation. Il en avait eu un peu plus pour écrire. Mais je crois bien que c'est par pure vanité personnelle que je vais vous conter comment Gabriel BELOT est devenu écrivain.

J'avais aimé l'une après l'autre chacune des gravures de *L'Île Saint-Louis* ; je les avais aimées davantage en les voyant réunies. Gabriel BELOT, devant mon sincère enthousiasme, me demanda d'écrire le texte qui accompagnerait ces gravures. Or, à je ne sais quelle qualité éloquentes que je trouvais dans l'émotion de ses œuvres gravées, à certaines grâces souples de sa parole, et aussi à

certaines coudes de sa pensée qui livraient d'imprévues et magnifiques clairières, je devinais chez lui un écrivain qui s'ignore. J'eus le désir de faire sortir cet écrivain. Lui refuser ce qu'il me demandait, c'était l'attrister, le décourager peut-être ; le lui accorder, c'était retarder et risquer de compromettre l'éclosion désirée. Je promis donc. Mais en même temps je fis remarquer qu'une telle collaboration n'était qu'un pis-aller : l'harmonie ne serait jamais complète entre mon interprétation et son émotion. Pour réduire au minimum ces inconvénients, il fallait que je travaille sur des notes de lui. Ces notes, pour qu'elles m'éclairaient les profondeurs, je désirais qu'elles fussent rédigées avec le même soin que si elles devaient être livrées au public... J'espérais bien qu'elles seraient assez belles pour cela. Lorsque je fus en présence du travail de Gabriel BELOT, je sentis qu'il avait fait beaucoup mieux que je n'aurais su faire ; il y avait là un mélange de grâce et de pittoresque, d'humour et d'amour, que seul l'auteur des gravures pouvait réaliser.

Gabriel BELOT, outre les œuvres que je viens de citer, a en manuscrit d'autres ouvrages que je crois aussi beaux et peut-être davantage.

Tantôt c'est le dessin qui a été réalisé le premier, tantôt c'est le texte, mais toujours texte et dessin ont été rêvés simultanément, ont souri à la fois aux yeux visionnaires, à l'esprit charmé, au cœur ému.

Comme on le devine chez un dessinateur, chez un peintre, chez un graveur, Gabriel BELOT est un visuel : sa puissance de vision et sa mémoire visuelle sont d'une telle qualité qu'il garde en lui les impressions aussi vivantes, aussi fraîches ou ardentes que l'était la présence directe de l'objet et il peut peindre de mémoire avec une richesse de détails et une exactitude aussi pleines que devant le modèle.

Mais — tempérament classique — lorsqu'il éprouve une émotion visuelle, il éprouve à la fois une émotion humaine ; — tempérament classique — il voit dans la beauté formelle un signe ou un symbole d'une beauté morale. Il écarte avec soin les détails insignifiants pour donner

toute sa valeur à ce qui est vraiment essentiel ; or ce qui est essentiel chez lui, c'est dans une grande mesure, la pensée, dans une mesure plus grande encore, l'émotion.

Lorsqu'il est en présence d'une œuvre étrangère, il la juge ordinairement d'un mot. Il dit, et l'œuvre à ses yeux est condamnée : « Cela n'est pas sensible ». Ou il dit, et c'est le plus grand des éloges : « Cela est sensible ». Volontiers il répèterait le mot célèbre de Musset :

Ah! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie.

Mais il est trop artiste, il est trop peu ami du paradoxe pour répéter l'erreur du même poète :

Vive le mélodrame où Margot a pleuré!

Ce n'est pas par le mensonge qu'on doit arracher des larmes même aux yeux naïfs de Margot. Je ne dois tirer de larmes qu'en rendant visible, même aux yeux aveugles de Margot, ma propre émotion. Le mélodramaturge et le feuilletoniste sont des malfaiteurs publics ; ils volent la pitié, ils cambriolent les larmes ; ils enseignent au peuple à pleurer sur du faux, sur de l'impossible, et ils l'empêchent de sentir les émotions sincères devant la réalité. Ils déforment et détournent — ou détruisent — la divine Pitié. L'artiste ému, au contraire, est un bienfaiteur public ; il fait, lui, l'éducation de nos sentiments ; il nous donne un peu de sa profondeur, un peu de sa puissance de voir, jusque dans les choses en apparence les plus banales, ce qu'elles contiennent de beauté et d'humanité ; il nous donne généreusement ce qu'il renferme de douleur ou de joie ; ce qu'il renferme de vérité profonde.

Ainsi l'art de Gabriel BELOT, Art sans ruse, j'allais presque dire sans métier : mais non, l'art de Gabriel BELOT s'appuie sur un métier très personnel, très original. Une forte technique permet seule de s'exprimer contagieusement à ses émotions profondes et sincères, permet seule de faire de l'art avec de la vérité.

Voici comment lui-même exprime ses idées en s'adressant à un jeune ami qui se propose, lui-aussi, de graver sur bois.

Lecture de HAN RYNER : « *TIMIDES CONSEILS* »

Ces conseils ne s'adressent pas seulement à l'artiste, mais à l'homme en général, car notre vie doit aussi être une œuvre d'art. Ecoutez, simplifiés et généralisés, les mêmes avertissements adressés à un enfant quelconque :

Lecture de HAN RYNER « A L'ENFANT »

Ainsi cet art est uniquement la manifestation d'une âme. Ame à la fois simple et complexe, tendre et passionnée, sensuelle et sensible, joyeuse et douloureuse. Ce qui en forme le centre radieux, c'est l'amour, un amour soutenu plus que limité d'individualisme et de fierté. Mais ici encore Gabriel BELOT a exprimé beaucoup mieux que nous ne le pourrions faire son amour, son large besoin de se donner, ses fiertés aussi et ses reculs farouches devant certains êtres. Il semble qu'il se soit rappelé et qu'il ait traduit en formules nouvelles le symbole que prête à Pythagore l'auteur du *Fils du Silence* :

« L'homme est une maison. Le cœur est la porte. L'amour est la clef. Beaucoup d'hommes sont des rochers pleins et qui n'ont point de porte. Cherche la porte de tous les côtés, mais ne reste point, les mains pleines de présents, devant les rochers.

« Quelques maisons attendent ta venue »...

Voici comment, en langage plus familier et plus direct, Gabriel BELOT traduit ses sentiments nobles et équilibrés :

Lecture de HAN RYNER « MON FRERE »

Devant cet art si simple et si pénétrant, je ne puis que répéter : « Allez voir, lisez, écoutez ». Je vous dis encore : « Écoutez ». M. Emile DRAIN, de l'Odéon, va nous lire, avec son art souple et fort, quelques pages du livre « *Bois et Proses* » qui paraît aujourd'hui. Ecoutez. Ce que vous allez entendre, c'est le battement d'un cœur !

Lectures d'Emile DRAIN

SUR UNE VIEILLE PORCELAINE. — LA SOURCE. — LE MIRACLE et UN ARBRE.

Extraits de « *Proses et Bois* ».

LE THÉÂTRE IDÉALISTE (1)

MESDAMES,

MESSIEURS,

Lorsque, bâillant d'avance, le directeur d'un théâtre dit régulier entr'ouvre un manuscrit, s'il subodore quelque parfum de pensée ou de poésie, vite il referme un flacon pestilentiel pour lui et il éternue ces mots définitifs : « Ça n'est pas du théâtre ». Son naïf critérium lui est parfois utile dans ce qu'il lui fait rejeter : vérité et rêve peuvent ne pas avoir pris assez de poids concret et une forme suffisamment dramatique. Son naïf critérium le trompe toujours dans ce qu'il lui fait accepter : l'intrigue, même la plus adroitement enchevêtrée et la plus subtilement dénouée, le dialogue, même le plus souple et le plus naturel, que sont-ils, que vêtements morts pendus au porte-manteau, s'ils ne recouvrent la plénitude mouvante et émouvante d'une pensée? De ce qu'accueillent les bons directeurs de nos théâtres dits réguliers, nous disons presque toujours, nous : « Ce n'est pas du théâtre, puisque c'est du néant ».

Le *Théâtre Idéalistes Français*, que nous avons l'honneur, Mesdames et Messieurs, d'inaugurer devant vous, vous présentera uniquement des pièces qui s'appliqueront à unir en noble harmonie et en solide équilibre les éléments d'universalité et d'éternité qui donnent une valeur aux œuvres d'art, les éléments de particularité et de précision vivante grâce à quoi l'œuvre d'art est œuvre dramatique.

(1) Conférence prononcée le 3 juin 1919 à la répétition générale de *Les Epoux d'Heur-le-Port*, de M. Edouard Dujardin.

Permettez-moi de chercher avec vous ce que nous promet, à se déclarer idéaliste, l'entreprise qui commence. Peu de mots dans notre langue me paraissent plus vagues et flottants que les mots *idéalisme* et *idéaliste*. Je vais m'efforcer de grouper quelques-uns de leurs riches flottements autour de trois précisions qui, je l'espère, ne vous paraîtront pas complètement arbitraires.

Une œuvre d'art peut-être idéaliste parce qu'elle exprime une aspiration et un idéal. En un sens infiniment plus large, une œuvre d'art peut-être idéaliste parce qu'elle s'applique à éclairer une idée. Enfin une œuvre d'art peut-être idéaliste au sens étroit que les philosophes donnent à ce mot, si elle s'appuie sur la doctrine de l'irréalité du monde extérieur, si l'auteur croit et exprime que l'univers n'est qu'une projection de la pensée humaine. Cherchons si dans chacun de ces trois sens un théâtre idéaliste est possible et désirable.

**

Au sens vulgaire, une grande partie du théâtre mérite le nom d'idéaliste. De grands poètes, les Eschyle et les Corneille, nous proposent l'idéal sublime et abrupt du héros ou, si vous préférez, du surhomme. Même si, comme il arrive, la matière, — religion ou patrie, — à quoi s'applique l'héroïsme ne nous intéresse plus ou nous répugne; même si, comme il arrive, le héros nous paraît aussi inhumain que surhumain : nous admirons pourtant le déploiement de sa puissance et la vertigineuse création du poète. Peut-être sommes-nous émus plus profondément quand des poètes harmonieux, des Sophocle et des Racine, nous présentent un idéal plus humain et qui n'ignore pas le sourire et la grâce. Mais nous aimons toutes les formes de l'idéal tant qu'elles conservent un lest de vérité. Nous nous irritons seulement lorsque le héros romantique, baudruche enflée de vent, se perd dans les nuages ou se dégonfle ridicule. Nous nous irritons seulement lorsque quelque imitateur de Marivaux ou de Musset transforme le sourire en grimace figée et la grâce en manière et en fadeur.

Au sens large, quand *idéaliste* signifie seulement : qui contient et exprime une idée, tout théâtre durable n'est-il pas nécessairement idéaliste? J'aimerais une histoire du théâtre qui montrerait quelle armature de pensée soutient tout dramaturge immortel et toute pièce encore vivante. Je l'aimerais surtout si elle montrait, contre-partie nécessaire de cette première vérité, que la pensée doit à la scène autant que la scène à la pensée et que la doctrine même la plus profonde n'est point pleinement exprimée avant d'avoir pris la forme et la puissance dramatiques.

Ne croyez pas surtout que cette histoire s'interdirait de remonter trop haut et fuirait je ne sais quel vide ou je ne sais quel chaos primitif. Les plus anciens monuments du théâtre sont déjà de magnifiques architectures de pensée. Dans Eschyle, autant que dans Vigny, « l'idée est reine ». Initié par son seul génie, il nous apporte, plus beaux tels qu'il les trouve dans son âme que tels que les mystes les entendaient de la bouche de l'hiérophante, les enseignements des mystères. Pour nous borner à un seul exemple, l'*Orestie* nous montre sur les ténébreuses déesses de la vengeance et du talion, sur les Euménides, la victoire d'Apollon et de Minerve, divinités de la lumière, du pardon et de l'amnistie. Admirons en passant ce qu'il y a d'éternel dans tout ce qui est vraiment pensée. Admirons qu'Eschyle fasse déjà l'œuvre de tous les moralistes puissants, de tous ceux que la bave des vieillards déclare immoraux et qui, parfois, devant les paralysantes morales où s'attardent populaces d'en haut et populaces d'en bas, se proclament eux-mêmes immoralistes. En rendant impuissantes les Euménides, en leur refusant le sang qu'elles réclament au nom d'antiques lois, n'obéit-il pas d'avance au conseil que donnera l'oracle à Diogène de Sinope : Change la monnaie? Ne réalise-t-il pas déjà l'œuvre dont se vantera Nietzsche quand il déclarera qu'il a brisé les tables des vieilles valeurs et gravé les tables des valeurs nouvelles ?

Mais ce côté de l'histoire *idéaliste* du théâtre que je réclame me paraît, malgré son puissant intérêt, relative-

ment facile à deviner. J'ai hâte d'indiquer l'autre côté. J'ai hâte d'indiquer que nulle doctrine ne parvient à toute sa plénitude fleurie avant d'être transplantée sur la scène.

La vie et la méthode de Socrate donnent à sa doctrine un singulier intérêt dramatique. Avec chacun des interlocuteurs, naïfs ou hargneux, que lui présente le hasard ou que choisit sa fantaisie, il institue un dialogue qui ressemble bien souvent à ce que les Italiens appellent *commedia dell'arte*. Et quelle belle lumière tragique jette sur sa pensée l'héroïsme souriant de sa mort ! Malgré les mensonges que Platon a glissés dans sa reproduction de ces chefs-d'œuvre improvisés, l'*Apologie*, le *Criton* et le *Phédon* restent une des plus belles trilogies de l'art grec. Pourtant je crois que la doctrine de Socrate avait déjà réalisé toute sa beauté harmonieuse lorsque sur la scène Sophocle avait dressé *Antigone*, témoin sublime des « lois non écrites » et de la nature, en face de Créon, le vieillard qui tue au nom des « lois écrites », de la Cité et de la Patrie. — La philosophie de Descartes, fondée tout entière sur l'expérience interne, où s'exprime-t-elle plus harmonieusement qu'aux tragédies psychologiques de Racine ? — L'âpre pensée de Jean-Jacques Rousseau, ancien laquais, prend toute sa puissance active et toute son efficace révolutionnaire, lorsque Beaumarchais la revêt d'une livrée nouvelle et, dans la bouche d'un autre valet, l'arme du rire comique. — Hegel nous enseigne le rythme de l'évolution et — thèse, antithèse, synthèse — les trois moments de l'idée abstraite et du devenir concret. Plus beau que lui, son fils Ibsen nous enseigne les Trois Royaumes. Le premier royaume, dit-il à peu près, a pour centre l'arbre de la science et il est le pays de la joie de vivre. Le second royaume a pour centre l'arbre de la croix et il est le pays de la joie du sacrifice. Mais « le troisième est le royaume du grand mystère, le royaume qui doit être fondé à la fois sur l'arbre de la science et sur l'arbre de la croix, parce qu'il les déteste et les aime tous les deux et que ses sources de vie sont dans le paradis d'Adam et sur le Golgotha ».

Dans tout chef-d'œuvre dramatique, « l'idée est reine ». Au seul chef-d'œuvre dramatique peut-être cette souveraine règne sur des êtres suffisamment vivants, gouverne des événements suffisamment précis.



Au sens vulgaire, il y a, et très important, un théâtre idéaliste, qui exprime telle aspiration ou tel idéal. Au sens large, tout théâtre viable est idéaliste et nulle pièce n'est durable qui ne groupe ses membres et son mouvement autour d'un cœur et d'un rythme de pensée. Mais, au sens strictement philosophique, le théâtre peut-il rendre sensible la doctrine idéaliste, la doctrine de l'irréalité du monde extérieur.

Les termes même du problème le font pressentir, nous nous trouvons ici en face peut-être d'une impossibilité, tout au moins de difficultés singulières. Schopenhauer, le plus génial doctrinaire de l'idéalisme philosophique, croyait que les seules fluidités et les grâces vaporeuses de la musique pouvaient dire les profondeurs flottantes de la vérité. En fait, la philosophie de Schopenhauer a produit, merveilleuse floraison de rêve, le drame musical de Wagner.

Les symbolistes de 1885 aimaient et admiraient Schopenhauer et Wagner. Edouard Dujardin, dont nous applaudirons tout à l'heure la nouvelle pièce et qui, premier, porta le symbolisme sur la scène, fondait la *Revue Wagnérienne* et il dédiait une de ses pièces non pas à Wagner, musicien, mais « au maître du drame moderne, à Richard Wagner ».

Or, sans méconnaître la puissance poétique et la science architecturale de Richard Wagner, il est permis de croire que, mutilés de leur musique, ses drames resteraient intéressants à la lecture, mais ne se soutiendraient pas au théâtre. La tentative d'un théâtre symboliste qui, sans le secours du chant et des instruments, donnerait des effets qui sont proprement musicaux, était belle et héroïque comme tout effort pour la réalisation de l'impossi-

ble. Dujardin la repouvola trois fois dans *Antonia*, *Le Chevalier du passé*, *La Fin d'Antonia*. Trois soirées qui, paraît-il, furent houleuses et eurent ce qu'on appelle une mauvaise presse. Je ne connais cette trilogie que par la lecture et la *Légende d'Antonia* compose un beau livre. Des spectateurs vraiment épris de beauté nouvelle et des critiques conscients de leur devoir auraient applaudi non sans indiquer de sérieuses réserves. Ils auraient applaudi parce que la plus grave et la plus noble bonne volonté, la volonté de conquérir des sommets inviolés, était soutenue ici par un grand talent de poète. Mais ils auraient averti l'auteur que son œuvre était lyrique, non dramatique. Ils lui auraient dit que ses dialogues étaient plutôt des duos d'amour, de deuil, de joie ou de rêve. Et tel monologue de vingt-deux pages m'a paru le plus délicieux, mais le moins dramatique, des solos de violon.

Peut-être à elle seule le doctrine de SCHOPENHAUER ne permet pas la réussite d'un drame non musical. Peut-être fallait-il attendre l'enseignement nouveau de Nietzsche. L'amour de la terre et la volonté de puissance rendraient aux héros ce quelque chose de précis et de concret qu'exige le théâtre et que ne peut réaliser un homme ivre uniquement de l'irréalité du monde extérieur et de la gloire de ne voir dans l'univers qu'une construction fuyante de son intelligence mal soutenue par sa volonté ou son désir. Les plus intelligents des symbolistes ont accueilli Nietzsche avec enthousiasme et, tandis que Zarathoustra se croyait l'ennemi de Schopenhauer et de Wagner, ont accepté son enseignement comme un complément de l'enseignement de leurs premiers maîtres. Appuyé sur les deux doctrines, Dujardin a essayé de nouveau le drame symboliste et il l'a réussi. *Marthe et Marie* a soutenu victorieusement et soutiendra toujours victorieusement l'épreuve de la représentation. L'auteur, me dit-on, est sévère pour cette pièce. Lui seul me paraît avoir un tel droit. Sans doute estime-t-il qu'il a donné trop d'importance à l'anecdote, au décor historique, à tous les éléments de particularité qu'exige le théâtre pour exprimer de l'universel et de l'éternel. Dans *Les Epoux*

d'Heur-le-Port, il est revenu à une manière plus sobre, il a entouré et protégé la lumière d'une manière plus légère et plus diaphane. A-t-il trouvé cette fois le svelte et délicat équilibre qu'il cherche? A-t-il réalisé le théâtre idéaliste au dernier sens que nous avons donné à ce mot? Je le crois, et que son œuvre nouvelle est idéaliste dans les trois sens que j'ai si faiblement étudiés devant vous. C'est ce que signifieront tout à l'heure vos applaudissements.

Chez Edouard Dujardin, le dramaturge s'est quelquefois trompé noblement, l'écrivain s'est toujours montré admirable. Un sûr instinct et une forte volonté ont toujours harmonisé sa forme avec sa pensée et son rêve. Il n'est donc pas étonnant que l'évolution de sa manière extérieure symbolise nettement l'évolution de ce qu'il y a de plus intime dans son art. *La Légende d'Antonia* est écrite en vers libres qui me paraissent parfois un peu courts et haletants. *Marthe et Marie* s'expriment en une prose solide. Dans *Les Epoux d'Heur-le-Port*, Dujardin emploie un verset ample, magnifique et pourtant suffisamment souple. Il me semble qu'il a trouvé cette fois la forme qui répond le mieux à ce qu'il veut nous dire, à ce qu'il doit nous dire.

Dans *Les Epoux d'Heur-le-Port*, le drame est tout intérieur. Le théâtre exige qu'il s'exteriorise et le sujet était dangereux à porter sur la scène. Cette pièce est pourtant du théâtre. Parce que le même drame se passe dans deux âmes. Les deux personnages sont le double l'un de l'autre, subissent les mêmes déchirements, suivent la même évolution. Conception peut-être encore plus musicale que dramatique. Cet accord continu suffit-il à une pièce sans musique. Je ne le crois pas. Mais, que Dujardin l'ait voulu ou ne l'ait pas voulu, qu'il l'ait su ou qu'il ne l'ait pas su, parce que son héros est un homme véritable, parce que son héroïne est une véritable femme, l'accord cesse souvent; tantôt l'un, tantôt l'autre est en avance, entraîne une résistance attardée. Vos applaudissements diront, Mesdames et Messieurs, que de deux émotions fraternelles qui font le même pèlerinage

vers les mêmes hauteurs sacrées, mais qui le font à pas inégaux, peut jaillir, dans une beauté de lumière, un drame aussi puissamment extériorisé que d'émotions hostiles qui affrontent deux laideurs et heurtent deux brutalités.

FIN

Le *Théâtre Idéaliste* a paru dans « *La Forge* » de novembre 1919.

NOTE DE L'ÉDITEUR

« Faire sténographier et publier en librairie les *Œuvres Oratoires de Han Ryner* », telle était la tâche que s'était fixée la « Société des Amis de Han Ryner ». Elle se fonda en 1919, sous le patronage d'honneur de J.-H. ROSNY Aîné, avec l'intention de recueillir les causeries que le « Prince des Conteurs » dispersait avec générosité.

En 1920, HAN RYNER réunit et ordonna les conférences que l'on trouve dans ce volume. Il adopta l'ordre chronologique, et élut pour titre : « *Face au Public* ». Il s'amusa à présenter avec chaque texte comme une première ébauche de mémoires. Mais cette « Première Série » aurait peut-être été remaniée, si HAN RYNER avait pu lui-même veiller à la publication. Devant la matière toujours plus richement accumulée, il avait songé à la diviser en deux grandes rubriques : « *Parlons Littérature* », « *Parlons Philosophie* ». Mais aucune indication de classement n'a été laissée de ce chef.

Nous possédons des plans qui essaient une présentation différente, groupent les sujets voisins, retranchent certaines conférences publiées en plaquettes séparées. Nous avons cru devoir suivre le plan primitif plus plein et complet, d'autant mieux que les plaquettes sont aujourd'hui presque toutes épuisées.

Les lecteurs familiers des Œuvres de HAN RYNER reconnaîtront des thèmes sur lesquels ils auront le plaisir de goûter des développements nouveaux et des variations, dans le champ des préoccupations majeures de Han Ryner. L'amitié y tient une grande place, et HAN RYNER désirait qu'en ce recueil dû à l'amitié quelques noms fussent amicalement prononcés.

Il n'est pas besoin d'insister sur ceux de M^{me} Cécile TOUMARINSON et de GABRIEL-BELOT à qui l'hommage est rendu par l'orateur lui-même. Mais rappelons ici celui de

M^{me} Marie BLOSSIER qui se dévoua à faire recueillir quelques-unes des belles improvisations que nous pourrions lire dans un volume qui suivra. On y retrouvera aussi les noms très chers de MM. BANVILLE d'HOSTEL, de FLORIAN-PARMENTIER, et de bien d'autres à qui va notre reconnaissance pour la part qu'ils ont prise dans la diffusion et le rayonnement du nom et de l'œuvre du philosophe et de l'écrivain.

Enfin, n'oublions pas que c'est à l'appui fraternel de *L'Amitié par le Livre* et de notre ami CAMILLE BELLIARD que les *Amis de Han Ryner* ont pu mettre enfin leur projet retardé à exécution. Déjà en 1942, en pleine occupation, sous la censure, l'A. P. L. L. avait sorti le *Florilège de Paraboles* et de *Songes* que LOUIS MOREAU illustra de bois admirables.

Voici à présent *Face au Public*. Le texte est en grande partie inédit, et pour le reste, fait de fragments introuvables en librairie. Mais ce livre ne doit être que le premier volume d'une série hélas ! incomplète, puisque certains des plus beaux discours de l'orateur ne peuvent vivre que dans le souvenir de ceux qui les entendirent. Pour nous en tenir à la période postérieure à 1919, telles causeries sur : « *La Fontaine, poète subversif* » ; *Rabelais* ; *Cervantès, Leconte de Lisle* ; *Charles Renouvier* ; *Louis Prat* ; *L'Abstention Créatrice* ; *La signification de la Fête de Noël...*

Certains textes recueillis ne se sont pas retrouvés. Cependant il nous reste encore une belle moisson, et si diverse en sa plénitude formelle.

Les *Cahiers des Amis de Han Ryner*, de leur côté, publient périodiquement des inédits et des documents sur HAN RYNER. Pour tous renseignements, s'adresser à M. LOUIS SIMON, Secrétaire général des A. H. R., Boîte Postale, 29, Beauvais (Oise).

TABLE DES MATIÈRES

	<i>Causerie Préliminaire</i>	I
I.	De l'Influence Sociale du Poète	9
II.	Contre les Dogmes	12
III.	La Philosophie d'Ibsen	24
IV.	Rapports des Morales et des Sociologies. .	34
V.	Les Premiers Stoïciens	40
VI.	Paul Verlaine	64
VII.	Banquet des « Loups »	67
VIII.	Hurle du 22 Octobre 1910	73
IX.	A la Maison de Balzac	76
X.	Jules Renard	78
XI.	Le Cinquième Evangile	94
XII.	Banquet « du Cinquième Evangile »	99
XIII.	Vive le Roi	103
XIV.	Le Parthénon du XX ^e Siècle	106
XV.	Le Banquet du Prince des Conteurs	110
XVI.	André Jayet ou l'Autodidacte	114
XVII.	Louis Guillemard	117
XVIII.	J. H. Rosny aîné et la Grâce	120
XIX.	Balzac	128
XX.	Paul Verlaine (9 Janvier 1916)	130
XXI.	Matinée Arménienne	134
XXII.	Paul Verlaine (14 Janvier 1917)	137
XXIII.	Jacques Fréhel	140
XXIV.	Gabriel Belot	154
XXV.	Le Théâtre Idéaliste	161

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 1^{er} FÉVRIER 1948 PAR L'IMPRI-
MERIE MODERNE DU BEAUVAISIS, A BEAUVAIS, POUR
« L'AMITIÉ PAR LE LIVRE »

Camille BELLARD à Saint-Vaast-la-Hougue (Manche)
C. C. P. 6666 Paris

Romans

Jean ROGISSART

**LES HAUTS DE RIÉZES
LA CENSE AUX ROUGNES**

Pierre GOUGAUD
INTERMÈDE

Paul LEBOIS
**TERRE OBSÉDANTE
TERRE EN PÉRIL
LA VILLE EN DÉTRESSE**

Jean MINIER
L'AMANT JAUNE
ERCKMANN-CHATRIAN
HISTOIRE D'UN SOUS-MAITRE

Jacques RENNES
ANAÏK

Jean-T. TALABOT
R'ADAM ET R'EVE

Robert REUS
L'ÉPIDÈME

Jules LEROUX
LE PAIN ET LE BLÉ

Sous presse

Ludovic BARTHÉLEMY
L'AN MIL

Prochainement

Léon BONNEFF
AUBERVILLIERS